3 1761 04378 4255

ÉMILE MONTÉGUT

ESQUISSES LITTÉRAIRES

MADAME DESBORDES-VALMORE

MADAME CH. REYBAUD — GUSTAVE PLANCHE

P.-J. STAHL — MADAME LA COMTESSE AGÉNOR DE GASPARIN

MADAME LA MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

DE LA VRAIE NATURE DU BONHEUR

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

ESQUISSES LITTÉRAIRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

L'ANGLETERRE ET SES COLONIES AUSTRALES; 2e édition. 1 vol.

POÈTES ET ARTISTES DE L'ITALIE. 1 vol.

TYPES LITTÉRAIRES ET FANTAISIES ESTHÉTIQUES. 1 vol.

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 1 vol.

NOS MORTS CONTEMPORAINS : 1re série (*Béranger*, *Charles Nodier*, *Alfred de Musset*, *Alfred de Vigny*). 1 vol.

NOS MORTS CONTEMPORAINS : 2e série (*Eugène Fromentin*, *Théophile Gautier*, *Charles Gleyre*, *Saint-René Taillandier*, *Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*). 1 vol.

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE : 1re série (*George Eliot*, *Charlotte Brontë*, *Un roman de la vie mondaine*). 1 vol.

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE : 2e série (*Mistress Gaskell*, *Mistress Browning*, *George Borrow*, *Alfred Tennyson*). 1 vol.

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE : 3e série (*Anthon Trollope*, *Miss Yonge*, *Charles Kingsley*, *Souvenirs d'un écolier anglais*, *Conybeare*, *plaidoyer anglican*). 1 vol.

LIVRES ET AMES DES PAYS D'ORIENT. 1 vol.

CHOSES DU NORD ET DU MIDI. 1 vol.

MÉLANGES CRITIQUES (*Victor Hugo*, *Edgar Quinet*, *Michelet*, *E. About*). 1 vol.

LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES; 2e édit. 1 vol.

DRAMATURGES ET ROMANCIERS (*Théodore Barrière*, *Erckman-Chatrian*, *Henri Rivière*, *Octave Feuillet*, *Victor Cherbuliez*, *Gustave Droz*, *André Theuriet*, *Alphonse Daudet*, *Victorien Sardou*, *Alexandre Dumas*, *etc.*). 1 vol.

HEURES DE LECTURE D'UN CRITIQUE (*Aubrey*, *Pope*, *Collins*, *Maundeville*). 1 vol.

Prix de chaque volume broché : 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES ILLUSTRÉS

SOUVENIRS DE BOURGOGNE; 3e édition. 1 volume avec gravures.

EN BOURBONNAIS ET EN FOREZ; 3e édition. 1 volume avec gravures.

LES PAYS-BAS; 2e édition. 1 volume avec gravures.

Prix de chaque volume broché, 4 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

ÉMILE MONTÉGUT

ESQUISSES LITTÉRAIRES

MADAME DESBORDES-VALMORE

MADAME CH. REYBAUD — GUSTAVE PLANCHE

P.-J. STAHL — MADAME LA COMTESSE AGÉNOR DE GASPARIN

MADAME LA MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

DE LA VRAIE NATURE DU BONHEUR

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
JUN 9 1910
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
282
M62

A LA MÉMOIRE

DE

MADAME LOUISE-ADÉLAIDE D'ECKMUHL

MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

Suprême hommage d'une longue amitié.

MADAME DESBORDES-VALMORE

MADAME DESBORDES-VALMORE

Un Genevois bien connu de tous les amateurs de livres rares et curieux par ses belles éditions de la chronique de Froment sur l'établissement de la réforme à Genève et des pamphlets antipapistes de François Bonnivard, M. Gustave Révilliod, vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance des lettrés par la publication des poésies inédites de Mme Desbordes-Valmore [1]. Il a réuni et noué en bouquet les dernières fleurs tombées de cette main fiévreuse et défaillante, il nous a fait entendre les derniers accents de cette voix que l'amour et la douleur avaient rendue éloquente et inspirée. Ainsi c'est un Genevois qui a offert à la France souvent oublieuse cet héritage poétique d'un enfant de la France; qu'il reçoive ici l'expression de notre reconnaissance pour cet acte de piété, et qu'une partie de

1. *Poésies inédites*, par Mme Desbordes-Valmore, publiées par M. Gustave Révilliod; Paris et Genève, 1860.

cette reconnaissance revienne à cette noble ville de Genève, qui n'a jamais rien laissé perdre de nos trésors littéraires, qui les a toujours précieusement recueillis pour nous les rendre au jour voulu. Puisse-t-elle longtemps rester à nos portes comme une petite France à côté de la grande, où nous puissions, en compagnie de semi-concitoyens, jouir de l'illusion de la patrie ! J'ai quelquefois entendu exprimer le vœu que Genève pût être un jour réunie à la France; je ne sais quelle force politique la France retirerait de cette union, mais je sais bien ce que les lettres françaises y perdraient. Genève a cet inappréciable avantage de pouvoir être française d'une manière désintéressée, de pouvoir goûter notre littérature sans avoir besoin d'accepter ses exagérations, de pouvoir suivre le mouvement des idées françaises sans avoir à subir la tourmente de nos opinions et de nos caprices. Grâce à la distance où elle est de nous, la lumière seule vient jusqu'à elle; la fumée de nos combats, le tapage de nos cabales bruyantes se dissipent dans l'espace, et elle n'en est pas importunée. Les mille riens tumultueux et changeants qui absorbent l'attention parisienne lui restent inconnus. Comme sa mémoire est moins chargée et moins distraite que la mémoire française, ses souvenirs sont plus durables; comme ses jugements sont plus réfléchis, ils sont plus rarement revisés. Genève connait moins de noms que Paris, mais elle se rappelle toujours ceux qu'elle a connus une fois, parce qu'elle a eu à l'origine une raison sérieuse de les retenir. Et

voilà pourquoi, tandis que Mme Desbordes-Valmore mourait, il y a près de deux ans, au milieu d'une inattention presque générale, ses derniers vers nous arrivent aujourd'hui sous le patronage de Genève, qui, moins ingrate que la France, avait su mieux apprécier les rares facultés poétiques dont était douée cette âme exceptionnelle.

Mme Desbordes-Valmore est morte, dis-je, presque oubliée; elle n'était guère plus qu'un souvenir, que cette chose légère que le poète latin appelle si mélancoliquement l'ombre d'un nom. Elle n'avait jamais eu auprès de ses contemporains la renommée qu'elle méritait, et c'est à peine si les nouvelles générations la connaissaient. On peut dire que la malencontreuse destinée qui l'avait poursuivie et blessée a été implacable à son égard. Elle qui avait tant pleuré, tant souffert, elle n'a pas eu la dernière consolation des poètes malheureux : celle de pouvoir communiquer à un vaste public la contagion de ses tristesses. Les jeunes gens et les femmes, qui d'ordinaire forment le cortège des poètes rêveurs et mélancoliques, lui ont manqué, ou ne se sont pas sentis attirés vers elle, soit qu'on ne l'ait pas suffisamment désignée à leur attention, soit que les sentiments exprimés par le poète fussent trop excessifs ou trop personnels pour leur inspirer l'enthousiasme ou l'admiration. Peut-être en effet y avait-il là trop de larmes et trop de cris, peut-être l'expression de ce désespoir était-elle trop vibrante et trop plaintive, peut-être cette douleur était-elle trop inconsolable pour exciter la sym-

pathie poétique et éveiller dans les cœurs des aimés et des heureux un écho affectueux.

Une femme célèbre de l'Angleterre, mistress Browning, a placé dans la bouche de son personnage d'Aurora Leigh quelques paroles bien amères sur les applaudissements sympathiques de la foule. Développant avec éloquence le fameux vers de Juvénal sur la gloire du capitaine carthaginois, elle a montré ces applaudissements non comme une récompense, mais comme un outrage de plus, comme un nouveau mépris. Mistress Browning a évoqué les charmants fantômes de deux amants penchés l'un vers l'autre sous les lueurs paisibles d'une lampe, lisant les vers du poète, et se disant que c'est là ce qu'ils sentent l'un pour l'autre. Elle se demande si c'est bien une récompense digne de tant de souffrances solitaires et de tant de veilles enflammées! Oui, c'est une récompense, si l'on songe au petit nombre de poètes qui l'obtiennent, et il a vraiment le droit d'être glorieux, celui qui peut dire avec certitude : Je sais que mes sortilèges agissent à distance. Aujourd'hui, et pour une minute au moins, j'ai fait entrevoir un monde merveilleux à des yeux qui d'habitude se penchent vers la terre avec l'obstination de l'avarice et l'âpreté de la convoitise; aujourd'hui j'ai doublé la puissance du dévouement dans un cœur qui m'est inconnu. D'un amour jusqu'alors languissant et incertain j'ai fait un amour héroïque; j'ai amolli jusqu'à la pitié une âme rebelle au pardon. Oui, pour celui qui est digne de le ressentir, il y a un légitime orgueil

à pouvoir se dire : Qui sait après tout combien d'âmes me doivent la vie morale qu'elles possèdent? qui sait combien de forces d'amour et de dévouement m'attendaient pour s'éveiller et auraient à jamais sommeillé sans moi? Oui, c'est une récompense, et il vaut la peine de la mériter, même au prix de la douleur.

Hélas! cette récompense même manqua toujours à la triste Marceline Desbordes-Valmore. Jamais elle ne put se dire que la destinée lui avait payé en renommée le prix de ses douleurs, ni que ses malheurs étaient fertiles en larmes de sympathie. Le public fut un peu pour elle comme le milan de La Fontaine pour le rossignol à la voix mélancolique et passionnée. Mme Desbordes-Valmore chanta Térée et ses malheurs pour quelques âmes amies et quelques cœurs frères du sien. Ce fut là, dis-je, une dernière et suprême injustice du sort, car nul poète contemporain n'a dépassé Mme Valmore dans la note qui lui était particulière. Il y a eu des voix plus musicales, plus étendues, plus riches surtout et plus variées; il n'y en a pas eu de plus pénétrantes et de plus poignantes, ni qui aient uni au même degré la tristesse et l'ardeur. Le public écouta avec distraction et ne comprit qu'imparfaitement la beauté de ces chants, qui sont tout âme et qui semblent la complainte d'un rossignol en deuil. Le nom de Mme Desbordes-Valmore réveillait en lui l'idée d'une femme poète, auteur de vers faciles, mélodieux, élégants : il la considérait comme un écho de

la poésie lyrique de ce siècle et la rattachait au groupe de l'école romantique; il n'a jamais su très nettement qu'elle ne devait sa poésie qu'à elle-même, et qu'elle était, dans le genre qui lui était propre, un poète aussi original, sinon aussi puissant, que les grands poètes de l'école romantique. Son vrai public, chose curieuse à dire, était celui des poètes. Pour ses confrères en poésie seulement, elle était autre chose qu'une ombre et un écho : eux seuls connaissaient sa valeur et rendaient hommage à son mérite, eux seuls savaient qu'elle faisait partie de leur bande sacrée et la saluaient comme une sœur malheureuse, une victime de la Muse, dont ils étaient les favoris. Elle était pour eux comme une de ces personnes nobles maltraitées par le sort, qui ne sont nobles pour personne excepté pour ceux qui sont de même race qu'elles. Ni M. Victor Hugo, ni M. de Lamartine, ni M. de Vigny, ni M. Sainte-Beuve, qui l'a louée avec tant de délicatesse, ne démentiraient certainement mes paroles.

Je ne saurais néanmoins m'étonner que Mme Desbordes-Valmore n'ait pas eu toute la renommée qu'elle méritait, et que son vrai public fût celui des poètes et des esprits plus ou moins familiarisés avec les mystères de la poésie. Pour comprendre toute la valeur du talent de Mme Valmore, il ne suffit pas d'avoir un goût délicat et pur, de se plaire aux belles expressions et aux belles images; il faut avoir l'instinct métaphysique de la poésie, savoir ce qu'elle est *en soi*, pénétrer jusqu'à son essence. Il faut avoir

voyagé jusqu'à ces régions silencieuses et quasi abstraites de l'âme où l'on voit voltiger, pareils à une poussière animée, les germes des pensées, et le fleuve de la passion sourdre humble et petit comme une source qui sort ignorée d'une campagne solitaire. Qu'est-ce que le fleuve à son origine? Un mince filet d'eau. Qu'est-ce que la poésie à son origine? Un atome lumineux qui passe devant les yeux, un cri inarticulé qui s'échappe des lèvres, un tressaillement de l'âme, un battement des artères. Le fleuve ne frappe les hommes d'admiration que lorsqu'il est loin de sa source, et que cette source s'est développée en nappes fécondantes ou en torrents dévastateurs; de même la poésie n'arrache l'enthousiasme que lorsqu'elle est loin de son origine modeste, de son point de départ ignoré, et qu'elle s'est épanouie en œuvres éclatantes. Les hommes n'admirent pas plus la poésie en elle-même qu'ils n'admirent la vie en elle-même; ils admirent les manifestations de la poésie et de la vie. Les plus ardents, les plus raffinés et les plus sensibles des lecteurs ressemblent beaucoup sous ce rapport aux plus illettrés et aux plus endurcis; il leur faut des poèmes pour comprendre la poésie, comme il faut au peuple des symboles pour comprendre les vérités de la religion et de la politique. « Je ne me connais pas en *sculpture*, disait un jour très finement un paradoxal sculpteur contemporain [1], je me connais en Michel-Ange, en Jean Goujon, en

1. Auguste Préault.

Phidias. » — « Je ne me connais pas en *poésie*, pourrait dire avec non moins de justesse plus d'un lecteur, je me connais en Shakspeare, en Dante, en Racine. » La poésie réalisée en grandes œuvres sera toujours très inférieure à la poésie *en essence*, de même que l'expression de l'émotion sera toujours inférieure à l'émotion elle-même, et cependant elle lui est très supérieure en un sens, par cela seul qu'elle est réalisée. Il en est de la poésie encore *indéterminée* comme des dieux du bouddhisme, qui sont inférieurs aux hommes, et qui cependant sont des dieux. On les entend gémir comme des voix errantes, loin du monde des vivants, parce qu'ils n'ont point de corps; aussi envient-ils le sort des hommes et attendent-ils avec impatience dans leur éternité que la nature les ait fait déchoir au rang de ces mortels qui ne doivent vivre qu'un jour, mais qui pendant ce jour auront pu au moins s'exprimer et jouir d'eux-mêmes.

La poésie de Mme Desbordes-Valmore est ce que je connais de plus abstrait malgré la passion qui l'anime, de plus rapproché de l'*être* de la poésie. Il a été très bien dit par M. Sainte-Beuve que Mme Valmore était plus qu'un poète, qu'elle était la poésie même. Rien chez elle n'est traduit, exprimé, médité; tout est à l'état de sentiment pur, d'émotion première. Le cri d'où devait sortir l'élégie est l'élégie même, le germe d'où devait naître l'idylle forme l'idylle même. Les poètes savent l'art de faire une musique de leurs sanglots, d'en régler les accords,

d'en marquer les rythmes. Mme Desbordes-Valmore, malheureusement pour sa gloire et heureusement pour son cœur, n'a aucun de ces charlatanismes nécessaires, indispensables, de l'art. Ses larmes sont de vraies larmes, ses sanglots sont de vrais sanglots. Elle ne chante pas, parce qu'elle a connu autrefois la souffrance ou l'amour; elle chante parce qu'elle souffre et qu'elle aime dans le moment même, *actuellement*. Elle semble ignorer cette loi de l'art, qu'il faut qu'un intervalle sépare chez le poète le sentiment ressenti du sentiment exprimé. Cet intervalle n'existe pas chez elle : ses élégies ne racontent pas des souvenirs, elles sont contemporaines des sentiments qu'elles expriment. On a là les larmes jaillissant sous le coup de l'émotion immédiate, le premier cri arraché par la blessure qu'inflige un être trop aimé, les paroles incohérentes arrachées par la trop cruelle vérité, l'appel désespéré et la supplication en face de l'offenseur. Comprenez-vous maintenant pourquoi nous disions que les poésies de Mme Desbordes-Valmore étaient ce qu'il y avait de plus rapproché de l'*être* de la poésie? Là est son originalité, mais là aussi est son infériorité. Le poète est trop près de ses émotions pour avoir la liberté d'âme et la tranquillité relative de cœur qui sont nécessaires pour les exprimer et les faire partager à la foule; il sent trop vivement pour communiquer ce qu'il sent au lecteur. Avez-vous remarqué que la première impression de la douleur, qui est la plus violente, la plus sincère et la plus vraie, est cependant la plus confuse, la plus trouble,

la plus embarrassée, la moins puissante sur l'esprit du spectateur? Le spectacle de la douleur à ce premier moment est moins touchant qu'affreux; les paroles arrachées par le désespoir et en même temps refoulées par les sanglots sortent des lèvres anarchiquement, d'une manière incohérente, sans choix, sans ordre, tantôt trop pressées, tantôt trop languissantes, en sorte qu'une certaine impatience s'unit chez le spectateur à la pitié qu'il ressent. On pleure trop d'ailleurs, les larmes rougissent les yeux, altèrent la beauté des traits, et le spectateur, bienveillant et charitable comme tous les hommes sont bienveillants et charitables, c'est-à-dire jusqu'à concurrence de leur plaisir, trouve que les larmes enlaidissent et détourne la tête. Ce n'est que plus tard, lorsque les larmes seront séchées, que la violence de la première douleur sera apaisée et qu'il ne restera plus d'autres traces de l'ancien désespoir qu'une tristesse contagieusement sympathique, que ce visage sera intéressant et aimable à regarder. Mme Desbordes-Valmore ignora toujours ces secrets, et crut, à son honneur, que la poésie devait être plus sincère. La poésie joua chez elle le même rôle que les larmes; elle fut une issue que la nature ouvrit pour donner passage aux sanglots qui l'étouffaient. Sa poésie est donc, dans toute la force de l'expression, un acte de la nature. Il y en a de plus brillantes et de plus ornées, il n'y en a pas de plus véridiques et de plus pathétiques.

Mme Desbordes-Valmore avait été comédienne par besoin et par devoir plutôt que par goût et par incli-

nation, et elle nous a appris elle-même dans des vers touchants les mécomptes amers qu'elle avait rencontrés dans cette carrière :

L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie;
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs,
Mais je sentis parfois couler mes pleurs
Sous le bandeau de la folie!...
Charmante muse, objet de mépris et d'amour,
Le soir, on vous honore au temple,
Et l'on vous dédaigne au grand jour.
Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
De triomphe et d'obscurité,
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
D'un éclair de célébrité.

Cette profession ne pouvait convenir à son âme, et elle n'a laissé aucune empreinte sur son talent. Mme Desbordes-Valmore n'a rien retenu de cet art du comédien que les plus grands poètes ont connu et pratiqué dans une certaine mesure. Elle ne sut jamais *utiliser* ses larmes au profit de sa gloire, et personne plus qu'elle n'a ignoré la science des effets et les jeux de scène. Elle est poète et non artiste, ce qui veut dire que chez elle le sentiment dépasse de beaucoup l'expression. Elle nous offre le spectacle d'une âme toute nue, sans aucun ornement, d'une âme véritablement indigente. Ne prenez pas ce mot d'indigence en mauvaise part : il signifie que Mme Valmore est riche seulement d'elle-même, riche de sa tendresse, de son amour, du trésor de ses malheurs, et que tout ce qu'elle possède lui vient de Dieu et de la nature. C'est une âme orpheline, déclassée; elle n'a pas de gras patrimoine intellectuel,

de riches fermes philosophiques, de glorieuse lignée d'ancêtres : c'est un poète réduit à gagner sa poésie à la fatigue de son cœur. Oh ! que nous aimons mieux cette indigence que le faux luxe dont elle aurait pu s'entourer et les haillons dorés dont elle aurait pu couvrir sa nudité ! Oui, mais cette indigence trahit sa volonté, l'empêche de se faire connaître et de révéler toute sa valeur. On sent que les instruments manquent à cette âme musicale. Elle s'exprime comme elle peut, et avec les mots que lui présente sa mémoire peu chargée. Tantôt un sentiment d'une violence extrême est traduit — contraste pénible — en termes languissants ; tantôt un mouvement que toutes les forces soulevées de la vie se sont réunies pour produire s'exprime en paroles incolores et presque abstraites. D'autres fois la passion se vieillit elle-même en s'ornant des fleurs fanées d'un langage suranné, depuis longtemps hors d'usage, ramassées chez des poètes artificiels et corrompus : vieilles allégories mythologiques, vieux amours, vieux flambeaux d'hyménée tirés des œuvres érotiques de la fin du dernier siècle. Cette femme ingénue et simple a la coquetterie malheureuse et maladroite, et ne sait pas rajeunir les vieux moyens de séduction qui pourraient la faire valoir ; mais la beauté qui lui est propre, étant inhérente à sa personne même, ne peut être effacée par quelques parures passées de mode ou par quelques ornements mal choisis. Il y a des femmes qu'il ne faut voir que sous une certaine lumière, à certaines heures du soir ; vues ainsi, elles

éclipsent toutes les autres femmes qui les entourent, mais pour une minute seulement. Il y a des poètes aussi qu'il ne faut goûter que dans certaines œuvres, parce que dans ces œuvres ils égalent les plus grands; si vous les ouvrez indifféremment et au hasard, le charme est rompu, et vous n'avez plus sous les yeux qu'un poète d'un ordre inférieur. Il n'en est pas ainsi de Mme Desbordes-Valmore : de même que le poète qui est en elle éclate en dépit de l'indigence de son langage, il se révèle aussi sous quelque lumière que vous le regardiez, à quelque passage que vous l'ouvriez. Sa poésie et son âme ne faisant qu'un, elle est toujours égale à elle-même. Il est presque impossible de la citer, car toutes ses pièces se valent, à de très rares exceptions près. Ouvrez le livre où vous voudrez, vous êtes sûr de rencontrer quelque trait de passion touchante, d'entendre quelques accents de tendresse suppliante dignes des plus grands poètes. Il n'y a pas une seule page, même parmi celles qui semblent au premier abord les plus pâles, qui ne soit illuminée tout à coup par quelque éclair inattendu. Connaissez-vous une preuve plus grande de sincérité que cet embarras qu'éprouve le lecteur à préférer et à choisir? Mme Desbordes-Valmore est poète à chaque page, parce qu'elle est sincère à toute heure, parce que la poésie se confond en elle avec la vie, et n'est en quelque sorte en elle qu'une des fonctions de la vie, comme la circulation du sang ou la respiration.

Si la poésie lyrique consiste avant tout dans l'expression intime des sentiments personnels, Mme

Desbordes-Valmore est le plus lyrique des poètes contemporains : elle l'est plus que les plus grands, plus que M. de Lamartine, plus que M Victor Hugo, car chez elle l'élément lyrique est sans alliage. Il y a dans les œuvres de ces grands poètes un élément dramatique qui manque à Mme Valmore; leur âme n'est jamais seule, quoi qu'ils en disent; il y a toujours à leur côté quelque Elvire pour s'attendrir avec eux sur la brièveté de la vie, et consentir, au profit de leur épicurisme mélancolique, aux applications les plus consolantes du *carpe diem* des anciens. La nature joue aussi son rôle dans leur œuvre, et mêle ses mille voix à la voix de leur cœur. Rien de pareil n'existe chez Mme Desbordes-Valmore; l'âme du poète est seule, absolument seule, sans autre compagnie que celle de ses chagrins, trop absorbée par sa douleur pour entendre les voix consolantes de la nature. Il y a bien un second personnage qu'on peut désigner sous le nom de *lui*, lui qui a fait tout le mal, lui qui est la cause adorée de ces souffrances; mais on ne le voit jamais, et l'on pourrait dire qu'il vient toujours de partir :

> Ma sœur, il est parti! Ma sœur, il m'abandonne!
> Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs!...

Le chant ne commence que lorsque le dialogue a pris fin, que la porte s'est refermée sur l'ingrat ou le coupable, et que le poète s'est senti de nouveau solitaire. Aussi n'entre-t-il dans ces monologues d'une âme abandonnée que les éléments dont se compose

essentiellement la poésie lyrique, c'est-à-dire des plaintes et des cris. On a ici la poésie lyrique pure, réduite à ses éléments primordiaux, tels que l'analyse pourrait les donner, s'il était possible de décomposer par des procédés chimiques les œuvres poétiques, comme on décompose les corps matériels.

Ces poésies ne donnent donc qu'une seule note, mais une note si déchirante et si pathétique, qu'aucun poète ne pourrait la dépasser en énergie et en vérité. Quelques-unes de ces élégies sont uniques dans leur genre, et ne redoutent, pour la force du sentiment, aucune comparaison, au moins dans notre langue. Pour leur trouver des rivales, il faudrait aller chercher dans certains recueils poétiques anglais, par exemple chez Felicia Hemans. Cette note est celle de la passion malheureuse. La passion chez Mme Valmore est lyrique comme sa poésie : j'entends par là qu'elle est essentiellement *passive* et *subjective* ; elle est tout douleur, tout regret, tout désespoir. D'autres victimes de l'amour ont été des héroïnes, elle est une martyre. Elle ne lutte pas, ne résiste pas, ne maudit pas ; elle se résigne, soupire et s'affaisse. Tous les éléments dramatiques de la passion *active*, la haine, l'invective, le reproche, la jalousie, lui manquent ; elle n'a pas d'armes agressives, et ne combat que par des plaintes. En vérité, on pourrait appeler sans trop de hardiesse ses poésies les *psaumes de l'amour*. Ses chants sont des prières désespérées qui implorent non l'appui, mais la pitié et le pardon du vieux tyran de

l'âme humaine; c'est le *miserere* lamentable d'un cœur las de souffrir et qui demande grâce. Oh! comme avec elle nous sommes loin des nocturnes ardeurs et des incantations dangereuses des autres victimes de la passion! Elle ne dit pas, comme ses sœurs de tous les temps : « Pourquoi, amour, m'abandonnes-tu et me reprends-tu ce que tu m'as donné? » mais elle dit : « Pourquoi ne m'as-tu pas épargnée? » Elle imite en l'honneur du dieu païen, sans trop s'en douter, les accents des vieux cantiques religieux où est exprimé le deuil de l'âme. « Du plus profond de l'abîme, j'ai crié vers toi, amour.... Aie pitié de moi, toi qui tiens nos cœurs dans tes mains. Vois, les larmes ont creusé mon visage, et la fièvre a consumé ma chair.... Toute la nuit je me suis retournée sur ma couche, et j'ai entendu dans le silence gémir la voix de mon cœur. » C'est ainsi qu'on pourrait résumer, sans parodie irréligieuse aucune, la plupart de ces élégies, dont quelques-unes ont été si bien nommées de ces tristes noms : *Pleurs et pauvres fleurs*. Mais ce qui achève de leur mériter ce nom de *psaumes de l'amour* que nous leur donnons, ce sont les sentiments singuliers d'humilité et de pénitence dont ils sont remplis. Le poète s'accuse à ciel ouvert et se reconnaît coupable envers l'amour. Elle demande pardon du péché de tendresse, pardon du péché de bonté, pardon d'avoir osé aimer. Oui, elle a été bien ambitieuse et bien présomptueuse, mais elle confesse son crime, et cependant n'ose croire qu'il lui sera pardonné. Elle devait savoir que l'amour a ses préférences, et qu'il

étend sur qui lui plaît la bénédiction de sa *grâce* divine. A quelques-uns toutes les joies de la tendresse partagée et de la passion heureuse, à d'autres toutes les coupes d'amertume et tous les fardeaux de l'infortune. Elle devait savoir qu'il n'est donné qu'à un petit nombre de le remercier de ses bienfaits, mais que tous lui doivent leurs hommages et leurs prières. Aussi tout ce qu'elle implore de lui, c'est la faveur de s'agenouiller en suppliante et de le remercier pour les afflictions dont il l'accable. Elle adresse au vieil Éros la prière chrétienne : « Soyez béni, amour, puisque votre main a daigné s'appesantir sur moi! » Cette mélodie plaintive est tellement navrante qu'elle finit par donner le frisson et par produire une impression sinistre. L'imagination du lecteur en reste accablée. Que ceux qui voudront se rendre compte de cette impression relisent les élégies de Mme Valmore! On n'en peut rien détacher; les traits de passion qui les traversent comme des éclairs ne peuvent se séparer des pages orageuses qu'ils illuminent subitement, et sont tout semblables à ces lumières décevantes trop aimées du poète :

> Comme ces feux errants dont le reflet égare,
> La flamme de ses yeux a passé devant moi.

Cependant, pour réveiller dans la mémoire des lecteurs qui l'auraient oublié l'accent douloureux de cette voix, et pour en donner une idée à ceux qui par hasard ne la connaîtraient pas, je choisirai quelques fragments qui leur feront comprendre la

gamme entière des sentiments parcourus par l'âme du poète.

Dans les premières élégies, toute la poésie est dans l'éclair et dans l'orage; l'âme du poète est blessée, mais elle regarde sa blessure avec joie. Elle se sent heureuse de souffrir et jouit de son martyre. La vie abonde et surabonde, et les flèches enflammées volent de toutes parts. Éloigne-toi, dit-elle à l'amour :

Éloigne-toi, reprends ces trompeuses couleurs
Ces lettres qui font mon supplice,
Ce portrait qui fut ton complice;
Il te ressemble, il rit tout baigné de mes pleurs!
Cache au moins ma colère au cruel qui t'envoie;
Dis que j'ai tout brisé, sans larmes, sans efforts;
En lui peignant mes douloureux transports,
Tu lui donnerais trop de joie.
Reprends aussi, reprends les écrits dangereux
Où, cachant sous des fleurs son premier artifice,
Il voulut essayer sa cruauté novice
Sur un cœur simple et malheureux....
Il n'ose me répondre, il s'envole.... Il est loin.
Puisse-t-il d'un ingrat éterniser l'absence!
Il faudrait par fierté sourire en sa présence :
J'aime mieux mourir sans témoin.
Il ne reviendra plus, il sait que je l'abhorre :
Je l'ai dit à l'Amour, qui déjà s'est enfui.
S'il osait revenir, je le dirais encore;
Mais on approche, on parle.... Hélas! ce n'est pas lui!

Ce délire continue longtemps; mais à la fin le cœur s'est épuisé dans les tourments de l'incertitude, dans les alternatives de l'espérance et du regret. Le poète le sent qui défaille et lui fait exhaler son dernier souffle passionné dans une élégie que ne désavouerait pas un grand poète. Écoutez ces paroles suprêmes, ces *novissima verba* d'un cœur frappé à mort :

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie;
Dis que l'amour est triste ou le devient un jour,
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première :
Oh! dis-le sans froideur, car je t'écouterai!
Invente un doux symbole où je me cacherai :
Cette ruse entre nous encor,... c'est la dernière.
Dis qu'un jour dont l'aurore avait eu bien des pleurs,
Tu trouvas sans défense une abeille endormie,
Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie,
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.
Dis qu'elle oublia tout, sur tes pas égarée,
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,
Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.
Dis que, l'ayant blessée, innocemment peut-être,
Pour te suivre elle fit des efforts superflus,
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,
Au milieu des parfums tu ne la trouvas plus;
Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue,
Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours,
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue,
Car ce qui nous aima, nous le pleurons toujours;
Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir
Ces fleurs, et qu'à travers les plus brillantes scènes,
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Enfin l'orage a cessé tout à fait, et il ne reste plus qu'une âme foudroyée et un cœur noyé sous le déluge de ses larmes. Le recueil intitulé *Pleurs et pauvres fleurs* est plus particulièrement que tous les autres l'expression de ce sentiment de lassitude qu'on pourrait appeler la mort dans la vie. Le poète est arrivé au dernier détachement de lui-même et de la terre. Nous en extrairons un court fragment où se révèle toute l'horreur mélancolique de ce foyer ardent, autrefois ouvert à tous les vents de la vie, aujour-

d'hui peuplé de cendres presque refroidies. C'est la dernière plainte, le cœur a reçu pour ainsi dire le *coup de grâce* :

Si solitaire, hélas! et puis si peu bruyante,
Tenant si peu d'espace, on me l'envie encor :
Cette pensée est triste, elle entraîne à la mort,
Et pour s'en reposer la tombe est attrayante!
C'est la première fois qu'elle a navré mon sein;
A tous les flots amers de ma vie écoulée
Cette goutte de fiel ne s'était pas mêlée;
Personne n'avait dit : « S'en ira-t-elle enfin? »
Oh! personne! A présent je suis de trop au monde,
Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser mes instants;
Je trompe une espérance!... en vain je la seconde :
Importune et mourante, on peut vivre longtemps!
Oui, je me presse en vain d'avancer et de vivre.
Quelque anneau tient encor mon cœur! Il se rompra.
Tout ce que j'aime est frêle et meurt, et pour vous suivre,
Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera!

Voilà quelles sont les étapes de ce calvaire de douleurs; mais avant de proférer ce suprême *Lamma sabachtani*, que de blessures le cœur a reçues, que de fois le poète est tombé sous la croix! Nous ne marquons ici que les temps d'arrêt importants de cette *passion*, en renvoyant ceux qui seraient curieux de suivre le poète pas à pas dans sa voie douloureuse à ses poésies.

Mme Desbordes-Valmore appartenait à une race d'âmes très rare, la race des âmes tristes et blessées avant de naître. Quelle est l'origine de ces âmes que le monde voit apparaître de temps à autre, et qui semblent ne venir à lui qu'à regret? C'est un sujet sur lequel aurait pu se plaire à méditer quelque platonicien croyant à la théorie de la réminiscence, ou

quelque pythagoricien partisan de la métempsycose. Les conjectures poétiques abondent, et il n'y a qu'à choisir. L'astrologie judiciaire par exemple est-elle par hasard autre chose qu'un vain mot, et y a-t-il réellement des conjonctions d'étoiles propices ou sinistres? Si cela est vrai, une éclipse devait voiler l'étoile de Vénus le jour où naquit Mme Desbordes-Valmore. Peut-être l'heure de la naissance n'est-elle pas chose indifférente, et pour notre part, dût-on nous accuser de superstition, nous avons toujours cru qu'il était fatal de naître à la première heure de l'aurore, heure souriante en apparence, maudite en réalité. C'est l'heure où s'éveillent les fées bienfaisantes et où s'appellent l'un l'autre les génies de la poésie et de l'amour; mais c'est l'heure aussi où le chant du coq rappelle les fantômes dans leur sépulcre, et où le vent du matin chasse les odeurs méphitiques des nocturnes sabbats. La pâle Hécate, l'astre des sorcières, brille encore à l'horizon; forcée de fuir devant les esprits qui rouvrent les portes du jour, elle s'éloigne courroucée, et malheur alors aux enfants qui entrent dans la vie et sur qui tombe son regard! Mme Desbordes-Valmore était-elle née à ces heures du matin, et un regard d'Hécate était-il tombé sur son berceau, que les fées comblaient de leurs dons? Ou bien, supposition plus triste encore, y aurait-il par hasard dans le ciel des anges *jettatori*? Eux qui savent toute chose et qui connaissent les misères de l'existence humaine doivent plus d'une fois regarder avec tristesse les âmes condamnées à

partir pour la terre. Qui sait si les âmes venues au monde mélancoliques et blessées, comme celle de Mme Desbordes-Valmore, ne sont pas bien souvent celles sur lesquelles s'est arrêté le regard attristé d'un ange touché de compassion? Heureuses alors celles qui ont été vues sans voir! elles pourront connaître la joie et le bonheur; mais malheureuses celles qui ont rencontré ce regard au moment où il tombait sur elles! elles l'emporteront avec elles comme un dard lumineux, et ne seront jamais guéries de leur tristesse. En un instant et avant d'avoir vécu, ces âmes ont appris, par la seule puissance d'un regard angélique, toute la science de la vie humaine; elles ont vu comme dans un éclair leur existence future, et elles viennent au monde avec la certitude qu'elles épuiseront toutes les douleurs. Une telle certitude détruit d'avance en germe toutes les chances de joie et de bonheur. Il n'est pas un événement de la vie qu'on n'accueille comme un pressentiment sinistre. Dès qu'elles sentent les premières atteintes de l'amour, loin de se réjouir comme les autres âmes, celles-ci s'écrient : Je sais qu'un grand malheur me menace. Dès qu'elles sentent les premières morsures de l'ambition, leur ardeur, loin de doubler, se glace, et elles s'écrient : Je sais qu'un piège m'attend. Mauvaises dispositions, on en conviendra, pour donner ou pour recevoir le bonheur. Aussi ne le connaissent-elles jamais et ne le font-elles jamais connaître à ceux qui le leur demandent. Rien n'égale l'extrême timidité de ces âmes en qui la passion s'unit à la fai-

blesse. Comme elles disent : Cela est impossible, devant toute chose, elles rendent toute chose impossible. Comme elles n'ont pas confiance, elles engendrent vite chez autrui la défiance et la lassitude. Au lieu de se laisser aller naïvement aux joies qu'on leur propose, elles élèvent des doutes et interrogent avec inquiétude pour savoir si elles ne sont pas trompées. Est-ce bien sûr? disent-elles; pourquoi vous faire un jeu de mes souffrances, et me faire ce soir des promesses que vous aurez oubliées demain? Cette timidité et ces appréhensions engendrent une exigence intolérable qui décourage l'amour; mais ces âmes ne détruisent ainsi en germe toutes leurs chances de bonheur que par la certitude et la foi pour ainsi dire religieuses qu'elles ont au malheur. Le malheur fut leur première religion, la divinité qu'on ne discute pas, celle que l'on nomme et qu'on implore; le bonheur n'est pour elles qu'une utopie religieuse, le dieu inconnu qu'on n'a pas servi et qu'on ne connaît pas. Aussi restent-elles scrupuleusement fidèles à cette religion première; tout ce qui réjouit les autres âmes les blesse et les fait souffrir, et elles ne trouvent que des sources nouvelles de tourment là où les autres trouvent la consolation et l'oubli de leurs peines.

Telle fut Mme Desbordes-Valmore; on la voit, sans qu'elle en ait conscience, s'acharner après son bonheur : par ses plaintes et ses appréhensions elle provoque l'infidélité et l'ingratitude. Elle désire ardemment d'être aimée, et au moment même où elle le

désire, elle ne peut croire qu'elle le soit. Comme toutes les personnes malheureuses, elle dit de l'amour ce que les personnes corrompues et vicieuses disent de la vertu : C'est trop beau pour être vrai. Et quand elle a provoqué l'infidélité ou l'abandon, elle succombe sous le poids de la déception qu'elle s'est préparée elle-même. Alors arrivent les consolations que lui présente l'amitié, et au lieu de les prendre comme elles doivent être prises, comme une preuve que, pour avoir perdu un cœur, on n'a pas tout perdu, elle trouve moyen de s'en faire une nouvelle passion et un nouveau chagrin. Et lorsqu'enfin elle cherche un refuge dans ce suprême asile du cœur feminin, l'amour maternel, son bonheur encore n'est pas sans mélange. Elle en ressent plus vivement les souffrances que les joies. Il faut se séparer un jour de ce cher fils, dont la candeur a été surveillée avec tant de sollicitude. L'aimera-t-il encore au retour comme il l'aimait autrefois?

Candeur de mon enfant, on va bien vous détruire!

Alors elle tombe à genoux et lève les yeux vers l'image de la mère dont le cœur fut percé de sept glaives. Heureuse encore quand la séparation n'est que temporaire! Mais il arrive que les enfants ne sont quelquefois prêtés aux mères que pour un instant, et qu'ils partent en les laissant inconsolables. Alors la voix de la mère fait entendre une plainte si prolongée et si douce, qu'on est tenté de trouver ces petites créatures bien ingrates, puisqu'elles ne répondent pas à

cet appel, ou la Providence bien cruelle, puisqu'elle ne leur permet pas de revenir au nid qu'elles ont quitté.

Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée,
Toi, la plus douloureuse, et non la moins aimée,
Toi, rentrée en mon sein, je ne dis rien de toi
Qui souffres, qui te plains et qui meurs avec moi.
Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
Ce que je te vouais de tendresse ignorée?
Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté?

Ce n'est pas assez de tortures encore, il faut que le deuil soit plus complet. La dernière et suprême infortune, c'est de ne pouvoir oublier. Le malheur a une longévité qui lui est propre; il se dédouble en quelque sorte et se perpétue par le souvenir, vivace comme au premier jour. Nul n'a plus connu cette perpétuité du malheur que Mme Desbordes-Valmore. Il y a chez elle un détail poétique remarquable qui achèvera de peindre la tristesse de sa physionomie. Elle a tellement l'habitude de la douleur qu'elle se demande si elle pourrait jamais la désapprendre. « Si j'avais besoin de sourire, comment ferais-je? » se demande-t-elle. Elle craint que sa tristesse ne la poursuive même au delà de la tombe. Elle sent une secrète honte à l'idée de paraître devant Dieu avec la physionomie que lui a faite la vie. Ne pouvoir s'écrier triomphalement avec l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire? » redouter d'être poursuivie par le malheur jusqu'au sein de la vie bienheureuse, et sous l'aile de Dieu, c'est là vrai-

ment la dernière limite où puisse atteindre le découragement d'une âme chrétienne.

Si je pouvais trouver un éternel sourire,
Voile innocent d'un cœur qui s'ouvre et se déchire,
Je l'étendrais toujours sur mes pleurs mal cachés,
Et qui tombent souvent par leur poids épanchés.

Renfermée à jamais dans mon âme abattue,
Je dirais : « Ce n'est rien » à tout ce qui me tue,
Et mon front orageux, sans nuage et sans pli,
Du calme enfant qui dort peindrait l'heureux oubli.

Adieu, sourire, adieu jusque dans l'autre vie,
Si l'âme du passé n'y peut être suivie!
Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

Ce sentiment amer revient par intervalles dans ses *poésies inédites*, qui nous la montrent pourtant apaisée et sereine, autant qu'une pareille âme pouvait le devenir. « Je voudrais oublier afin de pouvoir sourire », dit-elle, et cependant ce volume d'outre-tombe montre qu'elle n'aurait pas voulu être prise au mot. Par une de ces contradictions qui sont naturelles au cœur humain, elle chérit ces souvenirs qu'elle demandait tout à l'heure à oublier, elle les berce amoureusement et les nourrit de tendresse. Avec le temps, ils ont perdu leur aiguillon, et lui sont devenus familiers; ils forment toute la vie de son cœur. Elle se plaignait d'avoir désappris le sourire, et voilà que, pour les accueillir, son visage retrouve un rayon pâle et doux :

Entrez, mes souvenirs, quand vous seriez en larmes,
Car vous êtes mon père, et ma mère, et mes cieux!
Vos tristesses jamais ne reviennent sans charmes :
Je vous souris toujours en essuyant mes yeux.

Ses souvenirs sont mieux pour elle que des amis et des compagnons, ils sont ses bons anges et sa protection contre le malheur, toujours menaçant. Ce sont eux qui gardent la porte de son cœur contre les peines nouvelles qui voudraient l'envahir. C'est par eux seulement qu'elle est protégée contre elle-même, car elle n'est pas si bien pacifiée qu'elle n'entende encore à l'horizon gronder avec inquiétude les orages d'autrefois. Le malheur est dans l'air et la guette; mais, avertie par le passé, elle se tient en garde, et lui dit : « Je ne dois plus te voir, mais je sais ton nom. Tu es celui à qui je n'ai pu plaire. »

Amour, divin rôdeur glissant entre les âmes,
Sans te voir de mes yeux, je reconnais tes flammes.
Inquiets des lueurs qui brûlent dans les airs,
Tous les regards errants sont pleins de tes éclairs.

C'est lui! Sauve qui peut! Voici venir les larmes!...
Ce n'est pas tout d'aimer; l'amour porte des armes.
C'est le roi, c'est le maître, et pour le désarmer,
Il faut plaire à l'amour. Ce n'est pas tout d'aimer!

— Éloignez-vous, dit-elle aux désirs errants qui l'assiègent encore; éloignez-vous, vous n'avez plus rien à m'apprendre, mon cœur est plein, il n'a plus de place pour vous.

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits; l'âme est prête à jaillir....

Comme elle ne demande *plus rien*, au moins pour elle, sa puissance d'amour s'est transformée en tendresse pour autrui et en sympathie clémente pour toutes les souffrances méritées et imméritées. Le sou-

venir d'une jeune comédienne morte à Fontenay-aux-Roses lui inspire une très belle pièce pleine de ce sentiment qui poussa le bon Samaritain à verser l'huile sur les blessures de l'homme que les prêtres et les scribes avaient laissé mourant sur le bord du chemin. Elle est prête à répandre sur tous ceux qui l'entourent les conseils de son expérience chèrement achetée et le trésor de ses consolations, car il ne lui est resté de ses douleurs aucune amertume, aucun dépit contre la vie et la destinée. Loin d'insinuer dans ceux qui l'approchent le poison du désenchantement, elle les relève par des paroles d'espérance, et leur montre dans la souffrance le prix d'un bonheur futur. Elle rassure ceux qu'elle voit accablés et soupirants sous l'orage :

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux!
Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses!
Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses?

Elle a des avis pleins de délicatesse féminine pour les âmes mystérieuses qu'elle voit languir d'un secret qu'elles ne disent pas, aussi bien que pour les âmes trop ardentes qui ne savent pas cacher leur bonheur ou dissimuler leur désespoir.

Si ta vie heureuse et charmée
Coule à l'ombre de quelques fleurs,
Ame orageuse, mais calmée
Dans ce rêve pur et sans pleurs,
Sur les biens que le ciel te donne,
Crois-moi,
Pour que le sort te les pardonne,
Tais-toi.

Mais si l'amour d'une main sûre
T'a frappée à ne plus guérir,
Si tu languis de ta blessure
Jusqu'à souhaiter d'en mourir,
Devant tous et devant toi-même,
Crois-moi,
Par un effort doux et suprême,
Tais-toi.

Ces dernières poésies prédisent les approches de la mort; elles ressemblent à des adieux chuchotés d'une voix tendre. Le poète se réconcilie avec tous ceux qui furent la cause innocente ou coupable de ses peines. Elle leur pardonne afin d'être elle-même pardonnée, et, comme elle le dit, afin de *désarmer Dieu.*

Allez en paix, mon cher tourment,
Vous m'avez assez alarmée,
Assez émue, assez charmée;...
Allez en paix, mon cher tourment,
Hélas! mon invisible aimant!

A ces heures suprêmes du soir, lorsque les ombres descendent et voilent à ses yeux ces lumières trop aimées vers lesquelles elle était allée brûler ses ailes, comme le papillon à la flamme, ce n'est plus le vieil amour qu'elle implore; elle sent enfin qu'elle a oublié peut-être d'autres divinités qui l'auraient protégée contre le dieu jaloux.

Fierté, pardonne-moi!
Fierté, je t'ai trahie...
Une fois dans ma vie,
Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi.
Tue, ou pardonne-moi.

Elle se rappelle les chants de la nourrice et de la fileuse qu'elle entendit lorsqu'elle était enfant, et, se

souvenant qu'ils furent pour elle une semence de vertu et de piété, elle les transmet comme un legs précieux aux enfants des générations nouvelles, et les transforme en prières. Ici nous rencontrons la note dominante de ce dernier volume, qui est une note mystique. Le poète, même en parlant des choses d'ici-bas et des passions humaines, tient l'œil constamment fixé sur le ciel et cherche des consolations là où en cherchent ceux qui n'attendent plus rien de la terre. Mme Valmore est religieuse et chrétienne, et le fut toujours. Même au milieu de ses plus grands troubles, elle ne cessa de tourner ses regards vers la patrie céleste comme vers le seul port de refuge. Elle avait bu dès son enfance à ces sources d'eau vive que le Christ promit à la Samaritaine : aussi son âme ne fut-elle jamais altérée, même au milieu de ses plus grandes ardeurs, et ne connut-elle jamais cette sécheresse à laquelle arrivent si facilement les âmes qui n'ont pas été abreuvées de religion dans leur enfance, lorsque les rosées que la nature a répandues sur l'adolescence et la jeunesse ont été taries par les premiers feux de la vie. Elle tenait des deux religions qui se divisent notre Occident; elle avait peut-être quelques gouttes de sang huguenot dans les veines, et, quoique renié, cet héritage n'avait pas été perdu, comme le prouvent la vaillance de son cœur et ce triste courage à se nourrir de soi-même qui lui est commun avec les âmes réformées. Toutefois ses parents étaient catholiques fervents, et l'on sait qu'en pleine révolution française et frappés dans leurs

moyens d'existence, ils avaient mieux aimé refuser l'opulence que leur offraient leurs proches, établis en Hollande, que d'abjurer leur religion. Je ne sais si Mme Desbordes-Valmore fut catholique très orthodoxe, et si elle connut cette obéissance stricte aux puissances de l'église visible que recommande le catholicisme ; mais elle eut de ce culte toutes les vertus qui s'accordent si bien avec un cœur féminin et une vie obscure, l'abandon de soi, l'humilité, la piété et la tendresse. Elle resta fidèle à la Vierge et ne cessa de l'implorer dans tous ses jours d'affliction, ce qui veut dire à peu près pendant toute sa vie, tant furent rares ses jours d'oubli et de bonheur. Son christianisme est tout intime et tout instinctif : Mme Valmore est de la religion des humbles, des faibles et des petits, de la religion du publicain, du bon Samaritain et de ce coupable repentant qui, avant d'expirer sur la croix, dit au Christ : Intercédez pour moi lorsque vous serez auprès de votre père. Elle prie à la manière de ces âmes blessées ou méconnues et attend de Dieu les mêmes consolations. Elle ne dit pas comme les pharisiens gonflés du poison de leur confiance insolente : Je vous ai servi fidèlement, et je viens la tête haute chercher mon salaire. Elle dit : Je suis votre enfant, ne détournez pas la tête. Nous détacherons encore des dernières poésies la pièce intitulée *la Couronne effeuillée* ; elle fera comprendre la douceur particulière de cette note religieuse :

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur.
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée;
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.
J'irai, j'irai lui dire au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert...». Il me regardera,
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon père, il me reconnaîtra.
Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée!
La terre manque-t-elle à vos pas égarés?
Chère âme, je suis Dieu, ne soyez plus troublée;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez! »
O clémence! ô douceur! ô saint refuge! ô père!
Votre enfant qui pleurait, vous l'avez entendu;
Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère,
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.
Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle :
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.

Arrêtons-nous sur cette jolie pièce où l'on respire les parfums d'une rose foulée qui remontent vers le ciel. Par le sentiment consolateur qu'elle exprime, cette pièce forme l'épilogue naturel de la poésie éplorée de Mme Desbordes-Valmore, comme l'espérance religieuse était la consolation naturelle de sa triste existence. Si nous avons insisté si longuement sur un poète qui tint, selon ses propres paroles, si peu de place dans cette vie, et qui passa parmi nous comme une ombre plaintive, ce n'est pas dans l'espoir de lui conquérir des admirateurs posthumes, ni d'intéresser à ses chants, que ses contemporains écoutèrent déjà avec distraction, des générations qui ne l'ont pas connue, et dont l'oreille est attentive à des chansons d'un genre bien différent. Elle n'est point

de ceux dont la mort commence la gloire et dont le tombeau se décore de couronnes. Il lui manque les deux choses essentielles qui enlèvent la sympathie : la magie de l'expression et la variété. Prononçons crûment les mots vrais : sa poésie est incolore et elle est monotone; ses images se dérobent et fondent sous les yeux du lecteur, ses vers ne se gravent pas dans la mémoire, et ses émotions les plus poignantes glissent sur le cœur sans le toucher. Ce n'est point par la sensibilité, mais par l'intelligence, que le lecteur parvient à saisir l'émotion contenue dans ces poésies, sorties pourtant directement du cœur, et l'on reste tristement surpris que des sentiments d'une telle force soient revêtus d'un langage aussi pâle et aussi languissant. Et puis il y a chez elle trop de larmes et de douleurs pour que le lecteur puisse s'y plaire longtemps. La sympathie morale même la plus voisine de la charité est beaucoup régie par les mêmes lois qui régissent l'épicurisme : elle demande à ne pas souffrir des peines d'autrui, et n'en supporte que ce qu'il en faut pour pouvoir savourer le plaisir de la compassion. Les hommes n'aiment pas les inconsolables, parce qu'ils leur enlèvent la volupté de consoler; ils n'aiment pas à compatir aux douleurs qu'ils ne voudraient pas avoir supportées : ils veulent, quand ils s'attendrissent, pouvoir faire un retour sur eux-mêmes, et se rappeler avec complaisance qu'eux aussi ont été tristes un certain jour. Cependant il est bon que justice soit rendue même à ceux qu'on ne lit pas, et que chacun tienne la place qu'il mérite

d'occuper. Nul écrivain, nul poète n'est inutile pour le critique, lorsqu'il lui fait faire une expérience et lui révèle un fait intéressant et original. Or c'est le service que nous a rendu Mme Desbordes-Valmore. Nous avons trouvé en elle un poète qui présentait le spectacle de la matière poétique à son état rudimentaire et nous permettait de montrer au lecteur les éléments premiers dont se composent les chefs-d'œuvre qui l'ont tant de fois touché. Par son absence d'artifice et de ruse, par la nudité de son langage, Mme Desbordes-Valmore nous aide à reconnaitre et à nommer ces éléments que recouvrent et dissimulent les combinaisons savantes dont se sont servis les grands poètes. Nous découvrons par elle les secrets qu'ils ne nous disaient pas et la cause cachée des émotions que nous avons éprouvées; par elle, nous constatons ce qu'est la poésie à son origine, avant le travail de l'art. C'est quelque chose que de donner un tel enseignement, et celle qui l'a donné, quelque imparfaites que soient ses œuvres, mérite de laisser mieux qu'un nom. C'est pourquoi il nous a plu de recommander sa mémoire à tous ceux pour qui la poésie est chose sacrée, et qui aiment à s'instruire dans ses mystères [1].

Décembre 1860.

1. Depuis que ces pages ont été écrites, M. Auguste Lacaussade qui, croyons-nous, avait beaucoup vécu dans l'intimité de Mme Desbordes-Valmore, a donné de ses poésies une édition complète qu'il a fait précéder d'une éloquente et judicieuse préface, et qu'on peut dire en tous sens *définitive* (librairie Lemerre).

MADAME CHARLES REYBAUD

MADAME CHARLES REYBAUD

Le grand botaniste Linné avait eu l'heureuse et poétique idée d'une horloge ou calendrier des fleurs. L'année tournait dans un cercle de splendeurs et de parfums : les mois se reconnaissaient aux groupes de couleurs harmonieusement assortis, et des aromes subtils donnaient la date des jours. La nature faisait sentir ses révolutions par ses influences les plus secrètes, et laissait raconter son histoire par les plus gracieux et les plus frêles des êtres sortis de son sein. Je suis étonné que quelque fin dilettante, quelque voluptueux amateur de littérature, n'ait pas eu une idée analogue à celle de Linné, et n'ait pas essayé de tracer le plan d'un calendrier de lectures. Le bon Charles Lamb, ce délicat gourmet de vieille littérature, qui a connu et épuisé les plus rares plaisirs de l'amateur de livres, a eu vaguement une idée pareille; mais son esprit ne s'en est pas emparé fortement, et il l'a laissée s'envoler. Il vous dira bien

quelle lecture vous paraîtra la plus savoureuse dans une vieille chambre d'auberge, quelle autre convient en diligence, quel humoriste il est agréable d'ouvrir une heure avant le dîner, près du feu d'une cuisine brillante et luisante comme les intérieurs hollandais, ou de quel vieux poème il est doux d'occuper son esprit aux longues heures du soir, devant un pot de bière luthérienne; mais ses observations, qui sont toutes très judicieuses et très fondées, ne sont que des observations de détail, comme celles d'un homme qui tourne dans un cercle de lectures étroit et restreint. Il est très vrai cependant que les livres ont leurs saisons, et correspondent à telles périodes de l'année et même à telle époque d'un mois déterminé, comme ils correspondent aux diverses dispositions de l'esprit, et qu'on ne peut pas plus les lire avec profit en dehors de leur saison naturelle qu'en dépit de la disposition d'esprit qu'ils réclament. Allez donc lire les *Méditations* de Descartes lorsque l'attention vous fait défaut, ou bien essayez de prendre plaisir aux *Provinciales* lorsque votre esprit est troublé par quelque souvenir absorbant ou hanté par quelque fantôme. Il ne semble guère moins absurde de lire indifféremment toute sorte de livres à n'importe quelle époque de l'année, à moins d'y être contraint par les obligations du dur métier de critique.

Il faudrait pouvoir varier ses lectures selon les mois et les jours, comme le fidèle varie ses prières selon les offices qu'il doit suivre, ou les saints patrons qu'il veut implorer. Aux longues soirées de l'hiver convien-

nent les lectures prolongées et sérieuses, la sévère métaphysique, les enchantements de l'éloquence, les émotions fortes et soutenues de la grande littérature dramatique. Aux journées de printemps molles et tièdes se rapportent naturellement toutes les tribus des lyriques et des élégiaques. Aux mois d'automne conviennent les livres des sages revenus des illusions de ce monde, mais qui de ces illusions ont gardé au moins le sourire, les *Essais* de Montaigne, les comédies de Molière, le *Don Quichotte*, le *Wilhelm Meister*, à la condition de réserver expressément pour les jours de pluie et de brouillard les livres de ceux de ces sages qui se sont trop abandonnés à leur verve morose ou à leur misanthropie, les *Voyages de Gulliver* par exemple, ou les romans de Voltaire. Pour les mois de l'été, je n'oserais recommander qu'un seul grand poète, l'Arioste. L'été est la saison favorable pour goûter à loisir ses belles inventions, l'exubérante fertilité de son imagination puissante, et cette plénitude de bonne humeur qui fait de sa poésie un si vivifiant cordial. C'est dans la saison où l'on se sent heureux de vivre et de contempler autour de soi l'opulence de la vie qu'il faut lire cette œuvre, inondée, comme la nature l'est alors, d'une lumière riche, claire, triomphante, pleine aussi de frais ombrages et d'asiles discrets. A l'exception de ce grand poète, les lectures qui conviennent à l'été doivent être d'une nature calmante et douce; un peu de frivolité même ne nuirait pas. La saison invite au repos, aux plaisirs faciles; les livres qu'on

peut ouvrir sans préparation, dont on peut se détacher sans peine pour les reprendre une heure après, qu'on peut traiter en bons compagnons et en connaissances aimables, sont donc les bienvenus. Nous désirons volontiers que rien dans nos lectures ne nous rappelle, même de loin, les fatigues de l'étude ou les émotions que nous avons pris si souvent plaisir à éprouver. Ce serait maintenant une peine pour nous que de trop admirer, de trop sentir, de trop penser. C'est le moment des romans sans prétention philosophique ou sociale, des histoires d'amour, des récits qui peuvent remplacer la conversation d'un ami et faire passer agréablement les lourdes heures de la journée. Quel livre aimeriez-vous à lire sous les ombrages d'un grand parc et à laisser entr'ouvert sur le banc de gazon où vous vous êtes assis? Quelque sentimentale aventure, j'imagine, plutôt que quelque ouvrage austère, qui pût faire croire qu'un pédant était assis à la place que vous venez de quitter.

Il y a bien longtemps que je cherchais l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* des romans de Mme Charles Reybaud, ou, pour mieux parler — car je n'ai pas à leur présenter une inconnue, — de rappeler à leur souvenir les récits ingénieux et variés de cette femme spirituelle et sensée. L'occasion attendue s'est présentée enfin avec l'arrivée des mois de la belle saison. Les romans de Mme Reybaud sont des mieux appropriés à cette période de l'année où l'homme, lassé des luttes de sa

profession et quelquefois des orages de son cœur, vient demander à la vie un peu de répit et à la nature un peu d'ombre. Emportez-les, comme nous l'avons fait nous-même, à la campagne, au bord de la mer, aux eaux de France ou d'Allemagne, et vous verrez quelle douce compagnie ils vous tiendront et quels bons remèdes contre l'ennui ils sauront vous fournir. Ils vous donneront juste le genre d'émotions que vous réclamez, des émotions qui n'aient rien d'excessif et qui ne troublent pas le repos que vous cherchez. Ils vous entretiendront d'aventures et de sentiments qui sont les aventures et les sentiments de ceux qui vous approchent; ils vous raconteront le roman non de héros exceptionnels et au-dessus de la moyenne ordinaire de l'humanité, mais le roman des hommes et des femmes qui passent devant vous et avec lesquels vous causerez ce soir. Au sortir de la vie active, des luttes de passion et d'intérêts que vous avez eu à soutenir, ce ne serait pas pour vous, j'imagine, un grand plaisir que d'être obligé de supporter la société d'un héros de roman ou de drame tyrannisé par ces mêmes passions que vous voulez fuir; il n'est personne certainement qui regardât comme un délassement de passer une semaine avec une Clarisse Harlowe en chair et en os, ou d'écouter les plaintes de quelque inconsolable Childe Harold. Avec Mme Reybaud, vous n'avez à craindre aucun péril de ce genre; ni ses héros, ni ses héroïnes ne sont tyranniques, et leurs sentiments sont de ceux que vous seriez heureux de partager,

quel que soit le besoin de *far niente* de votre cœur et de votre esprit.

De tous les romans contemporains, les romans de Mme Reybaud sont peut-être ceux qui répondent le plus exactement à l'idée que nos pères se faisaient de ce genre de littérature. Ils avaient sur ce point des idées aussi simples que les nôtres sont compliquées, ils avaient même quelques préjugés assez bien fondés que nous ne partageons plus, peut-être à tort. Dans leur pensée, un roman était tout simplement un récit d'amour ou d'aventures, mais surtout d'amour, dont les personnages étaient pris dans le milieu ordinaire de la société, et qui n'avait d'autre but que d'amuser. Nous avons changé tout cela; nous avons fait du roman une chaire et une tribune, un moyen de vulgarisation et de propagande des idées. Nous avons voulu qu'une histoire d'amour nous invitât à réfléchir sur les lois du mariage, que la description d'un caractère nous présentât le résumé de toute une classe de la société, qu'une idylle campagnarde fût un cours d'économie rurale, et une aventure d'atelier une dissertation concluante en faveur des classes ouvrières. Systèmes philosophiques, vieilles et nouvelles religions, problèmes politiques, il n'est rien que nous n'ayons cru pouvoir faire exprimer au roman. Là ne se sont pas bornées cependant nos prétentions. De ce genre autrefois dédaigné et réputé futile, nous avons voulu faire le premier de tous. Le roman est devenu un poème en prose qui prend les formes les plus diverses, et qui

aspire à remplacer tous les genres, depuis l'épopée jusqu'à la simple idylle. Ce n'est pas nous qui blâmerons la transformation que le roman a subie de nos jours. Nous devons à cette révolution de nouveaux plaisirs et un certain nombre de chefs-d'œuvre; cependant nous ne pouvons nous empêcher parfois de regretter l'humble chrysalide d'où le brillant papillon s'est élancé. En se transformant et en s'agrandissant, le roman a beaucoup trop agi à la manière des parvenus; il a trop oublié son origine. Le souvenir de l'ancien genre s'est perdu au milieu des splendeurs de date récente. On a fait des poèmes, mais on a souvent oublié de faire des récits. Sous prétexte d'analyse et de poésie, on s'est dispensé d'être concis, rapide et net. L'ancien roman, se réduisant au récit, était parfois un peu sec; nous avons remplacé cette sécheresse par l'exubérance d'éléments parasites de tout genre.

C'est cet art quelque peu oublié que Mme Reybaud fait revivre parmi nous. Elle ne vise pas à la profondeur et à la philosophie, elle se contente d'amuser et d'émouvoir. Si la nature des passions et des sentiments qu'elle décrit est susceptible d'éveiller quelque réflexion, elle l'indique en passant et sans insister. Elle a pour les personnages qu'elle met en scène le même genre de discrétion que les personnes bien élevées portent dans les relations du monde; elle expose leurs aventures et leurs malheurs sans les commenter ni en rechercher les causes. Elle ne raconte que ce qui est extérieur, et n'essaie pas de sur-

prendre les faits invisibles qui ont donné naissance aux péripéties qu'elle déroule. Elle est donc conteuse, et rien que conteuse; là est son originalité et son charme. Cet art de conter est chez elle un véritable don de nature qu'elle exerce naïvement; ce n'est pas le résultat d'un effort prémédité et d'une pensée systématique. Si elle n'a aucun goût pour l'analyse et la description minutieuse des caractères, ce n'est pas par un parti pris de sa volonté, c'est par un instinct qui lui est commun avec tous ses compatriotes. Comme presque toutes les natures méridionales, Mme Reybaud s'en tient aux apparences, aux surfaces, à l'action extérieure; le fait suit la pensée sans retard et sans hésitation, le geste accompagne la parole, l'accent marque la passion, l'aspect accuse le sentiment intérieur. Dès le début de son récit, les sentiments et les passions suivent la pente qui leur est indiquée par la fatalité des situations au milieu desquelles ils sont nés, comme une source suit la pente des terrains sur lesquels elle doit couler. Dès leur entrée en scène, ses personnages se mettent en marche pour arriver au but sans dévier de leur route ou faire des haltes trop prolongées, qui retarderaient le dénoûment. A l'inverse de la méthode employée aujourd'hui, l'auteur ne raconte et ne décrit pas les caractères de ses héros pour faire comprendre leurs actes; mais il laisse raconter leurs caractères par ces actes mêmes. C'est, dis-je, une vieille méthode; mais, si elle est vieille, elle n'en est pas moins bonne, car les écrivains d'autrefois n'en

connaissaient pas d'autre, et elle est même la seule que puisse employer en toute sécurité l'écrivain qui se propose de narrer plutôt que de prouver, et qui prend la plume avec la pensée d'écrire un roman qui soit un récit. Quiconque veut exceller dans cet art difficile du récit doit se garder de donner dans le travers contemporain, et doit observer au contraire cette méthode à laquelle Mme Reybaud est restée constamment fidèle. La vérité morale ne perd rien d'ailleurs à l'observation de cette règle. Cachée pendant tout le cours du récit, elle se retrouve au dénoûment. Lorsque les passions sont allées jusqu'au bout d'elles-mêmes, ont révélé tout ce qu'elles contenaient en bien et en mal, la vérité morale apparaît pour sanctionner et pour conclure avec bien plus de force que si l'auteur s'était attardé chemin faisant à la psychologie et à l'analyse.

Le roman de Mme Reybaud, c'est donc le roman tel que le comprenaient nos pères, c'est l'ancien récit à la française, mais rajeuni et paré selon les modes nouvelles. Pour n'avoir aucune des prétentions du roman de date récente, il n'a cependant rien d'antique ni de suranné. Pour peu qu'on l'observe attentivement, on y remarque mille nuances qui accusent l'influence de doctrines littéraires qui étaient inconnues à nos pères. Il s'y trouve une recherche quelquefois heureuse de la couleur locale et historique, qui accuse le voisinage des œuvres de l'école romantique. Une pointe de ce cosmopolitisme que nous portons tous en nous aujourd'hui se laisse

aussi très distinctement apercevoir; l'imagination de l'auteur ne tourne pas dans le cercle restreint où aimait à tourner l'imagination des conteurs d'autrefois; elle est plus curieuse, plus ardente, plus mobile et voyageuse. Elle aime la poésie des temps passés, les paysages des contrées lointaines, les vieilles histoires dont les cloîtres conservaient le secret. Quoique la Provence soit avant tout sa terre natale et de prédilection, celle à laquelle elle aime toujours à revenir, celle qui l'inspire le mieux et qui lui a fourni ses plus belles histoires — *Misé Brun*, *Clémentine*, *le Cadet de Colobrières*, *Mademoiselle de Malepeire*, — Mme Reybaud a fait plus d'une excursion à l'étranger et a gardé comme une teinte légère des mœurs et des passions qu'elle a traversées dans ses lectures. Elle a étudié l'Espagne et la littérature espagnole, et quelques accents de ces passions sérieuses et tenaces, inconnues aux populations légères et violentes de notre Midi, se sont gravés ineffaçablement dans sa mémoire, qui en a été surprise et comme saisie. Sa nature provençale possède une sorte de sympathie instinctive pour tous les pays du midi; sans sortir de sa province, elle les a devinés et elle s'est plu mainte fois à en décrire les paysages et les mœurs. C'est ainsi que sont nés tous ses gracieux récits des colonies françaises et espagnoles, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Sydonie*, *Madame de Rieux*. Son imagination a donc beaucoup plus voyagé que ne le croient certains lecteurs, et que nous ne le pensions nous-même avant d'avoir lu ses

premiers romans; mais, chose remarquable, ses excursions se sont toujours bornées aux pays du midi. Sa curiosité s'arrête aux pays chauds qui lui rappellent la terre natale, et son talent n'a jamais eu aucun caprice pour les pays du nord, dont il semble ne pas comprendre la poésie. Aussi son œuvre, quand on la considère dans son ensemble, présente-t-elle à peu près l'aspect que devait présenter, il y a environ un siècle, avant que le cosmopolitisme moderne eût détruit la variété et la poésie des costumes, cette spirituelle ville de Marseille dont elle a gardé l'accent ineffaçable. Sur le port, mêlés à la population provençale, se promènent, comme de vivants échantillons de toutes les races méridionales, de riches marchands génois, des Espagnoles en mantille, des Mexicains et des créoles au teint bronzé, des marins grecs et même quelques Turcs en turban; mais on n'y aperçoit pas d'échantillons de la race blonde, ou si par hasard il s'en rencontre, ils restent à l'écart et ne se confondent pas avec cette population brune dont ils ne comprennent pas le langage et les turbulentes passions.

Notons ici, pour n'y plus revenir, les quelques influences ambiantes, qui compliquent légèrement son aimable talent. Au début de sa carrière, Mme Reybaud ne craignit pas, je l'ai dit, de faire porter à ses premières œuvres quelques-uns des ornements que l'école romantique avait alors mis en vogue, et vous trouverez sans grands efforts la trace de cette influence dans *le Château de Saint-Germain*, *Elys de*

Sault, Espagnoles et Françaises. Quoiqu'elle n'ait jamais affiché d'opinions politiques très marquées et qu'elle n'ait jamais fait de sa plume un instrument de prédication, cependant la plupart de ses romans trahissent une influence libérale qui accuse le voisinage de 1830, et quelques-uns même, comme *Hélène*, une tendance radicale fort discrète, mais assez sensible. Enfin dans ceux de ses romans qui ont été écrits depuis 1848, on sent une certaine complaisance pour les nouvelles tendances littéraires. Sans accepter formellement la mode, elle lui a cependant obéi. Elle a sacrifié, avec le bon goût et la discrétion qui lui sont propres, aux doctrines du réalisme, et il y a tel de ses romans des dernières années, *Faustine* par exemple, qui n'est autre chose qu'une histoire comme on les aime aujourd'hui, une histoire réaliste, seulement écrite avec finesse, correction et sobriété.

Mais ce ne sont là que des détails qui n'altèrent ni ne modifient beaucoup la simplicité de son talent et l'unité de sa nature. En dépit des influences qu'elle a subies, elle n'est ni romantique, ni philosophe, ni prêcheuse politique, mais conteuse. En dépit des excursions lointaines de sa curiosité et des milieux divers qu'elle a traversés, elle est restée provençale. Conteuse et provençale, voilà donc les deux caractères très marqués de son esprit et de son talent. Elle est provençale des pieds à la tête, provençale d'esprit, d'habitudes, de langage et surtout d'éducation. Cette éducation vaut la peine qu'on s'y arrête un instant,

car elle a laissé sur ses écrits une marque très profonde, et l'on peut dire même qu'elle lui doit tout ce qu'elle est devenue; elle lui doit et son tour d'esprit, et son goût des choses de l'intelligence, et la substance même des récits qu'elle a composés.

Elle a eu le goût des choses de l'intelligence, parce qu'on l'avait autour d'elle et parce que sa jeune imagination se trouva de bonne heure doucement stimulée par la conversation d'un père homme d'esprit et médecin distingué, le docteur Arnaud. Sans songer à devenir savante, la jeune fille se trouvait ainsi comme imbibée et pénétrée de littérature. « Je l'entendais parler de curiosités historiques, pour lesquelles il avait beaucoup de goût, de beaux-arts et surtout de peinture, et je me mis à lire les mêmes livres qu'il lisait », nous écrivait-elle dans une lettre récente en réponse à quelques questions que nous lui avions adressées. Chez elle, les deux grandes influences souvent contraires et hostiles qui se disputent et déchirent l'esprit de l'enfant — car l'esprit de l'enfant a ses révolutions et ses luttes quelquefois aussi douloureuses que celles de la jeunesse et de l'âge mûr, — l'instinct d'imitation et la curiosité, s'unirent sans querelle et grandirent sans trouble sous la protection de cette éducation paternelle, d'autant plus efficace qu'elle s'exerçait sans préméditation. Il n'y a pas eu chez Mme Reybaud de vocation littéraire à proprement parler, elle n'a connu aucune de ces circonstances déterminantes qui for-

cent l'esprit et lui imposent leurs dures conditions. Nulle voix ne lui a crié : Tu seras écrivain. Non, elle s'est laissée glisser lentement et doucement sur la pente facile où son éducation l'avait placée. Rarement on est entré dans la littérature avec moins de préoccupations personnelles et de parti pris; elle a écrit des romans à peu près comme on fait la connaissance d'un voisin que le hasard a placé à votre porte; on le voit passer si souvent qu'on finit par le saluer, et après un certain nombre de saluts on arrive à lui parler le plus naturellement du monde. Sa vie présente un tout petit détail qui est bien l'image fidèle de sa destinée littéraire. Mme Reybaud est très versée dans la connaissance de la langue et de la littérature espagnoles; mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à un goût particulier pour l'Espagne et à un choix prémédité qu'elle doit cette érudition. De même qu'elle avait lu les livres dont parlait son père parce qu'elle l'en entendait parler, elle apprit l'espagnol parce qu'une de ses amies devait se marier en Espagne. Comme pour apprendre une langue il faut de toute nécessité faire des traductions, l'étude de l'espagnol fut l'occasion qui lui mit à la main cette plume élégante et facile qu'elle n'a plus quittée depuis lors. Sa vocation littéraire est donc des plus simples; il serait impossible d'y rattacher la moindre anecdote dramatique. Ce fut un fruit si naturel de son éducation qu'il est permis de supposer que, si elle eût été élevée par un autre père, ses vives facultés n'auraient senti

aucun désir de s'exercer sur des sujets littéraires; elles se seraient épanouies et auraient donné tous leurs parfums dans le milieu ordinaire de la vie et n'auraient été appréciées que de ceux qui l'auraient approchée et connue.

La seconde influence, celle qui, cette vocation une fois arrêtée, a fourni à son esprit les matériaux et la substance de ses écrits, c'est le pays même dans lequel elle est née. La plupart des histoires qu'elle a racontées sont des histoires provençales conservées par la tradition, des aventures restées célèbres dans telle localité, ou contemporaines de son enfance, recueillies dans les conversations du foyer domestique ou du voisinage. Même les plus récentes, comme l'histoire de *Faustine*, qui se rattache par sa date à la fin du règne de Louis-Philippe, sont des anecdotes rapportées par l'auteur au retour d'une visite à sa Provence bien-aimée. Ce sont là les meilleurs de ses récits; ils se distinguent par une physionomie originale et un accent particulier qui manquent à ceux de ses romans qui sont le résultat de ses lectures comme *Espagnoles et Françaises*, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Madame de Rieux*. Ce que l'on doit louer principalement dans ces derniers, c'est cet art du récit qui n'abandonne jamais Mme Reybaud; soyez sûr cependant que s'il y a un personnage intéressant ou un épisode original dans ces histoires exotiques, c'est un personnage de la France méridionale ou un épisode provençal. Ainsi la meilleure nouvelle du recueil intitulé *Espagnoles et Françaises* est

l'Avocat Loubet, histoire de cours d'assises du temps passé; ainsi le meilleur épisode de *Mézélie*, roman de la première manière de l'auteur, mais où ne manquent ni la variété, ni l'attrait, est le séjour de Mme d'Effanges et de ses filles chez leurs vieilles cousines d'Avignon. L'intérieur des vieilles demoiselles est peint avec cette science intime qui résulte d'une longue habitude. Partout dans ses récits on sent que l'auteur a son véritable domicile en Provence, et qu'elle n'a partout ailleurs, même à Paris, où elle a séjourné si longtemps, que des *pied-à-terre*. Comme elle connaît bien, d'instinct et d'habitude plutôt que d'observation attentive et d'étude patiente, ces vives et amusantes populations du Midi parmi lesquelles elle a vécu, et comme elle les fait agir et parler familièrement devant nous! Ce sont parents, voisins et camarades dont elle nous dira les moindres particularités. Elle sait tous les détails du costume et de l'ameublement, le nom du chien, l'âge du chat, et par qui fut donné le singe qui gambade dans l'antichambre. Les voilà bien telles qu'elles sont, ces populations si mobiles en apparence, qui trompent l'observateur superficiel comme trompent certaines physionomies, ces populations qu'il ne faut jamais prendre au mot, et dont l'intempérance de langage dissimule admirablement les véritables sentiments; fines, rusées, pratiques sous air d'imprudence et de violence, sages sous air de folie; si humbles et si modestes, qu'elles semblent parfois presque basses, et cependant si bien armées de ce don que le vieux

marquis de Mirabeau appelait le don terrible de la familiarité; si lentes et si paresseuse, et cependant si actives, — si pleines de déférence pour le rang, et cependant si récalcitrantes à la soumission. Vous retrouverez sans peine dans les récits de Mme Reybaud les contrastes qui distinguent ce pays de la tradition la plus immuable et des coups de main les plus anarchiques, vous y reconnaîtrez surtout cette forte et solide empreinte que l'ancien régime y a laissée, cette empreinte qui se rencontre dans le caractère du Méridional le plus démocrate, de celui qui se vante le plus bruyamment de ses opinions modernes. Ces vieilles histoires de couvent qu'elle nous raconte avec une connaissance si exacte, si circonstanciée, des lieux, des habitudes, des détails domestiques de la vie claustrale, elle les a presque vécues, ayant été élevée dans un ancien couvent par des carmélites que la révolution avait sécularisées de la veille. « Je connus ainsi, dit-elle dans la lettre que nous avons déjà citée, les détails de la vie religieuse et les pratiques traditionnelles dont aucun livre ne fait mention. Les nouveaux couvents n'ont nullement la physionomie des anciens. » *Le Cadet de Colobrières*, *Félise*, *le Moine de Chaalis*, sont nés de cette connaissance intime et pour ainsi dire de cette expérience de la vie claustrale, comme ses autres récits : *Misé Brun*, *Mademoiselle de Malepeire*, *le Cabaret de Gaubert*, *l'Oncle César*, sont nés de la tradition orale et populaire. Aussi la vie qui anime les romans de Mme Reybaud n'est

pas cette vie ardente, personnelle, qui naît seulement de l'âme de l'écrivain, mais bien cette vie qui anime la parole transmise par la tradition, le récit oral.

Quoiqu'elle soit très libérale, l'ancien régime a donc fait presque tous les frais de poésie de ses romans. C'est à l'ancien régime que revient l'honneur de ses meilleures peintures et de ses plus intéressants personnages : la description du couvent des Annonciades, que la jeune Félise trouble de sa pétulance et scandalise de ses ardeurs; celle de la Roche-Farnoux, où trois générations languissent et se dessèchent comme des fleurs privées d'eau, en attendant la mort d'un vieillard qui s'obstine malicieusement à ne pas sortir de ce monde; celle du château de Colobrières, où la vieille famille des Colobrières meurt noblement de faim, et s'en console en se répétant que noblesse oblige et qu'oisiveté est le premier devoir d'un gentilhomme. Donnez de tels sujets à quelque romancier contemporain, même doué de génie, mais qui n'ait pas reçu l'empreinte et comme le baiser de l'ancien régime expirant, il fera des récits aussi intéressants que ceux de Mme Reybaud, plus grands peut-être, mais à coup sûr moins vrais et moins exacts. Il y a tel détail dramatique qui naît de la vérité locale qu'il ne rencontrera jamais, par exemple dans *Misé Brun*, l'horreur secrète qu'inspire à la jeune femme ce lourd chapelet, insigne de la confrérie de pénitents dont son mari fait partie. Un romancier qui aurait vécu plus loin que Mme Reybaud

de cette vie de la vieille Provence aurait expliqué la répugnance de la jeune femme par des raisons plus sommaires, plus générales, plus banales, par des raisons qui pourraient s'appliquer aux Provençales d'aujourd'hui tout aussi bien qu'aux Provençales d'autrefois; mais le moyen par lequel cette répugnance se change en horreur, cette suprême goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, cette flèche presque invisible qui va toucher et détruire les ressorts les plus cachés et les plus fins de l'affection, cet imperceptible *rien* qui triomphe de l'âme contre laquelle ont échoué les plus puissants assauts de la passion, voilà ce que ce romancier n'aurait pas rencontré, parce que ce détail appartient non pas à la vie générale de l'âme, mais à la vie particulière qu'elle a menée à telle époque de la durée. L'âme humaine est semblable en effet à un vaste palais dont les galeries et les salles sont toujours ouvertes, et où les générations d'aujourd'hui peuvent se promener comme s'y sont promenées leurs devancières, mais dont les cabinets et les chambres privées se sont fermés successivement après le départ de chaque génération. Celui qui, par héritage, par éducation ou par heureux hasard du sort, n'a pas en sa possession les clefs qui ouvrent ces chambres ne peut avoir une idée exacte de la vie des générations qui les ont habitées; quelquefois même il arrive que ces clefs se perdent et ne se retrouvent jamais. Mme Reybaud possède celle qui ouvre la salle où dorment les souvenirs de l'ancien régime provençal.

La biographie intellectuelle de Mme Reybaud peut, comme on le voit, tenir en quelques lignes. Elle a été élevée par un père homme d'esprit, elle a passé son enfance et sa jeunesse dans un pays riche en souvenirs historiques et en traditions romanesques, et elle en a ressenti l'influence poétique. Autour d'elle cependant, on n'était rien moins que bien disposé en faveur de cet ancien régime expirant, qui façonnait sa jeune imagination. Ses parents et ses amis étaient dévoués à la cause libérale, et leurs opinions devinrent et sont restées les siennes; mais, en femme sensée et finement pratique, elle a eu l'art de séparer ses opinions de ses émotions et les intérêts de son esprit de ceux de son imagination. Ses opinions libérales ne lui ont jamais inspiré un mot d'amertume ou de colère contre ces personnages de l'ancien régime dont son imagination aimait les vertus domestiques, les habitudes religieuses, et jusqu'aux préjugés si honorables et aux scrupules si noblement fondés, et sa familiarité avec ces anciennes mœurs n'a jamais eu non plus le pouvoir de rabaisser dans son estime la société nouvelle à laquelle elle appartenait par son éducation, sa naissance et ses amitiés.

Parmi ces amis d'enfance et de jeunesse, nous rencontrons les noms destinés à devenir illustres de deux jeunes gens, inconnus alors, mais déjà enflammés de ces passions libérales qui devaient s'exprimer quelques années plus tard par des écrits historiques qui ont passé eux-mêmes à l'état d'histoire,

tant ils sont intimement liés aux souvenirs des luttes de la restauration et de la révolution de 1830. Ces deux jeunes gens, originaires comme elle de la ville d'Aix en Provence, étaient MM. Thiers et Mignet. Depuis cette époque, les vicissitudes de la vie ont séparé ces trois compagnons de jeunesse et les ont jetés sur des rivages différents, mais leur amitié réciproque n'a point souffert de cet éloignement. C'est plaisir que d'entendre Mme Reybaud revenir sur cette période déjà lointaine de sa vie, tracer les portraits de ses jeunes amis, décrire la pétulante mobilité d'esprit, de gestes, de visage de M. Thiers, la gravité attentive et studieuse de M. Mignet, raconter quelque anecdote sur l'amitié naissante qui devait unir de liens si indissolubles l'Oreste et le Pylade du parti libéral. Elle les voit et les peint tels qu'ils étaient alors; ni les années, ni les changements politiques n'ont diminué sa vive sympathie pour eux. On me dit que de leur côté ils ont conservé pour elle les mêmes sentiments qu'autrefois, et qu'ils ont su payer son affection de retour. Nous voulons citer un fait que Mme Reybaud ignore probablement, mais qui se rapporte trop directement à notre sujet pour que nous le passions sous silence.

Pendant son ministère de 1835, M. Thiers sut trouver assez de loisir, au milieu des soucis politiques qui l'assiégeaient, pour penser à son amie de jeunesse, qui avait débuté dans les lettres depuis quelques années déjà, mais dont les premiers essais n'avaient pas attiré encore l'attention dont elle était

digne. Lui, ministre tout-puissant, ne craignit pas un jour de se faire solliciteur pour elle : je dis justement solliciteur, car il n'existait alors aucun lien de sympathie politique entre la direction de la *Revue des Deux Mondes* et M. Thiers. On courait le risque d'un refus, ce qui n'est jamais agréable, même pour ceux qui ne sont pas ministres; ce fut une admission qu'on obtint. Une nouvelle présentée par un ami officieux fut insérée dans la *Revue de Paris*, alors placée sous la même direction que la *Revue des Deux Mondes*. Cette nouvelle très originale de fond, très modeste de forme, intitulée *Lazarille*, fut, on peut le dire, le véritable début de Mme Reybaud dans la carrière littéraire. A cette nouvelle en succédèrent plusieurs autres, toujours heureuses, et révélant un talent de plus en plus sûr de lui-même. Aussi le succès ne se fit-il pas attendre, et Mme Reybaud fut-elle bientôt conviée à quitter ce théâtre de la *Revue de Paris* pour celui de la *Revue des Deux Mondes*, où elle débuta par le récit intitulé *la Petite Reine*. J'ai relevé avec plaisir ce petit incident, qui fait honneur à M. Thiers, et j'ai voulu le porter à la connaissance de Mme Reybaud, parce qu'il lui prouvera que cette sympathie que je lui ai si souvent entendu exprimer était méritée, et que, contrairement à ce qui arrive trop souvent, hélas! dans ce monde, où nous aimons par ignorance des êtres que nous devrions haïr, son amitié *avait raison* et ne se trompait pas d'adresse.

La carrière de Mme Reybaud a été aussi facile

que sa vocation avait été naturelle et simple. Son talent s'est montré pareil à une source qui coule entre deux rives égales, sur un lit de sable fin et uni, avec une lenteur silencieuse. Cette source favorisée n'a rencontré aucun de ces pittoresques accidents de terrain qui pouvaient troubler son heureuse expansion; pas de ces cailloux qui roulent avec un bruit sec au fond de l'eau et rompent indiscrètement le silence qu'elle aime à garder, pas de ces anfractuosités des rives qui arrêtent l'onde au passage et la font sangloter, pas de ces pentes dangereuses qui la précipitent en lui arrachant un de ces mugissements pareils aux cris du désespoir. Rien n'indique sa présence, et le promeneur passerait sans s'apercevoir qu'il est près d'un vif et frais courant de l'eau la plus limpide, n'étaient un miroitement lumineux et les images reflétées d'objets qu'on ne voit pas. Mme Reybaud a continué sa vie littéraire comme elle l'avait commencée, allant toujours d'un même pas et d'une même allure; il n'y a guère de phases, de périodes, de changements de manières dans ce talent aimable. Ses romans ne sont pas le résultat de révolutions de pensée : aussi ont-ils tous un certain air de famille et ne se distinguent-ils que par des nuances légères. Ils ne tranchent pas l'un sur l'autre, et il n'en est aucun qui pourrait réclamer sur ses frères une supériorité orgueilleuse, qui oserait se donner le droit de les traiter avec trop de mépris. Dans cette nombreuse et presque patriarcale famille de romans, qui ressemble à une de ces vieilles mai-

sons du temps passé, où le père et la mère présidaient chaque jour à une table de vingt enfants, il n'y a pas de ces disparates choquantes et de ces inégalités qui paraissent des injustices. Ils ont tous même bonne apparence, même air de santé, même charme de visage, si bien qu'on est presque embarrassé de choisir. On peut prendre presque au hasard parmi ses héros et ses héroïnes, on est à peu près sûr de tomber sur une charmante fille ou sur un aimable garçon. Quelle pépinière d'heureux ménages seraient les œuvres de Mme Reybaud, si les héros et les héroïnes de romans pouvaient se marier! Il n'y a vraiment entre ses récits d'autre différence que celle du bien au mieux et du mieux au très bien.

Cependant, comme il arrive souvent, ce ne sont pas les aînés qui sont les plus beaux, ni, je crois, les préférés de leur mère. Les enfants intermédiaires et surtout les derniers venus sont ceux qui ont été le plus chéris et qui sont encore regardés avec le plus d'amour. Il y a d'ailleurs une éducation pour la maternité, et ce ne sont pas toujours les jeunes mères qui sont le plus prodigues de caresses. Mme Reybaud, semblable en cela aux jeunes mères, a mieux aimé ses enfants à mesure qu'elle en a eu davantage, et ils lui ont coûté plus de joies à mesure qu'ils lui ont coûté moins de douleurs. Elle-même nous a fait à cet égard sa confession. « J'apprenais l'espagnol, et naturellement je me mis à faire des traductions, parci par-là, de ce qui me frappait; puis j'écrivis de mauvaises petites nouvelles informes, puis un roman,

un mauvais roman historique très bête, puis encore un autre roman historique qui ne valait pas mieux que son aîné; il n'en faut pas parler.... Depuis mon début, j'ai toujours tâché de faire de mieux en mieux, et quand mes premiers livres me tombent sous les yeux, je me voile la face. » Mme Reybaud est injuste vraiment pour ces premiers livres : j'ai fait récemment la connaissance de plusieurs d'entre eux, et je les ai trouvés de très amusante compagnie, moins différents même de leurs cadets que l'auteur ne veut bien l'avouer. Et puis il faut dire pour leur justification qu'ils existent depuis plus longtemps que les autres; les grâces de l'enfance ont pu se flétrir et les rides se former. Cette remarque de détail une fois faite, j'accorde bien volontiers que les derniers romans ont une supériorité marquée sur les premiers. Les premiers n'étaient qu'amusants et gracieux, ceux de l'âge intermédiaire ont été pathétiques et émouvants, et les derniers venus sont tout à fait remarquables. *L'Oblat* est le premier livre dans lequel apparaisse d'une manière sensible ce progrès continu, dont *Mademoiselle de Malepeire* et *l'Oncle César* sont les derniers termes. « De mieux en mieux » est, comme nous l'avons vu, la devise de Mme Reybaud, et c'est par sa fidélité à cette devise qu'elle n'a pas connu ces irrégularités du talent si fréquentes chez la plupart des écrivains. Sa carrière littéraire est tout à fait conforme à la logique et tout à fait conforme aussi à cette opinion qui, assimilant le métier d'écrivain à tous les autres, croit qu'on y

devient plus habile à mesure qu'on l'exerce davantage, et que le dernier livre d'un auteur doit être nécessairement le meilleur. Cette opinion, qui est fausse pour la plupart des écrivains, se trouve vraie par exception pour Mme Reybaud.

J'ai dit que les récits de Mme Reybaud répondaient à l'idée que nos pères se faisaient du roman, cependant elle se sépare d'eux complètement sur un point essentiel. Nos pères exigeaient en effet du roman certaines conditions assez particulières, et qui ne répondent pas du tout à nos opinions d'aujourd'hui. Un roman pour eux n'était pas comme pour nous une peinture de la réalité, c'était une sorte d'histoire équivoque, hybride, à moitié vraie, à moitié fausse, une combinaison d'aventures qui pût créer à la fois la double illusion du réel et du chimérique. Ils voulaient que le roman fût *romanesque*, c'est-à-dire, dans leur pensée, excentrique et en dehors des lois obligatoires et rationnelles de la vie. Cette condition du romanesque était imposée non seulement aux aventures des personnages, mais à leurs sentiments et à leurs caractères. Jamais ils n'auraient admis qu'un héros ou une héroïne de roman pût s'exprimer comme tout le monde, remplir ses devoirs comme tout le monde, ni qu'un caractère naturel et simple fût susceptible de rencontrer des aventures extraordinaires. Il devait y avoir dans leurs personnes, leurs paroles et leurs sentiments une certaine exagération qui leur imposât la marque du romanesque, et les parquât dans une classe à part.

Cette exagération était la ligne de démarcation qui séparait les personnages de roman des hommes et des femmes de la vie réelle. Une honnête femme ne pouvait être une héroïne de roman qu'à la condition d'être trop vertueuse. Un amant n'était digne de ce titre de romanesque qu'à la condition d'être fidèle ou coupable à l'excès. Il ne lui suffisait pas d'être malheureux, il fallait qu'il le fût jusqu'au martyre. En toutes choses, dans les plus petites comme dans les plus grandes, ils devaient dépasser les limites ordinaires qui bornent les actes et les sentiments de l'homme. Il leur était défendu d'admirer un site, de jouer du clavecin, de prier Dieu, de faire leur salut et surtout de se damner comme les autres mortels. Cette obligation bizarre imposée aux héros de roman jetait sur leurs personnes un caractère équivoque, un je ne sais quoi d'immoral qui rejaillissait sur le genre même, et lui avait fait le mauvais renom qu'il avait chez nos pères. C'est qu'il y a toujours quelque chose de malsain dans l'exagération, quelque chose de coupable dans l'abus des vertus les plus dignes d'estime. Il est presque inhumain d'être trop vertueux, et même, quoique cela semble étrange à dire, presque coupable d'être trop malheureux; cela vous place dans une condition exceptionnelle, que vos semblables ne comprennent pas, et qui les remplit de doutes et d'anxiétés. Aussi nos pères considéraient-ils un roman comme un mauvais livre, et, étant données les conditions singulières qu'ils lui imposaient, je ne saurais conclure qu'ils eussent tort.

De leurs idées, Mme Reybaud n'a accepté qu'une partie; elle a repoussé toutes celles qui tendaient à faire du roman un genre pernicieux et coupable. Comme eux, elle pense qu'un roman est avant tout un récit amusant, qui vise non à instruire, mais à faire passer tranquillement de douces heures et à occuper les loisirs laissés par les devoirs de la vie. Comme eux, elle pense qu'un roman doit être une histoire d'aventures et d'amour, surtout d'amour, et que l'inattendu et l'imprévu doivent y dominer. Comme eux enfin, elle veut qu'un roman soit une histoire exceptionnelle, et, comme ils disaient naïvement, une de ces histoires qui ne se rencontrent pas tous les jours, par exemple l'histoire d'une demoiselle noble, exaltée par la solitude, les chimères et les mauvaises lectures, qui épouse un paysan, et qui, au lieu de l'homme naïf qu'elle a rêvé, ne trouve qu'un rustre tout au plus digne du coup de couteau dont elle l'honore dans un accès d'indignation et de mépris trop justifié, ou celle d'une honnête bourgeoise qui s'éprend d'un capitaine de voleurs, et ne découvre la profession de son amant que lorsqu'elle le voit monter à la potence. Mais elle a refusé de donner à ses héros et à ses héroïnes aucune exagération de sentiments et de langage. Chez elle, le romanesque s'arrête aux actions et aux aventures des personnages, il n'atteint ni leur caractère ni leur cœur. Ses héros traversent des aventures exceptionnelles, mais ils parlent et pensent comme tout le monde; ils sont vertueux sans emphase, sim-

ples, sensés, naturels, honnêtes dans leurs allures, mesurés dans leur langage; ils n'ont pas l'air de savoir le rôle qu'ils jouent. On peut dire d'eux en toute vérité qu'ils sont des héros de roman, et qu'ils n'en sont pas plus fiers pour cela. Aussi n'y a-t-il dans ses récits rien qui rappelle cette quasi-immoralité que nous trouvons dans les romans qui enchantaient nos grand'mères, rien de ces vapeurs malsaines qui s'exhalent de sentiments affectés et exagérés. Un jour que je l'interrogeais sur le but moral qu'elle s'était proposé en écrivant certains de ses romans, elle me répondit : « J'ai vu dans la vie que le vice est aimable, et que la vertu est ennuyeuse, et j'ai voulu donner à la vertu tous les attraits du vice ». Nous lui rendons ce témoignage, qu'elle a très fidèlement et très heureusement rempli le programme qu'elle s'était tracé.

Et cependant — contradiction qui peut amener à réfléchir sur les lois qui régissent l'art, et bien faite pour dérouter les consciences honnêtes qui ont déjà répondu oui avec empressement au programme de Mme Reybaud, — les plus remarquables de ses récits sont ceux qui racontent les folies sinistres et les crimes de l'amour. Au milieu de cette nombreuse famille de jeunes héros et de jeunes héroïnes, à la physionomie franche et modeste, au cœur sage et tendre, quatre personnages se font distinguer par ces signes particuliers qui révèlent les êtres prédestinés au malheur, à la passion, et, pour tout dire, voués au roman. Donnons au lecteur leur signale-

ment, afin qu'il puisse aller droit à eux, s'il en éprouve le désir, et qu'il puisse les reconnaître au milieu de la foule de leurs frères et de leurs sœurs. Le premier est un jeune gentilhomme, résultat d'une faiblesse maternelle, dont le visage doux et résigné s'illumine d'un rayon languissant semblable à l'agonie d'une espérance, le moine de Chaalis; — le second, une jeune religieuse du couvent des Annonciades, fille d'un gentilhomme supplicié pour avoir obéi aux suggestions homicides d'un amour criminel, l'ardente Félise, qui entend chanter dans ses veines la sinistre musique du sang paternel. Cette troisième est Misé Brun, la belle bourgeoise, dont les passions, longtemps sommeillantes, s'éveillent pour ne plus se rendormir le jour où elle fait la rencontre d'un chef de bandes dont elle ignore le nom redouté. Enfin se présente la dernière et la plus étrange peut-être, la jeune baronne de Malepeire, âme vaine, imagination chimérique, troublée par la solitude et chauffée à blanc par les lectures dangereuses, qui, par un coup de tête insensé, s'unit à un paysan, se punit de son erreur en assassinant son mari, et finit ses jours dans la condition de servante. Je recommande spécialement ces quatre histoires à l'attention de ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas encore, et au ressouvenir de ceux qui les connaissent. Ce sont quatre beaux récits, non plus seulement intéressants et amusants comme les autres œuvres de l'auteur, mais d'une lecture instructive, en ce sens qu'ils engagent à réfléchir et à rêver sur les passions de l'âme, et

qu'ils peuvent ajouter quelque chose à nos connaissances psychologiques. Dans la douloureuse histoire du moine de Chaalis, on peut étudier l'impuissance des âmes prématurément brisées, leur résignation sans lumière et sans joie, toute semblable à un visage de saint qui aurait perdu son nimbe lumineux par un accident dont Dieu seul aurait le secret, et cette indifférence qui fait que tout suaire leur est bon pour s'y coucher et ensevelir leur léthargie morale. Lisez aussi l'histoire de Misé Brun, si vous voulez connaître vraiment les angoisses d'une honnête femme qui se sent progressivement envahie par le fléau de l'amour, et l'aspect particulier que prend la passion chez une âme vertueuse : ce n'est pas un incendie comme chez les âmes païennes et mondaines, ou chez les cœurs fiers et sans frein ; c'est une lente et irrésistible inondation. Des flots de rêveries coupables montent sans bruit, baignent l'âme et la détrempent, ruinent sa base, ébranlent sa solidité, détachent une à une ses résistances, jusqu'à ce qu'enfin elle s'affaisse et s'écroule. Les terreurs, les angoisses, les pressentiments de Misé Brun, ses conversations avec son confesseur le père Théotiste, ses prières impuissantes, composent un tableau des plus pathétiques, et auquel on peut donner le nom de dramatique, quoiqu'il n'y ait en scène qu'un acteur visible.

Mais le plus remarquable de ces récits est sans contredit *Mademoiselle de Malepeire*, peinture habile et dramatique de ces sentiments factices et de ces exaltations chimériques que les écrits du dernier

siècle multiplièrent aux approches de la révolution chez nos hautes classes sociales. Mme Reybaud a surmonté la très grande difficulté de ce sujet, qui est des plus heureux, mais qui est aussi des plus scabreux : elle a su rendre intéressante une héroïne qui n'est pas , qui ne pouvait pas être sympathique un seul instant. Nous nous intéressons à elle sans pouvoir l'aimer ni la haïr, sans nous sentir le droit de la mépriser, par un sentiment compliqué, mélange de curiosité et de compassion, plus élevé que la curiosité cependant, et moins doux au cœur que la compassion. Le lecteur ressent à cette lecture quelque chose de la stupeur qui s'empara de la noble assistance le soir fatal où Madeleine de Malepeire déclara en face de sa famille et de son fiancé que l'*abbat* Pinatel était son amant et l'époux de son choix. Cette variété bizarre de l'*amour de tête*, ce sentiment semblable à un cancer lentement formé, cette exaltation d'un esprit vain, raisonneur et médiocre, échauffé par les lourdes vapeurs de lectures dangereuses ou trop fortes pour lui, cette générosité sans grandeur d'un cœur aride, ont été décrits par Mme Reybaud avec une grande finesse et une intelligence remarquable. Elle explique et fait suivre à merveille tous les mouvements illogiques et désordonnés de cette âme étrange. Ce qui augmente encore l'effet dramatique de cette histoire singulière, c'est que la passion, qui en fait le ressort principal, n'a en elle-même rien de sérieux ; elle n'est qu'une simple sottise, une illusion, une vapeur colorée de l'esprit,

et cependant les conséquences en seront forcément plus désastreuses que celles de l'erreur la plus durable. Le roman est aussi composé avec plus d'art, plus de souci des effets, plus de préoccupation des détails pittoresques que l'auteur n'en apporte d'ordinaire dans ses récits, dont le principal caractère est une facilité cursive. La narration est bien coupée et bien répartie entre les deux conteurs, le vieux marquis et le curé Lambert; la description de la vieille servante morne et taciturne qui cache sous ses traits flétris par le désespoir, l'âge et la honte, la sépulture d'une beauté depuis longtemps éteinte, le vieux portrait au pastel et la passion posthume qu'il éveille dans le cœur du jeune homme, composent un début des plus heureux, qui fait naître dans l'esprit du lecteur cette inquiétude et cette curiosité craintive qu'éveille la présence du mystère. Si les romans de Mme Reybaud étaient condamnés, ce qu'à Dieu ne plaise, à être oubliés de ceux qui nous succéderont, et qu'on me demandât quel est celui que je voudrais sauver de l'oubli, je nommerais *Mademoiselle de Malepeire*, et après celui-là je demanderais grâce et faveur pour les trois autres que j'ai nommés : *Félise*, *le Moine de Chaalis* et *Misé Brun*.

Mademoiselle de Malepeire est l'œuvre capitale et tout à fait importante de Mme Reybaud, non seulement parce que ce roman s'élève beaucoup au-dessus des autres au point de vue de l'art, mais parce qu'il tranche sur eux tous par la nouveauté de la passion qui y est analysée. Ses autres récits se bornent en

quelque sorte à nous promener dans les régions déjà connues de l'âme humaine. Celui-ci au contraire explique un sentiment qui n'avait jamais été décrit auparavant. Ce sentiment est la découverte de l'auteur, c'est l'îlot ajouté par elle à la géographie des passions, la plante non décrite ajoutée à l'herbier des sentiments humains. Les romans de Mme Reybaud révèlent en général une connaissance positive et étendue des passions, bien qu'un peu sommaire et élémentaire. On y trouve un excellent résumé de leurs caractères généraux et de leurs effets les plus fréquents, un résumé de tout ce qui a été dit sur elles de plus certain et de plus pratique; mais ce résumé n'ajoute aucune observation nouvelle à la somme des connaissances acquises sur ce vaste et inépuisable sujet. *Mademoiselle de Malepeire* au contraire est un chapitre inédit du grand livre qui est toujours en cours de publication. Là l'auteur ne s'est pas contenté de promener le lecteur dans des campagnes qui sont celles de tout le monde, elle l'a fait entrer dans un petit domaine réservé qui est à la fois sa conquête et son titre de gloire.

Mme Reybaud n'a jamais écrit que des romans. Femme sage et avisée, elle s'est dit sans doute que l'ambition était souvent une mauvaise conseillère, que succès modeste, mais assuré, valait mieux que triomphe incertain, et qu'en littérature comme dans la vie, un bon *tiens* valait mieux que deux *tu l'auras*. Elle a été de cet avis qu'on devait toujours faire les choses qu'on avait appris à faire, et qu'on était sûr

par conséquent de bien faire. Comme Candide, elle a cultivé son petit jardin sans souci du parc ou de l'enclos du voisin; mais, plus sage que le héros de Voltaire, elle n'a pas eu à subir, avant d'adopter cette résolution, les tristes désenchantements d'une expérience chèrement acquise : elle n'a pas acheté par les échecs et les défaites d'une témérité punie le droit de rentrer dans son jardin, car elle n'en est jamais sortie. Cependant le démon de l'ambition littéraire a rôdé quelquefois autour d'elle, et je ne jurerais pas qu'irrité de tant de sagesse, il ne lui ait parfois chuchoté aux oreilles de perfides conseils. Elle n'est jamais sortie de son jardin, disons-nous; mais une ou deux fois elle s'est surprise à regarder par-dessus les murs. Un instant elle a caressé le désir de joindre à son titre de romancier celui d'auteur dramatique, et en cela elle ne faisait que partager une ambition qui tourmente presque tous ses compatriotes. Les Méridionaux sont très portés à croire qu'ils pourraient réussir au théâtre, et c'est généralement du côté de la scène qu'ils portent tous les efforts de leur ambition. On croirait au premier abord que cette ambition doit être couronnée de succès, car ils ont en apparence toutes les qualités qui peuvent l'assurer. Leur conversation, pleine de verve et d'esprit comique, leurs personnes pleines d'entrain et de vivacité vous prédisposent favorablement à l'égard de leurs tentatives; le rideau se lève, et bientôt il ne reste plus rien de vos illusions. Ce qu'ils ont de verve, d'entrain, d'esprit comique, de passion, semble abso-

lument inhérent à leur être et ne pouvoir pas plus se communiquer que ne peut se communiquer la force ou la beauté. Ce don est une *propriété* de leurs personnes, ce n'est pas une faculté de leur esprit. C'est ainsi seulement que je puis m'expliquer leurs fréquents échecs dans le genre dramatique, qui, par un privilège particulier, semble être le domaine des populations plus froides et moins pétulantes du Nord, les Champenois, les Parisiens, les Normands. Mme Reybaud a bien des qualités qui conviennent à l'auteur dramatique : elle possède la rapidité, la bonne humeur, la verve; elle possède à un degré éminent le don de rendre visibles par l'action et le débit les plus secrètes nuances de sa pensée, le don de *jouer*, de *représenter* ses observations morales. Aurait-elle mieux réussi au théâtre que la plupart de ses compatriotes? Cela est possible, mais douteux. Elle aurait pu réussir à la longue, après un apprentissage toujours pénible, lorsqu'il n'est pas fait dans la jeunesse, peut-être après plusieurs échecs; c'eût été acheter trop cher un succès incertain. Elle-même semble l'avoir senti, car elle ne s'est pas fait prier pour condamner à l'oubli un *Sébastien de Portugal* que le comité du Théâtre-Français avait reçu à correction en 1845 ou 1846, et pour jeter au panier un essai de comédie moderne composé dans ces dernières années, et nous croyons qu'elle a sagement agi.

Certaines personnes, et je suis du nombre, aiment à deviner un écrivain d'après ses œuvres, et cher-

chent volontiers dans les livres une image de leurs auteurs. Nous voulons croire que l'écrivain ressemble à ses écrits, et nous sommes douloureusement désappointés lorsque nous apprenons, lorsque nous découvrons que le miroir est infidèle, ou que l'image qu'il semblait refléter est obtenue par un art magique et ne répond à aucune personne réelle. Cette opinion si honorable, si profondément enracinée dans le public, et qui est fondée sur les instincts les plus vrais de la conscience, mérite presque cependant de porter le nom de préjugé, tant elle reçoit de fréquents démentis; mais nous aimons à informer ceux qui partagent cette croyance, et qui n'ont pu s'en guérir malgré l'expérience, qu'ils n'ont à craindre avec Mme Reybaud aucune déception de ce genre. L'aimable Provençale est tout à fait la femme que laissent soupçonner ses romans, et l'idéal que le lecteur a pu se former de sa personne ne souffrirait, j'en suis sûr, aucune atteinte de la connaissance intime de la réalité. Spirituelle, sensée, familière, elle était digne de vivre dans la compagnie des bonnes gens qu'elle a mis en scène, et rien n'empêche de croire en effet qu'elle a vécu avec eux. Certainement elle a aidé la pauvre baronne de Colobrières à rapiécer ses vieilles robes, et donné en son absence des ordres à la Rousse pour le maigre souper de la famille; certainement elle a prêté la main à la réconciliation de la famille de Colobrières avec la famille Maragnon. Elle causait sans doute avec la tourière du couvent des Annonciades le jour où Félise vint

frémissante frapper à la grille qu'elle avait cru ne plus voir s'ouvrir pour elle. Elle est, comme ses héros et ses héroïnes, sensée, d'humeur libre, de cœur franc, sachant prendre la vie comme elle se présente et le vent comme il souffle. Pas plus qu'eux elle n'appartient à la race des abstracteurs de quintessence et des poursuivants de chimères. Elle sait combien le bonheur idéal est une friandise difficile à obtenir, et en femme pratique elle ne le conseille à personne et se borne à recommander le bonheur tout fait ou celui qu'on peut se faire avec les éléments qu'on a sous la main. La mélancolie lui est inconnue autant que la subtilité : il n'y a pas de malheur qui lui paraisse inconsolable; elle admet volontiers que les tristesses ont une limite, et qu'on ne doit pas plus porter éternellement un chagrin qu'on ne porte éternellement un deuil. Pour tout dire, sa personne est en si parfaite harmonie avec ses écrits, que nous n'avons pas hésité à tracer d'elle ce léger croquis, et à le donner comme la conclusion la plus naturelle et la plus logique à la fois aux pages que nous venons de lui consacrer.

Octobre 1861.

GUSTAVE PLANCHE

GUSTAVE PLANCHE

Il était dans la destinée de ce critique éminent de donner jusqu'à la fin des enseignements à ses contemporains, et sa mort aura été ainsi conforme à sa vie. Il aimait à enseigner en effet, il considérait la critique comme un devoir, comme une fonction plus difficile et plus sévère qu'attrayante, et jamais il n'a pris la plume dans l'intention de plaire et d'amuser. Il a donné toute sa vie de judicieuses leçons de goût à cet écolier inattentif et affairé qui s'appelle le public, et quoiqu'il ne lui épargnât ni les réprimandes, ni les reproches, le public l'écoutait avec déférence et respect. Cependant, tant qu'il a vécu, ce respect et cette déférence ne se sont jamais traduits en applaudissements bien bruyants, ni en flatteries bien empressées ; il était réservé à sa mort de faire éclater les sympathies qu'il inspirait. Tous alors ont compris et se sont unanimement accordés à reconnaître qu'on avait perdu en Gustave Planche non seulement

un vrai talent, mais une conscience intègre. De toutes parts sont venues de touchantes marques de regret et d'estime. Le monde littéraire, qui acceptait ses sévères jugements avec dépit et avec colère, l'avait trop souvent payé de sa franchise par de misérables médisances, de sots quolibets ou de méprisables insultes, et cependant, dès les premières nouvelles de la maladie qui devait l'emporter, ces indécents bavardages cessèrent et firent place à des sentiments d'un ordre beaucoup plus honorable. Justice pleine et entière lui fut faite enfin à l'heure suprême, et c'est ainsi qu'en nous quittant il nous donna encore deux leçons morales qui devraient régler la conduite de tout écrivain vis-à-vis du public et de ses propres confrères. La première, c'est qu'on ne s'adresse jamais en vain au public, et qu'il vous tient toujours compte de vos efforts pour l'éclairer et l'instruire : il est souvent inattentif sans doute, mais il n'est jamais indocile et surtout il n'est jamais ingrat. La seconde, c'est qu'après tout on ne risque pas grand'chose à dire la vérité, même à ceux qu'on doit le plus redouter. Il y a dans la vérité une invincible puissance qui se fait toujours reconnaître, et à laquelle les esprits les plus récalcitrants ne peuvent se soustraire. Il est trop vrai que les hommes aiment moins la vérité qu'ils ne la respectent; mais bon gré, mal gré, ils la subissent. Il serait sans doute plus agréable d'être aimé que d'être respecté, mais il est certainement plus difficile d'être respecté que d'être aimé, et c'est cette difficile et très rare victoire

que Gustave Planche avait remportée sur le monde si susceptible, si défiant, si sensible à la flatterie et à la louange, au milieu duquel il vécut.

Tous ceux qui connaissaient familièrement Gustave Planche l'aimaient et l'estimaient. Ses défauts étaient de ceux qui ne gênent personne, et ses qualités étaient de celles qui intéressent tout le monde. Certaines parties de son caractère étaient singulièrement élevées, et lui méritaient le respect qu'on doit à la franchise et à la candeur. Ses ennemis pouvaient se venger de ses dédains et de son mépris par de puériles plaisanteries sur les accidents extérieurs de sa toilette; mais devant son caractère tout homme bien élevé tirait volontiers son chapeau. La rudesse vigoureuse de sa critique et son absence de ménagements pour les vanités du talent, le rang ou la position sociale des personnes sur lesquelles il avait à porter un jugement, fournissaient à ses ennemis une arme de défense dont ils ont souvent abusé peu généreusement. Ils transformaient en vices de cœur et d'esprit ce qui n'était qu'une tournure de caractère et un excès d'honnêteté. De combien de vices ténébreux ne l'a-t-on pas accusé! Il était méchant, envieux, aigri par le sentiment de son impuissance (*sic*), jaloux des succès d'autrui, etc., etc.! Ces accusations, auxquelles le public d'ailleurs n'a jamais accordé qu'une oreille assez distraite, étaient l'objet de l'étonnement de tous ceux qui connaissaient l'homme auquel elles s'adressaient. Loin d'être méchant, il était d'une bonhomie presque enfantine; loin d'être envieux des

succès d'autrui, il se dévouait souvent au contraire à ces succès avec le zèle de l'amitié et le désintéressement d'un simple critique. Bien des œuvres, célèbres à juste titre, et qu'il serait facile de citer, ont dû à ses conseils une pureté et une correction qu'elles n'auraient jamais eues sans lui. Il était jaloux, j'en conviens, mais jaloux des intérêts de l'art et de la littérature. L'art et la littérature étaient sa seule passion, et, comme toutes les passions exclusives, celle-là engendrait chez lui des admirations et des haines tranchées et irrémédiables. Il blâmait et il louait sans faire de réserves; les expressions de mépris ne lui coûtaient rien, lorsqu'il croyait devoir condamner, pas plus que les hyperboles élogieuses lorsqu'il croyait avoir raison de louer. L'amertume avec laquelle il s'exprimait souvent sur les œuvres qu'il condamnait le faisait accuser de dépit : ce n'était pas du dépit qu'il éprouvait, c'était du désappointement. Lorsqu'il s'élevait contre un succès immérité avec cette calme violence et cette vigueur logique qui lui étaient propres, c'est qu'il voyait dans ce succès une corruption du goût public ou un pervertissement de l'opinion. Devant cet intérêt suprême de l'art, toutes les considérations de personnes et de relations devenaient pour lui des questions secondaires, et il ne tenait plus compte même des rapports de l'amitié et de la confraternité littéraire. Que deviendraient l'art et la littérature lorsque le goût public serait corrompu! Après s'être follement engoué des sculptures libertines de M. Clésinger, le public serait-il

encore capable d'admirer Phidias et Michel-Ange? Après avoir applaudi les drames matérialistes d'Alexandre Dumas, le public pourrait-il encore écouter et applaudir la poésie de Racine et de Corneille? Telle était au fond sa grande et constante préoccupation; tel était le sentiment qui lui faisait rendre ses arrêts si sévères, et qui donnait à son langage cette redoutable âpreté, terreur des artistes et des poètes. Ses haines, s'il en avait, étaient donc tout intellectuelles et purement abstraites. Il ne se laissait pas même influencer par ses propres sentiments; plus d'une fois il lui est arrivé d'offrir son silence aux hommes qu'il admirait le plus, lorsque leurs œuvres nouvelles ne lui semblaient pas à la hauteur de celles qu'il avait louées précédemment. Gustave Planche était donc un caractère tranché et tout d'une pièce; contrairement aux hommes qu'on ne connaît bien qu'après une fréquentation de plusieurs années, on l'avait pénétré tout entier au bout d'une heure de conversation, et l'on restait convaincu qu'il n'y avait pas dans ce caractère le moindre coin obscur, le moindre repli où pût se loger quelqu'une de ces vilaines passions qui s'appellent la haine, l'envie ou la perfidie. Que ses ennemis et ses détracteurs, s'il en est par hasard que la mort n'ait pas apaisés, veuillent bien nous en croire : nous l'avons connu sept années, et au bout de la septième année nous n'avions découvert en lui rien de plus qu'au premier jour. Il se laissait voir et pénétrer en une fois, et dès la première heure, comme un homme qui n'a rien à cacher,

et dont la conscience se sent à l'abri des interprétations malveillantes.

C'est Montesquieu, je crois, qui a dit cette parole tant de fois répétée, que les peuples heureux n'avaient pas d'histoire. J'en demande pardon à l'illustre publiciste, mais son aphorisme me paraît exprimer tout le contraire de la vérité. Il n'y a jamais eu, à proprement parler, de peuples heureux; mais il y a eu des peuples grands et prospères, et ceux-là ont une histoire, précisément à cause de leur grandeur et de leur prospérité. Ce sont les peuples malheureux qui n'ont pas d'histoire. La vie de Gustave Planche ressemble un peu à l'histoire des peuples malheureux : elle fut courte, triste, pleine de circonstances déplaisantes, de mesquines entraves, de petites misères subies avec calme et portées avec dignité.

Prématurément éprouvé, il eut de bonne heure besoin de faire appel à cette indépendance de caractère qui n'a pas faibli une seule fois jusqu'à sa mort. Ses premiers chagrins, les plus sérieux sans doute qu'il ait éprouvés, lui vinrent de la famille, dont il refusa d'accepter les exigences. Son père, homme distingué dans sa profession, honnête bourgeois et chef de famille à l'ancienne mode française, caractère énergique et légèrement absolu, ne comprenait pas cette pratique du partage de pouvoir entre le père et les enfants qui a fleuri de nos jours, et qui a si complètement altéré la physionomie de la famille française. Il n'admettait pas de résistance aux volontés paternelles, et regardait comme une insu-

bordination de l'enfant l'expression d'une préférence ou la satisfaction donnée à des penchants naturels. Il avait résolu que les études de son fils auraient pour objet principal et sérieux les sciences physiques; le goût et les penchants du jeune homme l'entraînaient au contraire vers l'étude des lettres et des arts. Le père était opiniâtre, mais il avait légué à son fils avec son sang cette même dangereuse qualité de l'obstination : les deux volontés se heurtèrent sans qu'aucune consentît à céder. Lorsque deux caractères ont reconnu qu'ils ne peuvent se vaincre, il ne leur reste qu'à se séparer : c'est aussi ce qui arriva. Alors commença pour Gustave Planche une vie de déboires, de mécomptes, de luttes stériles qui respectèrent son intelligence, mais qui brisèrent ou pour mieux dire disloquèrent sa force morale au point qu'il ne la retrouva jamais plus dans sa première intégrité. Ce n'est jamais en vain qu'on dépense ses forces à lutter contre des obstacles misérables et des soucis mesquins. Il fut obligé, pour soutenir le combat contre la pauvreté, d'employer toute la force de volonté qu'il avait pensé d'abord à employer exclusivement au profit de l'étude et du travail. Son caractère, naturellement si vigoureux, en fut affaibli, attristé, et contracta ces habitudes moroses que nous lui avons connues. De cette époque date la fatalité qui l'a poursuivi toute sa vie, et qu'on ne peut raisonnablement attribuer à d'autres causes qu'aux circonstances déplaisantes contre lesquelles il lui avait fallu se débattre. L'adversité, presque toujours excel-

lente pour l'enfance comme moyen d'éducation, souvent excellente dans l'âge mûr parce qu'elle permet à l'homme de donner la mesure entière de ses forces, est l'épreuve la plus déplorable que puisse rencontrer le jeune homme. C'est une brusque gelée de printemps qui brûle les fleurs écloses à peine, ruine les bourgeons, dessèche les germes. Dieu sait alors que de soins et de peines il faut se donner pour faire mûrir quelques fruits tardifs sur cet arbre épuisé de la vie, et entretenir en lui un reste de sève! Lorsque l'adversité s'empare du jeune homme, la direction de sa vie lui échappe, il perd son équilibre moral, et devient le jouet du hasard. Comme il n'a pas de passé, tout point d'appui lui fait défaut; comme le présent est absorbé et confisqué par une situation indépendante de la volonté, tout moyen de préparer l'avenir lui manque. Il se trouve à la fois dépourvu de moyens de résistance et de moyens d'action. Le danger de cet état s'aggrave encore, lorsque celui qui s'y trouve plongé possède un esprit fier et un caractère sans souplesse; alors ses qualités, loin de le soutenir dans la lutte, lui créent de nouveaux obstacles et éternisent ses souffrances. Tout est danger en de tels états, même la vertu, même l'honneur.

Gustave Planche fit cette redoutable expérience. Il vécut de longues années, les plus belles de la jeunesse, dans cette situation précaire, plus désespérante que la plus absolue misère. Il en souffrit d'autant plus qu'il était de ceux qui n'ont contre l'infortune

aucun moyen de défense. Il avait en lui cependant une certaine force de volonté, mais cette volonté malheureusement était lente à l'action ; à tous les échecs il opposait une résistance passive, inébranlable, mais immobile. Pour se tirer de ces situations inextricables, il faut une certaine dose de violence et d'audace qui lui manqua toujours; il supportait la destinée sans jamais songer à réagir contre elle. Sa fierté était calme, digne et muette; il avait le stoïcisme morose d'un chef de tribu trahi par le sort. Pour lutter contre l'ennui et le chagrin, il n'avait recours ni aux conseils ni aux consolations de l'amitié; sa nature, plus vigoureuse qu'expansive, évitait les conseils et se dérobait aux sympathies. Les conseils l'auraient irrité, les marques d'affection l'auraient blessé. Ajoutons qu'il était la raison même, et qu'il était la victime de son judicieux bon sens; il n'eut jamais à aucun degré cette folie aventureuse qui permet aux téméraires d'échapper à un présent insupportable, en escomptant l'avenir à tort et à travers. Il marcha toujours dans la vie avec fierté, timidité et honnêteté, d'un pas égal et mesuré. Ce qu'il dut souffrir dans ces années laborieuses en plus d'un sens, nous avons pu l'entrevoir dans les lettres écrites à cette époque à son père, et dont nous avons dû la lecture à l'obligeance de sa famille. Son caractère fier et probe s'y révèle tout entier. Les détails de ménage dans lesquels il entre sont réellement navrants : il énumère avec une exactitude scrupuleuse les misérables déboires auxquels

il est en proie; il est inquiet pour de minimes difficultés qui n'ont jamais tourmenté personne; les dettes les plus insignifiantes lui apparaissent comme des gouffres et des abîmes béants où il va s'engloutir. Avec une exactitude plus scrupuleuse encore, il rend compte jour par jour à son père de l'emploi des diverses sommes qu'il a touchées; la balance entre son actif et son passif, entre ses ressources et ses dépenses, est minutieusement et mathématiquement établie. Ces lettres, qui donnent la plus haute idée de son caractère, sont néanmoins d'une lecture pénible, et la conclusion qui vient à l'esprit est naturellement celle-ci : voilà un homme trop sage et trop sensé pour être jamais heureux. Il calcule toutes ses actions, et n'a pas foi dans le hasard. Pourquoi donc ce jeune homme, qui a lu déjà tant de livres et médité sur tant de choses, n'a-t-il pas un peu médité sur le caractère de sir Charles Surface, l'honnête étourdi de la comédie de Sheridan?

Ces lettres de jeunesse apprennent bien des choses et en font deviner beaucoup plus encore. Qu'il nous suffise de dire qu'elles sont singulièrement honorables pour lui sous tous les rapports. Quand il essaie de fléchir la sévérité ou l'opiniâtreté de son père, il le fait avec un respect, une tendresse, une affection filiale vraiment touchants. Il évite avec un soin délicat, plein de bon goût en même temps que de dignité, toutes les expressions amères qui pourraient blesser. Lorsqu'il se sent trop malheureux, et qu'il craint de se laisser entraîner à une expression trop

violente de ce qu'il éprouve, il pose prudemment la plume, laisse la fièvre se calmer, la tête se refroidir, et attend avec patience qu'il n'ait plus à redouter les emportements de la colère. Il craint de manquer au respect filial par une simple exagération de ses sentiments. Ces lettres sont aussi fort remarquables par l'absence de ces ruses sentimentales qui caractérisent les jeunes gens dans les questions difficiles. Il n'abdique jamais une certaine fierté, il parle humblement, et en même temps sans humilité. Pour attendrir son père, il fait appel non à son affection, mais à sa justice; il n'emploie jamais cette flatterie, ou, pour prendre un mot plus exact et plus vrai, cette *câlinerie* affectueuse par laquelle les enfants savent si adroitement triompher des sévérités de leurs parents. Quelquefois cependant les ennuis sont si violents, les tracasseries si insupportables, qu'il se laisse aller à une amertume irréfléchie et à quelques reproches timides; mais l'instant d'après il se repent, s'accuse de sottise et de lâcheté, implore le pardon et l'oubli de cette faute involontaire. Son père fera ce qu'il voudra; il ne fera droit, s'il le croit convenable, à aucune de ses demandes. Tout ce qu'il désire, c'est que tout soit oublié, et que la confiance de son père dans la sincérité de ses sentiments ne soit pas ébranlée. Pauvre honnête esprit! Mais s'il reste jusqu'au bout dans son rôle de fils, le père, de son côté, se renferme inflexiblement dans son rôle de père. Il peut bien calculer, raisonner, discuter, il ne fléchit ni n'abdique jamais, témoin ces quelques mots qu'on

nous pardonnera de citer, et qui donneront une idée de son inexorable dignité paternelle : « Je remercie mon fils Gustave de son livre, et j'agrée comme sincères les deux lignes qui en accompagnent l'envoi ».

Ce remerciement sévère date de 1836, époque à laquelle Gustave Planche était devenu célèbre; mais avant cette époque, que de déboires et d'ennuis! Une sorte de *guignon* le suit dans toutes ses entreprises; s'il ne réussit pas, qu'on ne l'en rende pas entièrement responsable, et qu'on jette au moins sur le compte de la fatalité la part qui revient à cette terrible divinité dans les mécomptes qu'il subit. Tous ses projets avortent, tous ses espoirs sont déçus : il a dû accompagner le duc de Trévise en qualité de secrétaire; le duc de Trévise n'est pas parti. Il vient de faire imprimer une revue du Salon de 1831; il comptait sur la vente de ce livre pour réaliser quelques bénéfices qui devaient pourvoir à ses besoins les plus pressants. Grâce à la négligence de l'éditeur, qu'il n'a pas eu le soin de suffisamment intéresser dans la réussite de l'affaire, la vente a produit à peine de quoi couvrir les frais de revient, et par conséquent les bénéfices ont été nuls. Quelque temps après 1830, il a dû prendre dans un des départements du centre la direction d'un journal dévoué aux intérêts du parti libéral; mais, au moment de partir, il a refusé brusquement, parce qu'il avait appris qu'un des chefs du parti libéral, M. P. D. de H. [1], comptait faire de lui

1. En toute évidence M. Prosper Duvergier de Hauranne.

l'instrument de sa réélection. Son indépendance le rend incapable de transaction et de discipline. Il a donné quelques articles au *National*, mais il a été bientôt forcé d'y renoncer. Il s'est bien vite aperçu qu'en écrivant dans ce journal, il faudrait en adopter l'esprit et abandonner une partie de sa liberté. « Je suis loin de blâmer cette indépendance d'esprit, lui a dit le despotique Carrel; mais cependant, si vous voulez absolument dire toute votre pensée, il faut que vous ayez un journal à vous. » Ainsi rien ne lui réussit, et ses qualités elles-mêmes lui sont autant d'obstacles.

J'ai beaucoup insisté sur ces misères des premières années, parce qu'elles contenaient le germe de ces habitudes qui lui ont été reprochées si durement et parfois si lâchement. En faisant allusion à ces habitudes, je ne crois commettre aucune indiscrétion, car ses ennemis en ont entretenu le public avec une si maligne complaisance, que je n'apprendrai sans doute rien à personne. La malignité humaine a une singulière manière de se venger des caractères qu'elle ne peut entamer et des âmes qu'elle ne peut diffamer : lorsqu'elle ne trouve aucun point faible dans la nature morale de l'homme, elle s'attaque à quelque détail tout extérieur, à quelque vice inoffensif, à quelque infirmité naturelle; elle fait un crime à l'homme qu'elle poursuit de son obésité ou de sa maigreur, d'un bégaiement, d'une allure boiteuse, d'un soulier troué, d'un costume négligé. Et la malignité a bien calculé : les injures les plus sensibles

sont celles auxquelles nous ne pouvons répondre, et que nous devons subir sans murmurer. Vous pouvez répondre à une calomnie contre votre honneur par un démenti public, un duel ou un procès; mais que répondre à l'homme qui vous fait un crime de l'antiquité de votre chapeau ou de l'état délabré de votre pantalon? Contre de pareilles injures, aucune défense n'est possible. Ces insultes sans doute ne peuvent rien contre votre honneur, mais elles ont un résultat plus terrible peut-être : elles vous rendent ridicule. Que penser cependant des gens qui ne reculent pas devant de tels moyens de vengeance? Parce que leur costume est irréprochable, leurs écrits en sont-ils meilleurs? Parce qu'ils cachent leur vie, leurs mœurs en sont-elles plus pures, et leur caractère en est-il plus honnête? Ils ne se compromettent pas en public peut-être, et ne sortent pas de chez eux; mais que font-ils chez eux? L'honnête et candide Gustave Planche au contraire n'a jamais songé à cacher aucune de ses habitudes; il les exposait naïvement, sans croire qu'il offensait son prochain, et qu'il pouvait scandaliser ses vertueux confrères. Ces habitudes étaient d'ailleurs fort innocentes, et il avait raison de penser qu'elles n'intéressaient que lui, et que le public n'avait rien à y voir; car il n'y entrait aucun défaut de caractère, aucune forfanterie, aucune arrogance, aucun cynisme. Ce qu'il était, il l'était naïvement, innocemment. Sa vie, comme son esprit, était exempte de toute corruption, et jusque dans ce débraillé qu'on lui a reproché, il était plein de

candeur. Ses habitudes n'étaient pas après tout le résultat d'un vice de nature, elles étaient le résultat de la vie qu'il avait subie. Elles étaient nées visiblement des ennuis qui l'avaient assailli, des privations qu'il avait souffertes, des découragements qu'il avait éprouvés. Les reproches de ses ennemis étaient donc aussi sots qu'ils étaient lâches, car ils s'adressaient non à des défauts naturels, mais aux mésaventures de l'homme, à sa mauvaise fortune, aux rigueurs de sa destinée. Ces mêmes ennemis croyaient peut-être qu'en lui reprochant les négligences de son costume, ils commettaient une plaisanterie méchante, mais après tout pardonnable : ils se trompaient, et ils étaient beaucoup plus coupables qu'ils ne le pensaient; en réalité, ils lui faisaient un crime d'avoir été malheureux.

Eh! triples pharisiens, ne savez-vous pas combien est glissante la pente qui conduit aux habitudes fatales? Ignorez-vous que la plupart du temps elles sont le fruit, non de dispositions naturelles, mais d'accidents extérieurs sous lesquels succombe la volonté? C'est sans doute un défaut que de ne pas savoir résister à l'habitude, et même j'accorderai que c'est souvent un grand péché; cependant il arrive fréquemment que ce sont les caractères les plus énergiques qui succombent avec le plus de facilité. Les caractères légers et frivoles échappent aisément, ils n'engagent pas une lutte qu'ils n'auraient pas la force de soutenir; ils s'abandonnent gaiement aux distractions qui se présentent, et sont préservés

contre les blessures par leur nature sèche et stérile. Mais de même que la maladie fait ses plus grands ravages chez les organisations robustes, le malheur s'attaque de préférence aux caractères énergiques et vigoureux. Comme ces caractères prennent tout au sérieux, ils ressentent plus vivement toutes les souffrances, et les blessures qui leur sont faites ne se ferment jamais. Comme ils sont fiers et résolus, ils regardent en face le malheur et ne cherchent de protection qu'en eux-mêmes; seulement la lutte est trop inégale, et tôt ou tard la volonté doit succomber. D'ailleurs, quoi qu'on puisse penser de l'égoïsme humain et de l'instinct de conservation, il est très rare que l'homme résiste longtemps, lorsqu'il n'y a d'engagés dans la lutte que sa destinée personnelle, son bonheur et son avenir; il fait au contraire assez vite bon marché de lui-même, et trouve dans l'obéissance à la fatalité une sorte de paix et de bonheur inerte. La volonté n'a toute sa force que lorsqu'elle lutte au profit d'intérêts chéris et poursuit un but de dévouement. Or le grand malheur de beaucoup d'artistes et de gens de lettres consiste précisément en ceci, que leur personne seule est intéressée dans les combats de la vie.

Il y a un autre chapitre de la vie de Gustave Planche auquel je ne puis faire également qu'une allusion lointaine et vague. Ici encore le lecteur devra se contenter de sous-entendus et de généralités. Je veux parler du chapitre des passions. A peine avait-il échappé à ces misères de la première jeunesse, à

peine commençait-il à avoir un nom et une autorité littéraire, qu'il éprouva les atteintes de la maladie la plus maligne qui puisse attaquer la santé morale : il eut un violent accès de fièvre amoureuse. Quels furent les symptômes, les souffrances, la marche progressive, les rechutes de cette maladie? On n'en peut rien dire. Ce qui est certain, c'est que la convalescence fut longue, et qu'elle laissa après elle un souvenir morbide que le temps ne put détruire. Selon toute probabilité, cet événement contribua à développer encore en lui la propension à l'ennui et à la solitude qui lui était naturelle. Heureuse ou malheureuse, satisfaite ou contrariée, cette passion, dont l'histoire est très inconnue et quelque peu controversée, devait lui être également fatale.

Tous ceux qui ont connu Gustave Planche me comprendront aisément quand je dirai qu'il avait précisément la nature la moins propre à supporter une telle épreuve. Il faut, pour échapper aux dangers de la passion, une folie, une étourderie de caractère ou une sécheresse de cœur peu communes : aussi ces sortes d'aventures ne réussissent-elles généralement qu'aux étourdis et aux hommes d'un tempérament ferme et froid. Il faut pour ces aventures être plus pénétrant que judicieux, plus capricieux que persévérant, plus instinctif que logique; il faut se donner plutôt que se dévouer, fuir plutôt que se délier, oublier plutôt que pardonner ou regretter. L'excellent Gustave Planche avait au contraire toutes les qualités requises pour beaucoup souffrir. Il était très

capable de dévouement, de sacrifice, d'abnégation; il était très capable de prodiguer son temps, son travail, ses conseils, mais la raideur de son caractère lui interdisait l'abandon : il était de ceux qui, même dans la familiarité, ne peuvent connaître l'intimité. En outre, malheur irrémédiable, c'était un homme trop judicieux; chez lui, le jugement dominait toutes les autres facultés. Raisonner était la pente naturelle de son esprit, et il essayait de comprendre, à l'aide de la logique même, les sentiments et les pensées qu'elle ne peut expliquer. Quels trésors de dialectique n'a-t-il pas dû dépenser afin de démêler la raison d'être des incidents qui le rendaient malheureux et la nature des sentiments qui le torturaient! Nous savons par certaines révélations venues d'un autre côté quelles fatigues morales et quel sérieux ennui causaient souvent cette logique impitoyable et cet entraînement irrésistible à raisonner de toute chose avec méthode et précision. Il lui fallut sans doute subir beaucoup de tortures avant de découvrir que les syllogismes ne peuvent pas rendre raison de toute chose, et qu'il est des événements où la sagesse et le bon sens sont un embarras et un obstacle.

Il fit cependant cette découverte, et il en éprouva, je crois, un profond dépit, dont il nous semble retrouver l'écho dans les pages qu'il écrivit durant cette période, et qui presque toutes se distinguent par une amertume particulière. Généralement la critique de Gustave Planche est singulièrement abstraite et impersonnelle; pour juger une œuvre, il ne tient compte

ni de la nature de ses sentiments, ni de ses préférences morales, ni même du plaisir ressenti; il s'efforce de juger d'après des lois purement logiques, et ne songe jamais à réclamer le secours de son tempérament et de sa personnalité. Néanmoins dans les pages écrites à cette époque, bon gré, mal gré, le cœur se met de la partie, et elles se distinguent de toutes celles qu'il a écrites avant et depuis par leur éloquence attristée et leur mélancolie hautaine et quelque peu méprisante. La douleur n'essaie pas de s'y dissimuler; on sent que l'auteur a surpris un secret cruel, et qu'il a subi une déception inattendue. Ce secret, c'est que la passion n'a rien de commun avec la raison; cette déception, c'est que la sagesse est sans force contre la passion. Il me suffira de rappeler aux lecteurs les belles pages que Gustave Planche a consacrées au roman d'*Adolphe*; mais plus significatifs peut-être sont les traits amers répandus çà et là dans les fragments critiques qu'il consacrait aux œuvres nouvelles du plus éloquent romancier de notre époque, et qui éclatent tout à coup comme des sanglots. En voici un que je rencontre dans l'analyse du roman de *Jacques* : « ..... Faut-il imposer silence à sa pensée et museler sa curiosité pour aimer librement, sans prévoyance et sans crainte?... Ce n'est pas moi qui dénouerai ce nœud inextricable; ce n'est pas moi qui mettrai d'accord le cœur et la pensée; ce n'est pas moi qui réconcilierai la prévoyance et l'entraînement. Non : dans les douleurs auxquelles j'ai assisté, dans les

récits éplorés que j'ai entendus, dans les larmes que j'ai vues couler, je n'ai pas appris le secret de la sagesse heureuse. »

A cette douleur vinrent bientôt se joindre de nouvelles tristesses. Un moment il douta, ou, pour mieux dire, il désespéra de lui-même. En débutant dans la littérature, il avait refusé de se mettre au service de l'école toute-puissante alors : il avait pour cette école la plus vive sympathie; mais il prétendait juger ses œuvres avec impartialité et indépendance. Depuis quatre ans, il avait donc jugé sévèrement les œuvres qui s'étaient succédé. Pour prix de sa franchise, il avait recueilli des haines acharnées et implacables. De tous les écrivains de notre temps, il est celui peut-être qui a compté le plus d'ennemis. On prit sa sincérité pour de l'envie et de l'animosité. Un des plus grands poètes de notre temps, qui n'a jamais su, malheureusement pour son repos et son bonheur, maîtriser son orgueil et mesurer ses colères, s'emportait contre lui en termes violents et en invectives forcenées. Les épithètes ne coûtaient rien à ce grand poète habitué à les prodiguer. En conséquence, Gustave Planche vit accoler à son nom un certain nombre d'adjectifs insultants : lâche, méchant, vénéneux, et se vit comparer tantôt à un reptile gonflé de venin, tantôt à un champignon empoisonné qui attend les morsures avec sécurité. Quand on a d'aussi belles dispositions à l'insulte, soit dit entre parenthèses, on doit s'attendre à se voir payé de retour. Le pauvre Gustave Planche ne pouvait pas condamner à l'os-

tracisme l'ennemi qui essayait de le mettre au ban du monde littéraire, et il ne s'en vengea pas autrement qu'en continuant à juger avec la même sévérité les œuvres du grand poète; mais, ses lettres en font foi, cette haine, qu'il ne croyait pas avoir méritée, lui fut très sensible. « Faites savoir à ***, ou du moins à ses amis, que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople et les pamphlétaires de Paris n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant.... Je hais l'orgueil qui se guinde jusqu'à la rage méchante. » Encouragés par la haine d'un homme illustre, tous les écrivains qui marchaient à sa suite prodiguaient l'outrage au critique, et dans le nombre je trouve le nom d'un homme qui devait lui adresser la dernière insulte quelques mois avant sa mort.

Tant de haines, tant de calomnies l'accablèrent; il s'affaissa sous le poids des inimitiés qu'il avait soulevées. Il s'expliquait trop les causes de ces inimitiés; mais un doute cruel, que tous les hommes sincères ont connu à un moment de leur carrière, s'éleva dans son esprit. Peut-être avait-il mérité ces haines? Qu'avait-il besoin de dire toute sa pensée à tout venant et à tout propos, de sacrifier ses amitiés pour le plaisir de dire la vérité? Quel prix avait-il recueilli de son indépendance? La solitude, la haine, l'ennui, la pauvreté. Et puis, que devait penser le public d'un homme si dégoûté et qui consentait à admirer si

peu? A quels motifs attribuerait-il sa conduite s'il persistait dans sa dangereuse franchise? Il connut donc cet état moral si lamentable, où l'âme, faisant retour sur elle-même, reproche à la conscience d'avoir suivi ses conseils, et se repent presque de son honnêteté. Gustave Planche se repentait en vain; la sincérité était chez lui un mal incurable, et dont rien ne devait le guérir, ni les rigueurs du sort, ni les calomnies, ni la pauvreté.

C'est surtout dans les lettres écrites de Londres pendant un séjour qu'il y fit en 1835, et où il tomba dans la plus complète détresse par suite d'une aventure qui fait le plus grand honneur à sa délicatesse, que cette disposition d'esprit se laisse apercevoir. En Angleterre comme en France, il voit peu à louer, beaucoup à blâmer; mais il n'a pas le courage d'affronter de nouvelles colères. « Blâmer, toujours blâmer, j'ai l'air d'un fou. » En conséquence, il abandonne l'un après l'autre tous les sujets d'étude que lui présente l'Angleterre. « Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien, ni sur personne. J'ai appris à écrire et peut-être à penser; mais la franchise, plume en main, est un vice irrémédiable qui engendre des haines terribles. Pour parler comme j'ai fait, il faudrait ne connaître personne. J'ai retourné dans mon cerveau les chapitres que vous me demandez, et je crois agir sagement en y renonçant. De Byron et de Scott, j'ai beaucoup à dire, mais beaucoup à blâmer. Chez Byron, la beauté du style dans la monotonie des sentiments, absence d'invention épique et

dramatique; chez Scott, imagination profuse, mais pas une page écrite. Imprimer cela! je serais lapidé des deux côtés de la Manche. »

C'est un peu avant cette époque qu'il écrivit un fragment intitulé *l'Homme sans nom*, qu'on a eu tort, selon nous, de retrancher dans les dernières éditions de ses portraits littéraires. Ce petit fragment, où cette disposition découragée de l'âme est exprimée avec une concision qui touche à la sécheresse, est d'une lecture navrante. L'auteur y retrace indirectement son propre portrait, et se condamne avec plus de sévérité qu'il n'a condamné ses contemporains.

Ainsi, ni en lui-même, ni hors de lui-même, il ne trouve de sources de consolation et d'espérance. Son intelligence désenchantée ne rencontre rien qui puisse la satisfaire; son goût est devenu prématurément dédaigneux dans la contemplation trop hâtive des grandes œuvres de l'esprit humain. Il s'est habitué à tout juger selon des lois abstraites, et en conséquence il ne prend aucun plaisir au spectacle de la vie. La vie en effet, avec ses dissonances, ses caprices, ses floraisons spontanées, ne saurait lui offrir l'harmonie, la symétrie d'une belle œuvre d'art. Volontiers il eût dit que la vie manque de composition. L'auteur formulait en terminant cet essai une conclusion terrible : « La vie d'un tel homme ne peut avoir d'autre solution logique que le suicide ». Il évita heureusement cette solution désespérée, mais il n'évita pas le mal incurable dont il se

plaignait, l'ennui, contre lequel, pour son malheur, il ne chercha jamais à réagir.

La vie littéraire de Gustave Planche offre encore moins de péripéties que sa vie morale. C'est une ligne droite que n'ont jamais fait dévier les événements. Il se prodiguait peu, et cherchait moins à se produire qu'à exprimer librement sa pensée. Pour cela, il lui fallait un lieu où il pût parler sans contrainte, où l'on sût comprendre les devoirs de la critique aussi bien que respecter ses droits. Sur ce point, il était intraitable, et une fois que ses jugements étaient arrêtés dans son esprit, il n'admettait volontiers aucun conseil, aucune revision. Nous n'apprendrons sans doute rien au lecteur en lui disant que les écrivains sont obligés à des ménagements comme les hommes de toutes les autres classes de la société, qu'il est des intérêts qu'on n'aime pas à blesser, des amitiés qu'on ne veut pas froisser, et que s'il n'est jamais permis de mentir, il est en revanche parfaitement permis de choisir, pour dire la vérité, son heure et son moment. De toutes les formes de publications périodiques, le journal est celle qui est le plus soumise à ces ménagements légitimes. Le rôle d'un journal n'est pas de défendre la *vérité*, mais une *certaine vérité*. Organe d'un parti, le journal est nécessairement partial et exclusif; les intérêts de la secte, de l'école, du système qu'il représente, lui importent plus que les intérêts généraux de la société et de l'esprit humain. C'est assez dire que Gustave Planche était absolument impropre au journalisme, et qu'il était incapable d'accepter la

discipline et la demi-abnégation qu'il impose. Nous avons déjà cité l'opinion d'Armand Carrel sur son indépendance d'esprit, et l'opinion de Carrel était l'expression très franche, nullement exagérée, des nécessités qui sont naturellement imposées au journalisme. Le directeur du journal qui aurait accepté sans contrôle Gustave Planche aurait couru risque de miner lui-même la citadelle qu'il était chargé de défendre. Ses rares tentatives dans la carrière du journaliste ne furent donc pas heureuses. Il fut quelque temps attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, pour la partie littéraire, bien entendu; mais là encore son indépendance d'humeur devait lui créer de nombreux obstacles. Le *Journal des Débats* n'avait pas alors la tolérance qu'il a pu acquérir depuis, grâce aux événements; il suivait une ligne inflexible, et ne pouvait, pour des intérêts esthétiques, mécontenter le parti qu'il représentait. Un jour que j'interrogeais Gustave Planche sur cette collaboration, il me répondit naïvement qu'on ne lui permettait d'y rendre compte que des livres inoffensifs. On lui livrait les écrivains qui pouvaient être impunément jugés avec sévérité, mais on avait soin d'écarter de sa main tous les ouvrages importants et signés de noms sérieux, qui représentaient une influence puissante. Je livre cette anecdote telle qu'elle me fut racontée, parce qu'elle explique très bien et les conditions inhérentes au journalisme et les difficultés que Gustave Planche devait rencontrer inévitablement dans cette carrière. Sa plus sérieuse tentative en ce genre fut la dernière.

En 1835, au retour d'un voyage en Angleterre entrepris sous les plus malheureux auspices, et exécuté au milieu d'aventures malencontreuses qu'il dut à sa probité et à sa délicatesse, il crut avoir à se plaindre du directeur de la *Revue des Deux Mondes*, dont il était depuis plus de quatre années le collaborateur, et il alla chercher un asile à la *Chronique de Paris*, journal qui venait d'être fondé par le célèbre M. de Balzac. Les lecteurs sensés s'étonneront peut-être qu'un homme aussi indépendant que Gustave Planche, qui n'avait pu se plier ni à la discipline militaire de Carrel, ni à la discipline modérée du *Journal des Débats* soit allé se réfugier dans un journal dirigé par un homme d'une personnalité aussi envahissante que M. de Balzac. Au fond cependant, cette personnalité même assurait à Gustave Planche une indépendance relative : aussi cette dernière tentative fut-elle moins stérile que les précédentes, car il a reproduit les articles qu'il a donnés à la *Chronique de Paris*, et n'a pas jugé convenable de reproduire les articles insérés dans le *National* et le *Journal des Débats*. Ce n'était pas en effet pour le plaisir de servir les intérêts d'un parti que M. de Balzac avait consenti à prendre la direction d'un journal; son égotisme bien connu ne pouvait se contenter d'un rôle aussi effacé : s'il avait un organe, c'était évidemment pour se dresser un piédestal d'où la France entière pût le contempler. Les ménagements envers les personnes et les choses n'entraient point par conséquent dans le programme d'un tel journal, et l'on pouvait

sans contrainte y dire ce qu'on pensait à l'endroit de tous et de chacun, à l'exception, bien entendu, de la divinité du lieu. Tout alla donc pour le mieux tant que Gustave Planche eut à parler de Meyerbeer et de Chateaubriand, des acteurs anglais ou d'Edgar Quinet; mais tout changea lorsque le critique s'aperçut qu'en échange de cette liberté, on attendait de lui une complaisance empressée et une admiration sans bornes. Six mois lui suffirent pour achever cette expérience qu'il ne recommença plus.

Pour se développer à son aise, son talent avait donc besoin d'indépendance et de liberté; ici seulement, à cette même place où nous parlons de lui [1], il pouvait garder toute sa liberté d'humeur et de langage. Après quelques essais sur l'art et une remarquable étude sur le Salon de 1831, publiée par *l'Artiste*, il était entré à la rédaction de la *Revue* presque à l'heure de sa fondation, dans les derniers mois de 1831, et s'y était révélé par un coup de maître, l'article sur la *Haine littéraire*, sous lequel succomba, pour ne plus se relever, le jaloux homme d'esprit à qui nous devons la publication des œuvres d'André Chénier. Dès le premier jour, il fut redoutable et annonçait qu'il ne ferait fléchir devant aucune considération les devoirs de la critique. On a dit et imprimé qu'il entra à la *Revue* sous le patronage d'un poète illustre qu'il aurait plus tard payé d'ingratitude : rien n'est plus faux que cette assertion. Non

1. La *Revue des Deux Mondes*, où parut d'abord cet essai.

seulement il n'a pas payé d'ingratitude le poète qu'on lui donne pour patron et dont il a toujours parlé avec sympathie et admiration, mais il n'a même pas eu l'occasion d'être ingrat. Un talent comme le sien n'avait nul besoin de patronage, et ne pouvait manquer de faire reconnaître aussitôt sa valeur. C'est donc directement qu'il entra en relations avec le fondateur de la *Revue*, et depuis cette époque jusqu'à sa mort, sauf un intervalle de cinq années (1840-45), il fut un des principaux et des plus assidus collaborateurs de ce recueil. La *Revue* était son théâtre naturel, et il ne s'en éloignait pas volontiers. Nous n'avons pas besoin d'énumérer une à une toutes les raisons pour lesquelles il y était plus libre que partout ailleurs; ce que nous avons dit relativement à la discipline nécessaire au journalisme pourrait suffire à la rigueur.

Par sa nature même, une *Revue* est non seulement plus indépendante des hommes et des partis, mais elle est encore plus indépendante des opinions de ses lecteurs. Le lecteur cherche dans un journal l'image de ses opinions, il cherche au contraire dans une *Revue* une opinion qui éclaire ou même qui domine la sienne. Un journal est un corps d'armée militant, une *Revue* est une réunion délibérante. Dans un journal, toute la responsabilité des opinions émises retombe sur un seul homme, et par conséquent la liberté de chacun des rédacteurs est nécessairement restreinte, car là où il n'y a pas responsabilité personnelle, la liberté n'existe pas. Dans une

Revue au contraire, chacun garde la liberté de ses opinions sous sa responsabilité morale. Le journal est obligé de descendre sur le terrain des personnes, il lui faut par conséquent une prudence et une vigilance assidues; une *Revue* ne sort jamais du terrain des questions générales. La politique dans un journal domine toutes les considérations; dans une *Revue*, la politique est dominée à son tour par la littérature et la philosophie. Un journal peut être rarement impartial; une *Revue* doit toujours être impartiale, sous peine de déchéance. Mais en dehors de toutes ces considérations, il est une dernière raison pour laquelle Gustave Planche pouvait ici seulement exprimer librement ses opinions.

La *Revue* a toujours voulu respecter l'indépendance réciproque des diverses activités de l'intelligence humaine, elle a toujours considéré les droits de la critique comme distincts des droits de l'art et de l'imagination, et n'a jamais entendu subordonner l'examen des œuvres aux intérêts d'une école ou d'une coterie littéraire aussi puissante fût-elle. Le critique a été roi absolu dans sa sphère, comme le poète dans la sienne; il a été interprète et non complaisant, juge et non courtisan. La *Revue* a voulu tracer entre ces deux pouvoirs une ligne de démarcation distincte et profonde, et cette ligne a été rarement franchie; les poètes et les romanciers ont dû subir la loi et se soumettre à la controverse, la critique à son tour a dû se résigner à ne pas être envahissante et exclusive. La *Revue* n'a jamais permis à un romancier ou à un

poète de choisir son critique; mais elle n'aurait jamais permis à un critique d'imposer telle ou telle doctrine à l'imagination, et de condamner ou d'applaudir au nom d'une théorie préconçue ou d'une formule irrévocable. En agissant ainsi, elle a cru et elle croit encore réserver les droits du public, à qui il appartient après tout de se prononcer en dernier ressort, lorsque la controverse est épuisée et que toutes les causes sont entendues. Voilà pourquoi l'indépendance de Gustave Planche était à l'aise à la *Revue des Deux Mondes*, et pouvait s'y déployer dans toute sa franchise. Il regardait la sincérité comme le devoir du critique; on lui garantissait la liberté comme un droit. Il usait de ce droit largement sans doute, mais avec une équité qu'on n'avait nul besoin de lui recommander; il traçait lui-même les limites de sa liberté, et il ne les dépassait jamais. Il ne sortait pas du terrain qu'il avait une fois choisi, et ne laissait pas son jugement s'égarer dans des allusions ou des finesses malicieuses. Avec lui, on n'avait pas à craindre les espièglerie, les méchancetés sournoises; il ne s'attaquait qu'aux œuvres et non aux hommes, et c'est la faute de ses ennemis, et non la sienne, si parfois la discussion s'est engagée sur le terrain de la personnalité. Sa longue collaboration à la *Revue* compose donc la plus grande partie, la partie vraiment sérieuse de sa vie littéraire. Sa collaboration à d'autres recueils n'a jamais été et ne pouvait être que passagère.

En 1840, il se trouva possesseur d'une petite fortune qui aurait pu lui procurer le repos et la sécurité

morale; il en profita pour se procurer la liberté, après laquelle il avait si longtemps soupiré. Il partit pour l'Italie, et pendant cinq longues années on n'entendit plus parler de lui. Selon toute apparence, sa vie se passa dans le calme et dans une contemplation à demi solitaire. Les rares et longues lettres qu'il écrivait à sa famille ne révèlent rien de particulier sur cette période de son existence; il y parle plus des autres que de lui-même, plus de Paris que de Rome et de Florence, s'inquiète avec sollicitude et tendresse des intérêts de ceux qui lui sont chers, et garde le plus profond silence sur ses souvenirs et ses sentiments. Ces lettres sont bien en un sens sa fidèle image; jamais personnalité tranchée n'a été aussi réservée, aussi peu expansive, moins propre à l'abandon. Tout ce qu'on sait de ce voyage, c'est qu'il essaya de faire une étude sérieuse de la musique, celui des beaux-arts qui lui était le moins familier, quoiqu'il ait porté dans l'analyse des sentiments musicaux et dans l'appréciation des grandes œuvres de Beethoven et de Haydn un goût pénétrant et élevé, ainsi qu'en témoignent quelques articles consacrés aux concerts du Conservatoire de Paris. Il était bien tard alors pour commencer sérieusement une étude si difficile; sa volonté tenace, un peu entamée déjà par les combats de la vie, s'effraya des difficultés sans cesse renaissantes de son entreprise, et il l'abandonna, non sans dépit, il est permis de le croire, car en toutes choses il aimait à comprendre encore plus qu'à sentir. L'impression de plaisir, la

sensation raffinée que procure la contemplation des beaux-arts ne lui suffisait pas; il voulait savoir la raison d'être de ce plaisir, et pénétrer la cause de cette sensation. Ce mécompte léger est le seul probablement qu'il eut à subir pendant ces cinq années de repos studieux et d'oisiveté contemplative. Il était parvenu à s'isoler si complètement, il avait si bien rompu toute communication avec le monde parisien, que les bruit les plus absurdes purent courir sur son compte et trouver créance un instant.

Cependant, en son absence, les poètes et les artistes respiraient plus librement; ils pouvaient se livrer à toutes leurs fantaisies sans avoir à redouter les arrêts de ce juge inexorable, lorsqu'il vint les surprendre par son retour subit. Mais peut-être son tempérament se serait-il amolli en Italie, dans les délices méridionales?... L'exécution sommaire de M. Marochetti (août 1845) vint bientôt les détromper : il n'avait rien perdu de son ancienne vigueur et de son implacable justice. Son voyage en Italie était loin de l'avoir disposé à plus d'indulgence. Lui qui naguère, avant ce voyage, n'avait pu se résigner à se prosterner devant les poètes et les artistes de la puissante génération romantique, que pourrait-il penser de la race nouvelle des artistes et des poètes qui s'était révélée en son absence? Il n'avait pas admiré sans réserve *le Vœu de Louis XIII* et *la Barque de Dante* : se courberait-il devant *la Femme piquée par un serpent* et *la Décadence romaine*? Il avait vivement contesté la valeur dramatique de Victor Hugo, accepterait-il

docilement *Agnès de Méranie*? Ces succès scandaleux aujourd'hui justement oubliés, ces œuvres laborieuses ou habiles, simulacres et singeries de l'art sérieux, trouvèrent d'abord en lui un censeur impitoyable. Cependant, à mesure que les années s'écoulèrent, et que les œuvres applaudies du public devinrent de plus en plus inférieures en même temps qu'elles devenaient plus rares, il se sentit disposé à moins de rigueur. Tous ses efforts n'avaient pu empêcher le goût public de se corrompre; les œuvres qui enlevaient maintenant les suffrages auraient à peine attiré l'attention quelques années auparavant. Le niveau de l'art et le niveau de l'opinion publique semblaient baisser de concert. Il se dit que ce serait folie que de vouloir être trop sage, et qu'il fallait remplacer le dédain par une compatissante pitié. Il assistait au triomphe des *infiniment petits* de Béranger; quelle nécessité par conséquent de prendre une massue pour écraser le peuple de Lilliput? Aussi, dans les dernières années, avait-il beaucoup adouci son esprit acerbe, et travaillait-il en conscience à se faire indulgent. La faiblesse des coupables qu'il avait à condamner avait fait fléchir sa sévérité de juge, et il n'appliquait plus les lois pénales de la critique avec la même inexorable sévérité.

Le voyage d'Italie sépare en deux périodes bien tranchées sa carrière de critique. Dans la première, jeune, résolu, ardent à sa manière, il prend une part active aux combats littéraires de son temps; il fait partie de l'église militante des lettres. Dans la

seconde, désabusé par l'expérience, désenchanté par la comparaison des œuvres d'un passé récent avec les œuvres du présent, il se tient plus qu'autrefois à l'écart de la mêlée littéraire, et se contente de faire partie de l'église expectante et contemplative. Le mouvement des arts plastiques avait seul le privilège d'intéresser encore sa curiosité; aussi le suivait-il avec ardeur et sollicitude. La première période de sa carrière fut plus particulièrement dévouée à la littérature; la seconde période fut presque exclusivement consacrée à l'art. De loin en loin, il appréciait en quelques pages substantielles et brèves le mouvement des lettres contemporaines, embrassait d'un regard rapide la poésie, le théâtre et le roman, et puis revenait avec joie et bonheur aux grands artistes passés et contemporains qui pouvaient fournir un aliment à sa méditation et solliciter sa pensée, à Raphaël et à Léonard, à Rubens et à Rembrandt, à M. Delacroix et à M. Ingres. Il aimait à reviser ses admirations d'autrefois, et, fatigué du présent, il faisait appel à sa mémoire et se réfugiait dans le souvenir. Ce n'était point paresse de sa part, mais dégoût profond. Sa curiosité n'était pas éteinte, seulement les productions contemporaines ne la sollicitaient plus. Sa logique vigoureuse ne savait à quoi s'attaquer dans ces productions nouvelles d'un tissu grêle et sans consistance qui se déchirait sous sa forte main. « Je n'aime pas à couper un cheveu en quatre », répétait-il souvent, « je ne sais pas compter les grains de poussière qui se trouvent sur une aile de mouche »,

indiquant ainsi un peu brutalement que les nouvelles œuvres qu'il avait à juger étaient d'une matière tellement subtile, qu'elles échappaient à la critique, et que l'entomologie littéraire n'était pas de son goût.

Cette humeur dédaigneuse le rendait-elle injuste, et était-elle chez lui le résultat de l'amertume et de la malignité? On l'a dit et imprimé souvent; mais, en vérité, on n'a jamais dit et imprimé une accusation plus calomnieuse. Son amour de l'art et son respect du public étaient l'unique cause de ses rigueurs. Il considérait le critique comme une sorte de préfet chargé de faire la police du bon goût dans la république des lettres, et quand on lui reprochait sa dureté, on l'étonnait autant qu'on étonnerait un magistrat, si on lui reprochait sa vigilance et sa trop grande sollicitude à protéger la sûreté des honnêtes gens. Cette manière de considérer la mission de la critique a ses inconvénients, je le sais, et le plus grave peut-être, c'est de transformer pour un moment tout poète et tout artiste en un véritable délinquant. Il avait l'air de regarder *a priori* comme coupables tous ceux qu'on amenait à la barre de son tribunal, jusqu'à ce que leur dossier eût été examiné. C'était lui-même qui prononçait les plaidoiries pour et contre, lui-même qui formulait les questions au jury, dont il respectait toujours les droits. Ce jury, c'était le public, dont il cherchait avant tout à éclairer la conscience. C'est sur cette tâche qu'il concentrait toute l'énergie de ses efforts. Souvent il arrivait que le jury amnistiait le coupable qu'il avait condamné dans sa

pensée; cependant il ne se déconcertait pas, et à la première occasion il recommençait le procès avec une nouvelle ardeur. Plus avide d'instruire que d'amuser, il ne craignait pas de répéter les arguments qu'il avait employés une première fois; sa constance égalait sa fermeté. Il comptait sur le bon sens public pour faire triompher un jour ses opinions, et l'expérience a prouvé que son calcul était juste.

De bonne foi, que reste-t-il aujourd'hui des accusations de malignité portées par ses ennemis contre ses jugements? En fin de compte, le monde littéraire et le monde non littéraire les ont si bien acceptés, que les plus sévères, ceux qui à l'origine durent paraître les plus outrecuidants, sont devenus à l'heure qu'il est de véritables *truisms*, des vérités trop vraies, de purs lieux communs. Ils n'en furent pas moins d'abord d'une singulière nouveauté, et il fallait certes un grand courage pour oser les prononcer. On lui reprochait d'attaquer par envie et impuissance toutes les gloires de la France : cette accusation mérite d'être examinée. Voyons un peu quelles sont les victimes de Gustave Planche. Ce n'est pas Mme Sand; elle lui a inspiré nombre de ses pages les plus éloquentes. Ce n'est pas Mérimée, car son admiration pour cet observateur incisif et profond n'a pas fléchi un seul jour. Certes, s'il est une nature littéraire qui fût contraire à la sienne, c'était celle de Sainte-Beuve; il a cependant toujours parlé de lui avec une grande sympathie. Cousin, Villemain, Augustin Thierry, ont toujours été pré-

sentés par lui comme des modèles presque classiques. Il avait pour Béranger une admiration exagérée. S'il a blâmé l'abus que Lamartine a fait de ses dons heureux, il a proclamé son génie avec le plus vif enthousiasme, et il l'a toujours placé à la tête des poètes de notre temps. Combien d'autres noms célèbres nous pourrions citer : Auguste Barbier, Alfred de Vigny, Brizeux, Victor de Laprade, Jules Sandeau, Émile Augier. Si nous récapitulons les noms illustres de la peinture et de la sculpture, nous arriverons au même résultat. Delacroix, Ingres, Decamps, Pradier, Barye, David, seraient-ils par hasard au nombre de ses victimes? Bien loin de chercher des réputations à démolir, il cherchait au contraire des talents méconnus à venger, et appelait l'attention du public sur les artistes qu'on semblait négliger ou mal comprendre. Il nous suffira de citer les articles qu'il a consacrés à deux artistes remarquables, un peu solitaires tous les deux, et qui, par le fait de cette solitude, n'ont pas eu toute la renommée qu'ils méritaient : Charles Gleyre et Paul Chenavard. Puisque tous ces talents glorieux et incontestés ont été par lui admirés, loués, recommandés, quelles sont donc les victimes qu'il a traîtreusement immolées? Avec un peu de soin, on reconnaîtra que ce sont précisément les artistes et les poètes justement condamnés aujourd'hui par l'opinion des lettrés. C'est Casimir Delavigne par exemple. Il l'a exécuté sans pitié, cela est vrai; lui en fait-on un crime? Son jugement a pu paraître

sévère à l'origine; mais qui ne sait aujourd'hui que les tragédies de Casimir Delavigne sont plus illisibles que *la Henriade*? Il a toujours repoussé M. Scribe, ou, pour employer son langage, il n'a jamais voulu reconnaître que M. Scribe, malgré son ingénieuse fécondité, eût rien à démêler avec l'art. Les jeunes poètes et les jeunes critiques qui, lorsqu'ils parlent de l'auteur de *la Camaraderie*, dépassent trop souvent aujourd'hui la mesure que nous imposent les plus simples convenances, oseront-ils accuser Gustave Planche d'injustice? Dans les arts, ses victimes sont moins nombreuses encore; j'ai beau chercher, je n'en trouve que deux : Clésinger et Couture. Eh bien! je le demande de bonne foi, qui donc aujourd'hui n'est pas fixé sur le mérite véritable de ces deux habiles ouvriers?

Reste Victor Hugo; mais Victor Hugo a-t-il été réellement la victime du critique? Non. Sa gloire se porte à merveille; toutes les jeunes générations qui se succèdent lisent tour à tour ses livres et sortent de cette lecture également enivrées par la musique de ses vers, également éblouies par l'éclat de ses images. Le grand magicien n'a rien perdu de sa puissance d'évocation, et aujourd'hui comme en 1830 ses créations se dressent devant l'œil du lecteur comme des apparitions appelées par la force d'un sortilège irrésistible. Jamais Gustave Planche n'a songé à nier cette toute-puissance d'évocation; il a toujours proclamé le poète, et sans se faire prier, roi absolu du royaume des sons, des couleurs et des rêves. Seu-

lement il niait quelques-unes de ses prétentions, les prétentions dramatiques par exemple; il consentait à accepter les créations de Victor Hugo comme des créations fantastiques et des apparitions, il niait qu'elles fussent des personnages vivants et humains. Il leur reconnaissait la puissance d'étonner et d'effrayer, il niait qu'elles eussent la puissance d'émouvoir. Qui ne pense à peu près de même aujourd'hui? Rendons-nous compte, s'il vous plaît, des impressions que nous éprouvons lorsqu'il nous arrive de relire *Angelo*, *Marie Tudor* ou *Lucrèce Borgia*. N'est-il pas vrai, que tant que dure la lecture, nous sommes en proie à un cauchemar que nous essayons en vain de secouer, mais qui cesse avec la dernière page, comme un mauvais rêve cesse au réveil? Certes, en faisant cette observation, il n'entre pas dans ma pensée de rabaisser la gloire de Victor Hugo, que j'admire plus que personne, et que je qualifierais volontiers, si cela était permis à un contemporain, d'une épithète plus haute que celle d'illustre. Il a rendu un trop grand service à l'imagination française pour que nous ne lui en soyons pas reconnaissants. J'ajouterai même qu'il est du devoir des jeunes générations de le défendre contre les attaques sournoises des derniers partisans de l'ancien régime littéraire, aussi dangereux qu'ils sont malveillants, et de maintenir en toute occasion les conquêtes qu'il a faites pour nous, de peur de voir reparaître à la lumière les spectres odieux de la lamentable tragédie, de l'ennuyeux poème didactique, de l'insupportable épître

en vers. Ces sortes d'apparitions ne sont pas rares dans ce beau pays de France, aussi intolérant que routinier, et où parlent et se promènent librement une foule de mauvais vampires qui sucent le sang précieux de la nation. La tragédie est un de ces vampires, comme le vieil esprit de la ligue, comme l'ancien régime, comme le jacobinisme, toutes choses très diverses en apparence, mais qui sont au fond une chose une et identique. Nous ne serons donc pas suspect de malveillance envers le grand poète, si nous faisons certaines réserves, les mêmes précisément que Gustave Planche crut devoir faire. Non, jamais il n'entra dans sa pensée, comme on l'a dit sottement, d'être injuste envers Victor Hugo. S'il eût voulu en faire une victime, il n'eût été que ridicule, et n'eût pas blessé aussi profondément. Il a contesté certaines applications du génie de Hugo, et ses appréciations sont restées l'expression un peu dure, il est vrai, mais franche, de la vérité.

Toutes ses prédictions ont été réalisées à la lettre. Depuis des années, il avertissait l'école romantique qu'elle faisait fausse route et qu'elle ne tarderait pas à sombrer; l'accomplissement de la prophétie ne se fit pas attendre. Son dernier avertissement date de 1838 (représentation de *Ruy Blas*), et coïncide pour ainsi dire avec le dernier soupir du romantisme. Lorsqu'il revint d'Italie en 1845, la déroute était complète : l'école avait eu son Waterloo dans la représentation des *Burgraves*, elle avait perdu sa force militante, et ses soldats, dispersés et sans lien désor-

mais, assistaient, tristes comme les débris de la vieille garde, à la restauration de la tragédie détestée. Gustave Planche avait donc été un prophète de malheur, si l'on veut, mais un prophète après tout. L'événement prouvait qu'il avait eu trop raison, et si, comme on l'en accusait, il avait été animé par un esprit de haine, il fallait avouer que sa haine l'avait bien inspiré.

Cette accusation de haine n'est cependant pas mieux fondée que les autres. Je n'ai aucune envie de rechercher les causes d'une querelle qui est connue de tout le monde littéraire, et dont il est inutile d'instruire le public. Tout ce que je dirai, c'est que si par hasard Gustave Planche nourrissait en secret des ressentiments contre Victor Hugo, ces ressentiments n'entrèrent jamais pour rien dans ses critiques et dans ses jugements. Il fit même tout ce qu'il put pour faire entendre au poète, dans des articles que le public ne dut comprendre qu'à demi, que son animosité personnelle n'influençait pas son esprit, et qu'ami ou ennemi, son jugement n'eût pas changé. C'est là le sens secret de plusieurs articles publiés à des intervalles considérables, *les Royautés littéraires*, *Moralité de la Poësie*, *les Amitiés littéraires*, où il s'efforce de faire entendre à voix basse qu'il n'a ni haine, ni colère, et que ses critiques ne sont pas des représailles.

Il entra toujours autant d'étourderie que de méchanceté dans les reproches dont Gustave Planche fut accablé. Ainsi on l'a accusé d'avoir brûlé ce qu'il avait adoré, d'avoir trahi ceux qu'il avait

d'abord flattés, — en termes plus clairs, d'avoir réagi contre l'école romantique après avoir combattu dans ses rangs. Rien n'est plus léger que ce reproche. Planche n'a jamais, à proprement parler, appartenu à l'école romantique : il l'a servie et soutenue tant qu'il a cru que les intérêts généraux de l'art pouvaient être compromis par sa chute; mais il n'a pas pris part à ses luttes à outrance, il n'a poussé aucun bélier contre la citadelle des classiques, il n'a ouvert aucune tranchée, n'a participé à aucun assaut. Dans les luttes littéraires du romantisme, il a joué le rôle d'un spectateur actif qui juge à haute voix le combat sans participer à la mêlée, ou bien encore — si l'on veut à toute force qu'il ait pris part au combat, — le rôle presque passif du chœur dans la tragédie grecque. Il s'était chargé de réprimander le vice, d'encourager la vertu, et de tirer la moralité de la pièce qu'on représentait sous les yeux du public. Planche ne croyait pas aux écoles poétiques, ou plutôt il considérait l'art comme supérieur à toutes les écoles, et comme devant être jugé par conséquent selon un critérium plus large que le critérium exclusif de telle ou telle école. Juger un poème ou une œuvre d'art d'après les formules d'une secte ou d'une coterie lui semblait justement le moyen de juger avec une partialité involontaire sans doute, mais non moins funeste que la mauvaise foi. En un mot, Gustave Planche était, en matière de critique, ce que les églises protestantes appellent un indépendant; il n'admettait aucune autorité et ne

croyait qu'au jugement privé. Il avait peu de goût pour les systèmes, regardait comme inutiles les poétiques et les préfaces dogmatiques, fort à la mode en 1830, et ne s'en cachait pas.

Ce sentiment se révèle à diverses reprises dans les articles qu'il écrivit alors qu'on pouvait le compter parmi les défenseurs du romantisme, notamment dans les articles sur Vigny et Mérimée. Citons un fragment entre dix autres : « Malgré la prodigieuse dépense d'esprit grâce à laquelle les athénées littéraires de la Restauration ont su pendant dix ans occuper leur auditoire, j'ai quelque raison de croire que ces éternelles dissertations sur le goût et le génie, sur Boileau et Shakspeare, sur le moyen âge et l'antiquité, sur la génération logique et la génération historique des formes poétiques, ont porté à l'art plus de dommage que de profit. Si la régénération du théâtre est prochaine, je pense que le plus sûr moyen de la hâter n'est pas de savoir si Sophocle procède d'Homère, si Rabelais et Callot n'ont pas trouvé dans Aristophane le type éternel de la bouffonnerie, qu'on attribue, je ne sais pourquoi, au développement du christianisme.... Ne valait-il pas mieux cent fois, comme fit Alfred de Vigny, vivre de poésie et de solitude, chercher la nouveauté du rythme dans la nouveauté des sentiments et des pensées, sans s'inquiéter de la date d'une strophe et d'un tercet, sans savoir si tel mètre appartient à Baïf, tel autre à Coquillard? Que des intelligences nourries de fortes études examinent à loisir et impartialement un point

d'histoire littéraire, rien de mieux; mais se faire du passé un bouclier pour le présent, emprunter au XVIe siècle l'apologie d'une rime ou d'un enjambement, transformer des questions toutes secondaires en questions vitales, c'est un grand malheur à coup sûr, une décadence déplorable, une voie fausse et périlleuse. » On voit par ce court extrait que si par hasard Gustave Planche a fait partie de l'église romantique, il n'a jamais accepté son *credo*, sa liturgie et sa discipline.

Puisqu'il repoussait également toutes les écoles, sur quels principes reposait sa critique? Il est très vrai qu'il n'a pas plus laissé de doctrine esthétique, qu'il n'a laissé de disciples et de courtisans. Il acceptait tous les systèmes, et se défiait également de tous les systèmes; il fut à un certain point de vue un véritable éclectique. Toutes ses théories sur l'art et la poésie pourraient se réduire à deux principales. — Les diverses formes de l'art sont limitées, et ce n'est jamais impunément qu'on dépasse leurs limites. — Le but de l'art n'est pas de reproduire la réalité, mais d'agrandir la réalité par l'imagination et le souvenir. La peinture et la sculpture ne sont pas autre chose que la réalité agrandie; la poésie n'est pas autre chose que l'exagération à propos. — C'est en ces deux principes que se résumait tout son enseignement, et certes ces principes méritaient d'être recommandés dans un temps où l'on a vu la sculpture vouloir rivaliser avec la peinture, la peinture essayer d'emprunter ses mélodies à la musique,

et la poésie se contenter de reproduire les dissonances de la réalité. Pour lui, l'artiste le plus vrai n'était pas celui qui était le plus fidèle à la réalité, mais celui qui était le plus fidèle à la logique. Un artiste pouvait faire preuve d'un grand talent en transcrivant fidèlement la réalité sans y rien ajouter, tout simplement par un heureux choix des objets, un triage habile des modèles réels; mais le titre de grand artiste appartenait avant tout à celui qui agrandit par la réflexion ses souvenirs et les idéalise par l'imagination. Cette théorie lui servait de formule synthétique pour concilier les écoles les plus extrêmes, et lui permettait d'être impartial en gardant ses préférences, c'est-à-dire de comprendre Rubens en admirant Raphaël, et de sentir Titien en préférant Léonard. Il avait des préférences secrètes qu'il n'avouait pas volontiers, peut-être dans la crainte de paraître exclusif et partial. Au fond, il était classique dans la bonne acception du mot; la belle ordonnance d'une œuvre, l'enchaînement logique et systématique de ses parties, la symétrie, l'harmonie, le touchaient beaucoup plus que l'abondance de l'imagination, la profondeur de la rêverie, l'éclat des couleurs et le mouvement de l'action. Il aimait les choses parfaites, fussent-elles même froides, et les préférait aux choses tourmentées, même surabondantes de vie et de passion. Ce goût particulier répondait à une tournure particulière de son esprit : il était né critique en effet, comme d'autres naissent mathématiciens ou poètes. Le premier mouvement de son esprit lorsqu'il

contemplait une œuvre d'art n'était pas d'admirer, mais de chercher s'il trouvait quelque chose à reprendre. Quand il ne trouvait aucun défaut, il s'avouait vaincu et admirait en toute sécurité; mais lorsqu'il apercevait dans une œuvre une tache, aussi petite qu'elle fût, son admiration en était diminuée, et même il l'accordait à regret.... Il soumettait à cette épreuve sévère non seulement les contemporains, mais les plus grands noms de la littérature et de l'art. Devant une toile de Raphaël ou une statue de Michel-Ange, il suspendait brusquement son admiration pour remarquer que la deuxième phalange de tel doigt était trop longue, ou que tel muscle était trop en saillie. Il était donc singulièrement exigeant, si nous pouvons nous exprimer ainsi, car la perfection seule pouvait le satisfaire; il ne lui suffisait pas d'admirer, il voulait encore n'avoir pas à blâmer. Aussi les seuls artistes qui ont trouvé complètement grâce devant lui sont-ils ceux qui se sont approchés le plus de la perfection, Phidias, Léonard, Corrège.

Il avait une qualité très rare et très nécessaire à un critique : il ne reculait pas devant le lieu commun. Cet éloge paraîtra peut-être singulier à quelques personnes; mais, en réfléchissant un peu, on reconnaîtra aisément qu'il en vaut un autre. Il n'est pas toujours facile d'être simple, surtout dans une époque de décadence, où tout a été dit maintes fois, et où par conséquent on peut craindre, en exprimant une opinion, de répéter ce que d'autres ont dit avant vous. Un écrivain d'ailleurs se résigne diffici-

lement au rôle modeste d'interprète ou d'organe des vérités connues; il lui semble que, s'il prend la plume, c'est pour exprimer des choses neuves et inattendues. Dans combien d'erreurs morales et de péchés intellectuels cette horreur du lieu commun ne nous entraîne-t-elle tous à notre insu! L'écrivain s'épuise en combinaisons ingénieuses, cherche de nouveaux points de vue, raffine, aiguise la vérité, modifie les proportions de la réalité. Gustave Planche, au contraire, ne cherchait pas à dire des choses neuves, mais à dire des choses vraies. Son honnêteté intellectuelle était invincible. Comme un professeur que son devoir oblige à répéter chaque jour les mêmes règles de syntaxe aux écoliers qu'il est chargé d'instruire, il n'hésitait pas à répéter à satiété les lois les plus connues de la morale et du goût. Il avait raison : la morale et le goût veulent être traités comme la grammaire et l'orthographe, et le monde irait beaucoup mieux, si on consentait à les considérer sous ce point de vue sommaire. Ce que nous oublions le plus facilement, ce ne sont pas les connaissances superflues, mais les connaissances rudimentaires; ce ne sont pas les résultats des choses, mais leurs principes. Il en est ainsi de la morale et du goût : nous ne courons jamais risque d'oublier leurs délicatesses, mais nous oublions facilement leurs éléments, et nous avons besoin qu'une voix sévère nous les rappelle de temps à autre. Cette voix sévère à notre époque fut celle de Gustave Planche. Lorsqu'une vérité était violée et méconnue, il n'hésitait

pas à signaler cette violation, au risque de se faire accuser de naïveté. Comme il ne cherchait ni à plaire ni à étonner, il n'aimait pas à être étonné lui-même et charmé contre les règles, et en conséquence il n'avait aucune indulgence pour les ruses et les charlatanismes de l'art. Planche ne fut pas dans la critique moderne un inventeur, ce fut plutôt un vulgarisateur, et ce dernier titre, à certaines époques, vaut le premier. Nous vivons dans un temps en effet où il reste bien peu à faire à l'invention; toutes les formes possibles de la pensée ont trouvé leurs interprètes, tous les principes esthétiques ont été mis en pleine lumière. Il s'en faut de beaucoup pourtant que le goût contemporain soit en rapport avec la science contemporaine, et le sentiment du beau était certes plus développé aux époques où la philosophie de l'art était moins avancée. La pratique est en retard sur la théorie. La tâche du critique est donc de répandre, de propager les idées connues auxquelles il reste maintenant bien peu à ajouter. C'est à cette tâche que Gustave Planche s'est dévoué toute sa vie; personne n'a jeté dans le public une plus grande somme d'opinions judicieuses et saines. Beaucoup d'entre nous, qui peut-être ne voudraient pas l'avouer, lui doivent de savoir faire la différence entre une bonne peinture et une peinture séduisante, entre une école originale et une école d'imitation; ils lui doivent de ne pas mettre l'art français au-dessus de l'Italie, ou l'école espagnole au-dessus de l'école flamande.

Sa critique était dogmatique, tranchée, et se plai-

sait aux détails techniques. Il n'analysait pas, il exposait. Il ne racontait pas, il discutait. Il considérait la beauté comme une sorte d'entité métaphysique et expliquait une belle œuvre comme un problème de mathématiques. Pour juger, il ne faisait jamais appel à l'imagination. Il ne replaçait pas l'œuvre qu'il avait sous les yeux dans le milieu où elle s'était produite; il faisait abstraction des temps, des lieux et de l'artiste lui-même. Il n'attribuait aucune valeur à la recherche minutieuse des intentions d'un artiste ou d'un poète, et ne recourait pas aux anecdotes pour éclairer leurs créations. Plusieurs fois il a fait à ce sujet une profession de foi pleine et entière. L'histoire lui semblait distincte de la critique, et il ne croyait pas qu'elle lui prêtât aucun secours. Une œuvre était belle par elle-même, et ne devait qu'une mince parcelle de sa beauté aux circonstances de temps et de lieu. Ces belles mélodies historiques que l'on entend résonner dans les œuvres d'art, et qui sont comme les hymnes chantées à l'éternelle beauté par les différentes générations d'artistes et de poètes, ne le touchaient pas, ou pour mieux dire il ne les entendait pas. Il ne savait donc retrouver dans une œuvre ni la personnalité de l'artiste, ni la couleur des temps, et ce défaut, car c'en est un, donnait parfois à sa critique des grandes œuvres du passé une véritable sécheresse. Volontiers il eût parlé de Dante sans tenir compte du catholicisme et de ces influences du moyen âge italien dont *la Divine Comédie* porte si profondément

l'empreinte. Il avait parfaitement conscience de ce défaut, et ne songeait pas à le cacher. « Je ne sais, lisons-nous dans une de ses lettres, ni relever une anecdote comme L. V. (M. Vitet sans doute ou peut-être aussi Loëve Veimars), ni poétiser un portrait comme Sainte-Beuve ». Aussi, toutes les fois qu'il avait à parler d'un artiste, esquivait-il autant qu'il le pouvait la partie biographique et anecdotique pour arriver à la discussion des œuvres. La biographie le rebutait; il n'y voyait guère qu'une série de chiffres servant à marquer avec précision les dates des œuvres de l'artiste et du poète, à expliquer le développement successif de son talent et la génération de ses pensées.

Gustave Planche avait, de son vivant, déjà trouvé, et sa mémoire trouvera davantage encore dans l'avenir la récompense de son courage et de ses travaux. Quand bien même les prochaines générations, de plus en plus affairées et distraites, n'auraient plus de temps pour lire ses écrits, son nom ne périrait pas. Il fait désormais partie de l'histoire littéraire contemporaine, et dans l'avenir on ne pourra écrire cette histoire sans tenir compte de son influence et raconter la vigoureuse réaction qu'il opposa aux excès de l'école romantique. Il a beaucoup lutté, beaucoup souffert pour affirmer son indépendance et faire reconnaître les droits de sa liberté, et ses efforts n'ont pas été vains. Nous recueillons aujourd'hui le fruit de ses travaux, car il a fait pour nous une précieuse conquête : il a complètement affranchi la critique, il

l'a tirée de la servitude, il l'a soustraite au patronage des patriciats littéraires. Dire la vérité à l'époque où il s'avisa, pour son malheur, d'avoir cette audace, était un acte de grand courage moral qui, comme toutes les résistances légitimes, fut d'abord traité de rébellion et de révolte. Les poètes et les artistes étaient alors en train de transformer la république des lettres en une oligarchie exclusive et despotique. Dans la nouvelle organisation qu'on préparait, les publicistes et les critiques devaient représenter l'ordre des chevaliers ou la classe des affranchis. On inventait pour le poète une nouvelle théorie du droit divin. Les abus qui caractérisent le règne des aristocraties sans contrôle s'étaient déjà manifestés : on qualifiait d'insolence le droit de remontrance et de pétition; la franchise était considérée comme une révolte, et le critique assimilé au pamphlétaire et au libelliste. Gustave Planche se leva seul en face de cette tyrannie agressive et violente, et organisa une vigoureuse résistance démocratique. Plus d'une fois il sentit les forces lui manquer; mais il ne se découragea pas, et compta sur le droit et sur le temps pour faire triompher sa cause. Dire la vérité n'est plus chose aussi dangereuse, et mal venu serait aujourd'hui le poète ou l'artiste qui croirait pouvoir se soustraire à la loi commune. C'est en vain qu'il voudrait faire gronder sa foudre poétique et rassembler ses nuages; le ridicule Jupiter tomberait bientôt sous les sifflets. Nous pouvons dire franchement ce que nous pensons, sans avoir à craindre des inso-

lences trop hautaines ou des menées trop ténébreuses; mais lorsque nous usons aujourd'hui de nos droits de critique dans le calme et dans la paix, exempts de craintes et rassurés contre les persécutions, n'oublions pas que c'est à Gustave Planche plus qu'à tout autre que nous devons le libre exercice de ces droits.

Juin 1858.

P.-J. STAHL

P.-J. STAHL[1]

La critique était jadis la bête noire de messieurs les écrivains d'imagination, le bouc émissaire chargé d'expier tous les péchés du public, c'est-à-dire de payer pour tous les insuccès. Soit qu'elle ait été découragée par ces interminables récriminations, soit qu'elle ait fini par juger qu'elle constituait un métier dont le jeu ne valait pas la chandelle, elle a cessé depuis longtemps d'élever la voix, et l'on peut dire qu'aujourd'hui les œuvres littéraires réussissent ou tombent sans sa participation. Il n'y a plus de critique, au moins pour les œuvres courantes. Eh bien! je demande à nos auteurs s'ils s'en trouvent mieux, et s'ils sont sûrs d'avoir plus gagné que perdu à ce silence. Que d'œuvres remarquables qui ne sont pas connues autant qu'elles le méritent, faute d'avoir été

1. Avons-nous besoin d'avertir le lecteur que ce nom de Stahl était le pseudonyme littéraire de Jules Hetzel, l'éditeur de tant de beaux livres et le fondateur du *Magasin d'éducation et de récréation*?

signalées en bon temps par quelque vigilante sentinelle du goût! que de réputations qui restent au-dessous de ce qu'elles devraient être, faute d'un juge équitable qui ait pris à cœur de réparer une injustice ou un oubli! Et ce n'est pas seulement sur les inconnus que frappent ces injustices et ces oublis, la notoriété même n'y échappe pas. Voyez, par exemple, l'écrivain dont il nous plaît de nous occuper aujourd'hui. Il édite de beaux livres et il en écrit de charmants, il est donc doublement connu du public parisien et n'a rien à désirer pour la notoriété; a-t-il été cependant apprécié jusqu'ici à sa vraie valeur et classé à son véritable rang? Sans doute plus d'un journal l'a salué à l'occasion du titre d'homme d'esprit et a recommandé ses productions, mais a-t-on bien dit que cet homme d'esprit était l'auteur de quelques-unes des plus heureuses nouvelles qu'on ait écrites de notre temps? On l'a vanté comme éditeur d'un des meilleurs recueils d'éducation qui se publient aujourd'hui, mais n'est-ce pas au détriment de la part qu'il y a prise comme écrivain? Il a été souvent jugé par des voix amies, quelques-unes bien éloquentes, sommairement et d'un trait rapide; mais qui donc s'est donné jusqu'ici la tâche agréable et facile après tout d'embrasser l'ensemble de son amusant bagage, d'en faire le tri et l'inventaire, et d'en mettre à part les perles précieuses? L'auteur était cependant bien digne de ce soin, et c'est pourquoi nous avons voulu consacrer quelques-unes de nos journées à cette réparation méritée.

Stahl a sa physionomie bien à part parmi les écrivains contemporains. Et d'abord il appartient à une génération antérieure à celle qui triomphe aujourd'hui, ce qui suffirait déjà pour lui constituer une individualité tranchée. C'est en vain que l'aimable auteur voudrait cacher son âge à un lecteur pénétrant qui ne le connaîtrait que par ses livres, ce lecteur devinerait la date de son acte de naissance à toute sorte de vieilles et bonnes idées spiritualistes, fort passées de mode pour l'heure — en attendant que quelque homme de génie futur vienne leur rendre cet éclat dont elles devraient toujours briller pour la moralité des sociétés, — à toute sorte de délicats préjugés, de sentiments quelque peu tombés en désuétude, non sans dommage pour l'agrément des rapports sociaux, surtout à ce ferment d'idéalisme qui fait gonfler la pâte légère de ses récits, si différent de cette forte levure réaliste qui aigrit de sa violente saveur la substance des plus remarquables œuvres de ce temps-ci. Quel contraste en quelque sorte rafraîchissant que celui de l'optimisme attristé qu'il porte dans l'observation de la nature humaine mis en regard du pessimisme altier, absolu, intransigeant, qui distingue nos jeunes romanciers actuels, même les moins durs, et qui parfois ne s'effraie pas de friser le cynisme! Stahl sait s'émouvoir, il n'a pas honte de s'attendrir, il ne cherche pas de préférence la nature humaine qu'on doit mépriser, mais s'adresse à celle avec laquelle on peut sympathiser même dans ses pires folies, sur laquelle on peut gémir sans colère,

dont on peut se railler sans amertume, et qu'on peut condamner, si besoin en est, sans flétrissure. C'est qu'on reste toujours au fond ce qu'on a été dans sa jeunesse, quels que soient les douloureux enseignements que nous réservent les années, que Stahl a eu le bonheur d'être jeune en un temps meilleur que celui où il s'achemine vers la vieillesse, qu'en s'éveillant à la vie ses yeux se sont ouverts sur de moindres laideurs que celles dont les jeunes contemporains ont été frappés à leur avènement au monde, et qu'il y a loin, fort loin, de la turbulence de la révolution de Juillet à la frénésie de la Commune.

Conteur moraliste! ces deux mots que nous avons donnés pour titre à cette esquisse résument avec la plus complète exactitude le double caractère du talent de Stahl. Au risque d'étonner plus d'un lecteur, nous nommerons Stahl, sans hésiter, comme l'écrivain d'imagination qui, dans ce temps-ci, a eu le plus de souci de la morale. La morale est, pour ainsi dire, sa muse en titre, celle dont il prend le premier conseil et dont il suit le dernier avis, celle qui a présidé à la composition de ses plus légères fantaisies comme de ses pages les plus sérieuses. Le soin de ne pas l'offenser, auquel s'arrêtent d'ordinaire les plus scrupuleux parmi les écrivains d'imagination, ne le satisfait pas; ce n'est pas assez du respect à son gré, il lui faut la passion, et il l'aime en effet, d'un amour d'amant en quelque sorte, comme on aime une maîtresse préférée qui répond aux plus chères inclinations de notre âme. La morale se pré-

sente donc chez lui, non comme un choix de la raison ou un fruit de l'expérience, mais comme un goût et une aptitude de la nature. Il faut bien en effet qu'elle soit en lui chose instinctive et de tempérament, par conséquent invincible, car nous l'y voyons s'accorder et se mélanger avec quantité d'éléments qui, s'ils ne l'excluent pas formellement, ne la supposent guère d'ordinaire, ne s'en accommodent souvent qu'avec résistance, et s'en passent toujours sans aucun regret.

Notre auteur aime les choses brillantes par exemple; or les choses brillantes non seulement sont rarement d'accord avec la morale, mais ont le plus souvent d'autant plus d'éclat et d'attrait, qu'elles empruntent l'un et l'autre à la seule lumière de la volupté, et qu'elles convient à leurs fêtes la seule imagination; il n'est pas un lecteur de romans, il n'est pas un jeune homme attiré ou enlacé par une aventure scabreuse qui ne puisse attester l'existence de cette délicate singularité. Autant, sinon plus encore, que les choses brillantes, Stahl aime les choses passionnées; or la première loi de la passion est de ne se soucier de la morale que pour entrer en révolte contre elle, si elle la trouve opposée à ses entraînements. On ne découvrirait pas dans ses écrits le plus mince atome de ce que les artistes appellent dédaigneusement l'esprit bourgeois, et cependant il a prêché, mieux que le bourgeois le plus sévère aux défaillances, la morale du *statu quo* conjugal, du *home* étroit, du foyer discrètement fermé, du bonheur légitime protégé par

le bon ange de la probité contre les tentations de la curiosité. Il est homme d'esprit, et qui ne sait combien il est difficile de mériter et de garder ce titre sans fréquentes offenses envers la morale! L'esprit s'accorde mal d'ordinaire avec la bienveillance, et s'accommode plus mal encore du respect. Il est facile d'être spirituel lorsque la charité paie les frais de nos plaisanteries; il est aisé d'être piquant lorsque nous accordons à notre pensée toutes les immunités de ce parler sans vergogne que le sévère XVIIe siècle qualifiait de libertinage; mais c'est un don moins commun que celui de rester amusant sans jamais blesser ni personnes ni choses dignes d'estime. Enfin Stahl a eu d'illustres amitiés dans ce monde de la littérature et des arts, toujours si enclin par la nature de ses occupations favorites à retourner la maxime de Platon, c'est-à-dire à voir dans le bien un reflet du beau plutôt que dans le beau une splendeur du bien, et dans le nombre de ces amitiés nous en distinguons deux plus particulièrement irrésistibles que toutes les autres, des mieux faites pour égarer inconsciemment de leur influence une âme peu sûre d'elle-même et mal gardée contre l'imitation : celles de George Sand et d'Alfred de Musset. Eh bien! la morale chez Stahl, non seulement a triomphé de tous ces éléments ennemis, mais se les est associés sans effort et les a tournés à son avantage. Cet amour des choses brillantes lui a donné sa parure, cet amour des choses passionnées lui a prêté l'éloquence qui leur est propre. Que de ces voisinages et de ces

accointances elle soit sortie plus amusante, c'est un résultat facile à comprendre; ce qui est fait pour étonner davantage, c'est qu'elle en soit sortie sans airs de paradoxes ni habitudes de sophismes, en conservant intactes sa franchise et sa simplicité premières.

Moraliste signifie observateur et juge de la nature humaine, et n'est pas nécessairement synonyme de prédicateur de morale. Aussi y a-t-il une fort grande différence entre la morale de beaucoup d'écrivains qui ont porté ce titre et la morale traditionnelle de nos sociétés. Sans parler de Voltaire et de Montesquieu, qui ont été moralistes à leurs heures, le pessimisme de La Rochefoucauld n'est assurément pas à recommander comme un système propre à former l'esprit et le cœur du premier venu, et si Montaigne, le grand Montaigne lui-même, finit toujours par rejoindre la morale la plus usuelle, c'est après avoir tourné dans de tels méandres qu'on ne s'aviserait de conseiller à personne d'y arriver par les mêmes routes. Stahl ne connaît pas de telles audaces, et son observation, si personnelle presque toujours par la forme, ne pèche par aucun dangereux individualisme de pensée. Le moraliste chez lui est toujours d'accord avec cette morale qui est commune à tous comme l'oraison dominicale, et les leçons qu'il donne conviennent à tous, parce qu'elles ont moins pour but de faire entrer dans les âmes quelque chose d'inconnu que de leur rappeler ce qu'elles savent de longue date et de les empêcher d'oublier. Quelques-uns lui

reprochaient autrefois d'avoir été légèrement hérésiarque en politique; ce qui est certain, c'est qu'il a toujours été en morale d'une irréprochable orthodoxie. Il n'a jamais varié à cet égard; ce qu'il est aujourd'hui dans sa pleine maturité et aux approches de l'âge sévère, il l'était en pleine jeunesse, au milieu des ardeurs du sang et de ces ivresses romantiques, qu'il partagea comme tous ceux de sa génération.

Voyez par exemple son livre de début, ce charmant *Voyage où il vous plaira*, qu'il écrivit en collaboration avec Alfred de Musset. La fable de ce joli livre est aussi simple que possible, et il nous suffira de la rappeler en quelques mots pour en faire sortir la morale à la fois modeste et saine qu'elle contient. Un jeune homme, à la veille de son mariage, fait ses derniers préparatifs pour la solennité du lendemain, non sans tourner un regard de regret vers la vie libre à laquelle il dit adieu, bien que sa fiancée soit selon son cœur. Il avait devant lui tout l'espace, et voilà que maintenant un mur impalpable, invisible, mais plus solide que s'il était de diamant, va l'enfermer dans les quelques pieds carrés que peuvent recouvrir une maisonnette et un jardinet d'Alsace. Or, à cette heure d'entre chien et loup où son cœur reste partagé entre l'espérance d'un bonheur prochain et le regret de la liberté perdue, voilà que le camarade de sa jeunesse voyageuse entre brusquement dans sa chambre. « Nous partons à l'instant même, dit-il, en route », et c'est assez de ce mot pour que la liberté triomphe de l'amour. Ils partent, et accom-

plissent le moins monotone des voyages, mais aussi le plus semé de périls, rencontrent force monomanes et vagabonds dangereux, trouvent presque en tous lieux mauvais gîtes et tables avares, et finalement font naufrage; mais au moment où le voyageur a touché le fond de l'abîme, il se sent remonter à la surface du gouffre. Il rouvre les yeux, Dieu merci, ce n'était qu'un rêve! Ainsi ce qu'il abandonne pour l'heureux esclavage de la vie sédentaire, ce n'est que la prolongation de ce voyage où il vous plaira, fatal pour l'âme encore plus que pour le corps; il n'a donc rien à regretter à l'échange qu'il va faire.

Je ne sais où j'ai lu que le dernier descendant d'une illustre famille italienne du moyen âge, s'étant condamné à l'exil pour cacher la déchéance de sa maison, à son lit de mort dévoila son origine à l'évêque de sa ville d'adoption, et que, celui-ci lui ayant demandé ce qu'il souhaitait pour ses enfants, il répondit mélancoliquement qu'il leur souhaitait l'obscurité. La morale du *Voyage où il vous plaira* est assez d'accord avec cette réponse, moins l'amer désenchantement. La leçon qu'elle donne, c'est un conseil de vie humble et cachée non seulement comme le seul préservatif contre le malheur et le vice, mais comme la plus sérieuse garantie de bonheur et d'honnêteté. Que trouveras-tu au loin que tu n'aies laissé à ton logis, moins l'amour véridique et fidèle que tu auras fui? dit au jeune homme cette poétique fantaisie. Nulle part les oiseaux ne chantent mieux que sous la feuillée des forêts de ton

pays natal, nulle part les fleurs ne sont plus parfumées que celles des haies de tes campagnes connues, partout tu rencontreras les mêmes laideurs que tu auras cru fuir, des maisons de pierre, des villes de boue, la face humaine et ses mensonges, pour parler comme mon poète. La liberté que tu cherches à si grands risques, elle n'est pas ailleurs que dans la confiance en un cœur qui nous aime, car la vie livrée au hasard des passions et des aventures est toujours incertaine et inquiète. Est-ce donc liberté qu'inquiétude, et sécurité qu'incertitude? Heureux le jeune homme qui n'a accompli qu'en rêve ce voyage où il vous plaira, si désirable en apparence, mais d'où l'on ne revient guère qu'avec de terribles compagnons, le remords ou la honte quelquefois, le désespoir souvent, la tristesse toujours. C'est la morale des contes heureux, laquelle, comme on le sait, convient à tous, au contraire de celle des contes tragiques qui ne convient qu'aux peu enviables et peu enviés privilégiés de la douleur.

Il est bien vieux, ce joli *Voyage où il vous plaira*, car, si nous comptons exactement, il a bien maintenant quarante ans de date, et cependant il ne porte aucune ride. Conçu avec jeunesse, composé à l'adresse de la jeunesse, il en conserve les fraîches couleurs, et en présente surtout tous les jolis contrastes. Cela est d'une allure à la fois leste et paresseuse, d'un parler à la fois pudique et libertin, d'une toilette à la fois coquette et négligée, pimpant avec de l'insouciance, bon enfant avec de l'apprêt. A telle page

d'une candeur presque craintive je distingue comme le reflet des rougeurs aimables de l'adolescence, à telle autre fantasquement émue sa facilité aux larmes, à la turbulence de telle autre encore son effroi du bonheur tranquille et de la prudente sagesse, tandis que l'ensemble du livre nous présente comme en un miroir fidèle l'image de la vie chimériquement antithétique que tout jeune homme se flatte de pouvoir mener innocemment, c'est-à-dire un voyage où il vous plaira, de durée plus ou moins longue, avec la pureté pour étoile idéale et le désordre pour compagnon réel. La fantaisie et la poésie abondent, comme il est naturel à un livre écrit par de jeunes auteurs et qui se pique de conseiller la jeunesse avec le spectacle de ses erreurs, poétiques même lorsqu'elles sont repréhensibles, étant protégées contre la laideur par le privilège de l'âge. Les traces des belles lectures chères aux jeunes gens doués pour la sensibilité, la rêverie et l'amour, y sont aussi bien visibles; ici un atome de Pétrone, et là davantage d'Apulée, plus loin un souvenir très direct de Cervantes, ailleurs une réminiscence du divin Arioste, puis des vestiges d'autres plus petits, mais non moins aimés de cet âge heureux qui conserve encore, transformé et agrandi, le goût des enfants pour les contes, Sterne, Cazotte, les conteurs allemands. Et ces lectures ont été bien faites, je vous assure, car elles ont été si sympathiquement senties par le cœur, si chaudement dévorées par l'imagination, que les auteurs en sont devenus les émules de leurs modèles. Tels épisodes de ce petit livre sont

de véritables chefs-d'œuvre qui feraient honneur aux noms illustres qu'ils rappellent. Le conte de la révolte des fleurs serait vraiment digne de Jean-Paul, tant il ressemble à s'y méprendre à quelqu'une des poétiques paraboles ou des visions radieuses que ce singulier volcan de tendresse lance dans ses éruptions incessantes au milieu d'amas de scories quintessenciées et de blocs énormes de lourdeur germanique. L'histoire de la poupée Blandine et de Job le petit sonneur serait digne d'Hoffmann, dont elle rappelle *l'Homme au sable*. La rencontre du berger, suicidé par amour, est un souvenir évident du *Don Quichotte* et ne serait aucunement déplacée parmi les épisodes pastoraux de ce célèbre livre; quant à la rencontre de l'homme dont on a volé la cervelle, c'est une invention qui vaut quelques-unes des meilleures de Charles Nodier dans son chef-d'œuvre de *la Fée aux miettes*. Comme dans les œuvres en collaboration il est fort difficile de savoir ce qui appartient à chaque auteur, Stahl voudra bien prendre dans les éloges qui précèdent la part qui lui revient.

Le *Voyage où il vous plaira* parut à l'origine enrichi de fantastiques vignettes de Tony Johannot, ce roi véritable des illustrateurs. La vogue des livres illustrés était alors à ses débuts, et Stahl doit être cité parmi ceux qui contribuèrent le plus puissamment à la lancer comme collaborateur et associé du libraire Curmer. Qui donc parmi ceux de nos lecteurs qui commencent à descendre le cours des années tristes ne se rappelle l'aimable furie de cette mode à ses

premiers jours, le *Don Quichotte* et le *Molière* de Tony Johannot, le *Gil Blas* de Gigoux, le *Paul et Virginie* de Célestin Nanteuil, les *Fables de La Fontaine* de Grandville? Bientôt même les chefs-d'œuvre littéraires ne suffirent plus, et l'épidémie menaça de s'étendre à toute sorte de sujets. C'est ainsi que prirent naissance une foule de publications élégantes, entreprises uniquement en vue de fournir un thème au talent de tel ou tel dessinateur, comme un *libretto* d'opéra est écrit pour fournir un canevas au musicien. De ces publications de fantaisie, il n'en est pas dont on se souvienne davantage aujourd'hui que des *Scènes de la vie publique et privée des animaux*, esquisses satiriques de diverses mains, composées et réunies en vue de fournir à Grandville, qui avait obtenu un succès si populaire avec son illustration des *Fables de La Fontaine*, un prétexte de récidive.

L'idée de prendre des animaux pour masques de l'homme, et de faire par leur moyen la satire des sociétés et des divers caractères humains n'était assurément pas neuve. Sans parler des fabulistes de tous les temps et de tous les pays, combien de fois n'a-t-elle pas fourni le sujet de satires épiques ou de poèmes burlesques, *la Batrachomyomachie* d'Homère, *les Animaux parlants* de l'abbé Casti, *le Chat Murr* d'Hoffmann, le dialogue si original des chiens Scipion et Berganza de Cervantes, et cette admirable conception populaire du moyen âge renouvelée par Goethe, où les deux forces qui se partagent la mauvaise nature humaine et exploitent les sociétés au

profit de leur égoïsme depuis le commencement du monde, la férocité bestiale et la ruse déloyale, ont été représentées sous les formes du loup et du renard. L'idée a donc beaucoup servi, et servira bien souvent encore, car c'est une de celles qui composent, pour ainsi dire, le fonds de magasin et d'atelier de l'esprit humain, un de ces sujets élastiques comme il y en a dans tous les arts, qui se prêtent aux expériences les plus diverses. Aussi les *Scènes de la vie publique et privée des animaux* ne portent-elles aucune trace d'imitation et se lisent-elles sans rappeler en rien les œuvres antérieures auxquelles cette idée a servi de cadre. Ce qu'on y trouve, c'est non pas une satire générale de l'humanité, mais une satire d'une vivacité suffisante des mœurs politiques et sociales issues de la révolution de Juillet, et une peinture par anticipation des scènes de la révolution de Février, qui serait d'une divination singulière, si l'on ne savait que la nature humaine ne varie pas plus ses procédés d'action que ses modes de pensée, et que par conséquent il suffit de se rappeler avec exactitude pour faire inconsciemment œuvre de prophète. Le livre étant de diverses plumes n'a qu'une unité peu étroite : Balzac, George Sand, Charles Nodier, en ont fourni plusieurs chapitres, et c'est de là que s'est échappé le joli *Merle blanc* d'Alfred de Musset; cependant on peut dire sans exagération qu'il est l'œuvre de Stahl, car la majeure partie et la meilleure, à deux ou trois exceptions près, lui appartient. Cette part étendue de col-

laboration, les *Mémoires d'un lièvre*, les *Aventures d'un papillon*, *la Vie et les réflexions philosophiques d'un pingouin*, reprise par l'auteur, a fourni la matière d'un volume, bien intitulé *Bêtes et Gens*, où ses aptitudes de moraliste se sont donné libre carrière et où son observation a touché en se jouant à l'une des questions morales les plus importantes de notre temps. Touchons-y, comme il a fait lui-même, en courant et sans insister.

L'époque où parurent les *Scènes de la vie publique et privée des animaux* était l'âge d'or du socialisme. On était à peine dégrisé du saint-simonisme, et la doctrine de Fourier obtenait auprès du public un succès de curiosité dont il est assez difficile de donner idée aux nouvelles générations. Beaucoup en plaisantaient, chose facile, car il y a dans le fouriérisme toute une partie merveilleuse qui donne aisément prise à la raillerie, — les mers de limonade, la bataille des petits pâtés dans la plaine de Babylone, surtout l'appendice caudal orné d'un œil dont la perfectibilité par son jeu incessant devait finir par gratifier notre espèce, singulière fantaisie qui ressemble à la fois à une prescience de la doctrine contemporaine du transformisme et à une satire de ses conséquences. D'autres s'en indignaient, ce qui était aussi facile que d'en plaisanter, tant l'opinion que l'humanité pouvait être conduite au terme suprême de ses destinées par tout ce qu'il y a de plus bas dans les instincts individuels aussi sûrement que par les vertus les plus nobles avait de quoi révolter la conscience. Peu cepen-

dant songeaient à s'attaquer à l'idée fondamentale d'où sortaient ces fantaisies, car bon nombre, tant de ceux qui plaisantaient que de ceux même qui s'indignaient, acceptaient d'instinct cette idée avec une foi presque aussi entière que celle du phalanstérien le plus croyant, et aujourd'hui même que le fouriérisme est allé rejoindre les milliers de vieilles doctrines dont l'esprit humain s'est étayé successivement, que son nom est recouvert d'oubli et presque inconnu du public actuel, dans combien de cœurs contemporains ne la trouverait-on pas enracinée? Cette idée, c'est que le bonheur est non seulement la fin suprême de l'humanité, mais l'objet de toute existence individuelle, que le droit de chacun est d'y atteindre, le devoir de tous d'aider chacun à cette difficile entreprise, et que toute génération qui ne l'aura pas rencontré dans le cours de son étroite durée sera victime d'une injustice irrémédiable, la mort mettant fin également à toute revendication et à toute réparation. Stahl, par l'organe de ses lièvres philosophes, de ses papillons amoureux et de ses pingouins voyageurs, s'insurgea contre cette dangereuse doctrine avec une verve sensée, souvent fort piquante dans ses expressions. Par exemple, il démontre fort ingénieusement que ce désir enragé de bonheur est un nouveau et infaillible moyen d'infortune pour ceux qui lui ont donné place dans leur cœur. Non seulement il pense avec les bonnes gens et les vieilles femmes que chacun doit porter sa croix comme on disait autrefois — disons porter son bât, pour être mieux en harmonie avec

le réalisme contemporain, — mais il s'étonne du tourment singulier que les hommes se donnent pour atteindre une chose dont il est en somme facile de se passer, puisque, bon gré, mal gré, tout le monde s'en passe. A quoi bon, dit-il, prendre pour être heureux, plus de mal qu'il n'en coûte pour être tout bonnement malheureux comme toute créature sensée doit consentir à l'être? Tout cela est bien dit, encore mieux pensé, et trouve son application aussi directe aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Toute morale suppose une philosophie générale d'où elle découle, la philosophie de Stahl est de même nature que sa morale. Stahl, je l'ai dit déjà, n'est pas un homme de cette génération. Au temps de sa jeunesse, l'athéisme, aujourd'hui de mode, ne jouissait d'aucune faveur, et le panthéisme nouvellement importé d'outre-Rhin rencontrait plus d'étonnement que d'enthousiasme, et plus d'admirateurs que d'adeptes; mais ces doctrines, eussent-elles obtenu plus de vogue, n'auraient pas conquis encore le cœur de notre moraliste. Sa nature aimante et sensible n'aurait pu, je le crois, accepter comme vérité une doctrine qui serait une terreur pour l'intelligence ou un cauchemar pour l'âme; il lui fallait une vérité moins ennemie de nos illusions, plus compatissante à nos faiblesses, mieux faite à l'image de nos bons instincts, et cette vérité il la trouvait dans ce que le mouvement du siècle avait encore épargné des croyances traditionnelles du genre humain : Dieu, la responsabilité morale, l'immortalité. Une dose

très prononcée de déisme, tendrement dissoute dans les flots abondants d'une sentimentalité bienveillante, voilà la philosophie de Stahl. Un malin dirait que c'est la philosophie des bonnes et simples gens qui, s'étant piqués de devenir esprits forts, reviennent comme d'instinct à la foi du charbonnier qu'ils ont quittée la veille; mais nous qui ne sommes pas malin, nous féliciterons au contraire notre auteur de s'en être tenu à ces antiques doctrines qui ont consolé tant de douleurs, n'en ont jamais créé aucune, et sont d'ailleurs en si parfait accord avec cette morale commune à tous, qui est celle que prêchent et recommandent ses écrits.

En 1848, Stahl, très jeune encore, ayant eu quelque part à la politique de cette époque, s'écarta quelque temps de la littérature; mais cette éclipse dura juste autant que la république de Février, et entre les années 1850 et 1858 il publia diverses nouvelles humoristiques dont cette morale à l'usage de tous que nous avons essayé de décrire forme invariablement le fond. Que prouve le *Voyage d'un étudiant*, amusante leçon de morale matrimoniale écrite à l'usage de la première jeunesse par un homme de la seconde, sinon que la compagnie des demoiselles bien élevées et issues de parents honnêtes gens est plus saine pour la jeunesse que la compagnie des demoiselles Fleurette, et qu'il n'est permis de se crotter qu'autant que la crotte ne fera pas tache, qu'il suffira d'un seul et rapide coup de brosse pour en faire disparaître tout vestige, et qu'on s'y prendra

à la bonne heure pour cette opération de toilette? Que prouve l'*Histoire d'un prince et d'une princesse*, sinon qu'il faut des époux assortis dans les liens du mariage, et que l'union d'un géant et d'une naine, ou d'une buse et d'un colibri, ne saurait avoir des résultats heureux, bien que ces résultats ne soient pas toujours connus ni faits pour l'être? La leçon, vous le voyez, est directe, simple, élémentaire, oserai-je dire; mais le talent de l'auteur consiste à la ménager de telle sorte qu'on ne l'aperçoive qu'au terme du récit comme un paysage dont on ne découvre l'ensemble qu'au bout d'une promenade. Que de charmants méandres pour y arriver, que d'aimables circuits, que de points de vue variés et de frais ruisseaux jaseurs tout le long de la route! Stahl a véritablement inventé l'art d'enseigner la morale par l'école buissonnière, art ingénieux et qui ne saurait manquer son but, car quel est l'écolier, je le demande, qui refuserait de se rendre auprès du précepteur par le chemin du petit Chaperon-Rouge?

C'est que chez Stahl le moraliste est doublé d'un *humoriste*, et que l'*humour* est un don plein de propriétés merveilleuses. Que de miracles ne sait-il pas opérer! il rehausse la saveur des vérités simples, adoucit l'amertume des vérités sévères, rajeunit les lieux communs les plus rebattus, brode de dessins fantasques le vase qui contient la déplaisante médecine, donne à la brusquerie le charme de l'imprévu, échauffe de cordialité l'ironie cruelle, et met dans les larmes une volupté plus douce que celle du plaisir.

Sans doute tous ces miracles il ne les accomplit pas également bien chez Stahl, mais c'est assez qu'il en accomplisse quelques-uns en toute perfection pour que notre auteur ait droit de prendre rang dans cette tribu d'écrivains qui plus que tous autres ont des titres à la reconnaissance du lecteur, étant, de tous, ceux qui savent le moins l'ennuyer. Stahl, avons-nous dit, est moraliste par nature, mais son *humour* est d'essence moins simple : la nature y est pour une partie, et l'étude y aide et y complète la nature. Dissous par l'analyse critique, on trouve que cet *humour* se compose par doses à peu près égales de fantaisie à la Sterne, de sentimentalité germanique, et d'un esprit très particulièrement parisien, le plus exclusivement parisien même qui se puisse imaginer, celui des boulevards, des ateliers d'artistes, des bureaux de journaux. Voilà bien des complications, mais le résultat en est sans discordance aucune, tant l'assimilation opérée à la fois par le travail et la vie a réussi à fondre les éléments donnés par l'étude avec les éléments donnés par la nature. A plus d'un endroit, on distingue des marques d'influences et des indices de souvenirs que l'on appellera, si l'on veut, imitations, mais l'imitation est parfaitement légitime quand elle est faite avec franchise et naturel, et qu'elle rivalise avec le modèle choisi sans gaucherie ni imperfection. Il est évident par exemple que les premiers chapitres de l'*Histoire d'un prince et d'une princesse* portent les traces d'une lecture répétée des fantaisies de Charles Nodier. Reprocherons-nous

cependant cette imitation à l'auteur? Non, car ces chapitres pourraient être transportés dans l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* ou dans *la Fée aux miettes*, sans que le lecteur le plus exercé s'aperçût d'une différence de manière bien marquée, ou d'une infériorité de talent. Il est évident encore que le portrait si bien réussi du jeune officier russe qui, dans le même conte, vient avec tant d'à-propos servir de principal auxiliaire à saint Remacle pour l'accomplissement du miracle demandé par les époux princiers, a été composé par quelqu'un qui a su lire avec profit certains auteurs sobres et élégants, Mérimée, Xavier de Maistre, d'autres encore; que nous importe cependant l'influence de ces lectures, puisque ce portrait compose une suite de pages enlevées avec bonheur, où l'un des types les plus curieux du monde actuel a été saisi sur le vif et détaillé dans les nuances les plus fines de sa nature aux contradictions étranges.

L'*Histoire d'un homme enrhumé* est celle des nouvelles de Stahl où son *humour* s'est donné le plus entièrement licence. C'est une anecdote digne de Sterne que l'histoire de cet homme enrhumé de naissance, dont l'infirmité ridicule agit sur sa destinée à l'égal de la plus tragique malédiction, et qui, délaissé de sa femme, vaincue elle-même par la persistance de cette obstruction nasale invétérée, erre à travers les pays du Nord à la recherche des lieux marécageux et des sites humides où il peut espérer de rencontrer un assez grand nombre de compa-

gnons d'infortune pour échapper *incognito* aux quolibets des méchants. La suprême douleur des maux à tournure comique est de n'obtenir ni consolation, ni pitié; mais la bonté de Dieu, qui est infinie, épargne à l'homme enrhumé cette lugubre extrémité, et lui restitue le cœur et la compagnie de sa femme en la frappant d'une surdité bienfaisante qui lui rend facile la cohabitation conjugale, en même temps qu'elle est une juste punition de sa trop petite patience antérieure. Tout cela est très amusant et aurait mérité de trouver place dans le *Tristram Shandy*, à la suite des histoires du nez de Slawkenbergius, de l'abbesse des Andouillettes, et autres inventions facétieuses du charmant Yorick. C'est le comique excentrique de Sterne dans ce qu'il a de meilleur, et dépouillé de cette prédilection pour l'équivoque dont l'auteur du *Voyage sentimental* aime à souiller comme par manie ses pages même les plus touchantes; si Stahl en effet a beaucoup lu Sterne, il a en revanche moins lu que son modèle Rabelais, Beroalde de Verville et autres conteurs chez qui la décence n'est pas précisément de rigueur. Le diable ne veut jamais tout perdre cependant, et c'est pourquoi, à défaut de grivoiserie équivoque à la manière de Sterne, il se trouve dans cette nouvelle une pointe de gaîté parisienne très accusée qui nous a fait songer qu'il y avait là un excellent sujet de vaudeville pour quelqu'une de celles de nos scènes où règne le comique burlesque. Comment notre auteur ne s'en est-il pas aperçu, et comment nos vaudevillistes ont-ils laissé

échapper ce sujet? Quel rôle fait à souhait pour Hyacinthe au nez célèbre que l'homme enrhumé! et que feu Mme Thierret eût été majestueuse dans ce rôle de l'Anglaise qui, sur le bateau à vapeur du Rhin, où pleuvent les rhumes de cerveau, s'empare des mouchoirs de poche des passagers en vertu de ses prérogatives de femme! A l'histoire de l'homme enrhumé s'en trouve accolée une seconde plus sentimentale et qui veut être plus touchante, sans doute encore pour unir, à l'imitation de Sterne, les pleurs au rire et la mélancolie à la gaîté, — celle d'un petit orphelin russe; mais cette fois la pièce sérieuse ne vaut pas la farce, qu'elle n'aurait réussi qu'à gâter, si cette dernière n'avait pas été si bien trouvée et si franchement rendue qu'elle a pu supporter sans dommage ce voisinage sentimental.

Stahl s'est beaucoup occupé de l'amour et des femmes, et il a fait de cet attrayant et inépuisable sujet le thème de divers opuscules, *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*, *De la jalousie*, etc. On y trouve beaucoup d'esprit, un idéal élevé et une expérience pratique qui est maintes fois en contradiction avec cet idéal. L'auteur y parle de l'amour avec un sérieux respect, et des femmes en galant homme qui ne semble pas avoir eu trop à se plaindre d'elles, et qui ne tient pas trop à se rappeler cet instructif prologue des *Mille et une Nuits* où l'on voit une sultane assez habile pour tromper, en pleine solitude du désert, sans sortir du coffre où elle a été emprisonnée, le méchant génie sous la garde duquel

elle est placée. Il y règne cependant un certain mécontentement de leurs ruses et de leurs finesses, mais ce mécontentement sans amertume est celui d'un homme heureux, et s'explique peut-être d'ailleurs par l'âge qu'avait l'auteur lorsqu'il écrivit ces opuscules, c'est-à-dire les approches de quarante ans, ce qui est chez les hommes l'âge de *la crise*, selon le mot si bien trouvé par Octave Feuillet pour définir ce délicat moment psychologique. Les hommes ont en effet leur heure de crise comme les femmes; seulement, tandis que chez les femmes la crise se compose de regrets pour le roman que leur honnêteté n'a pas eu, chez les hommes elle se compose de crainte pour les romans qu'ils redoutent de ne plus faire. Il vient un jour où quelque ride, quelque cheveu blanc, ou tout autre signe physique donnent à l'homme la certitude qu'il est moins aimable, et où quelque accueil plus froid ou quelque abord plus réservé lui inspirent en même temps le soupçon qu'il est moins aimé. Ce jour-là est invariablement celui où le plus optimiste commence à penser un peu de mal du sexe féminin, et à découvrir dans celles en qui jusqu'alors il n'avait vu que des anges un bout de pied de chèvre, et aux coins des tempes de naissants indices de protubérances sataniques; ce qui, comme vous le voyez, n'est pas pour démentir ce principe de La Rochefoucauld, que l'amour-propre est la loi du cœur humain.

Sur cette question de l'amour, le moraliste chez Stahl, j'ai le regret de le dire, vaut mieux que le

métaphysicien. Nous avouons avoir quelque peine à comprendre sa théorie sur ce sujet. Il refuse à l'amour le droit d'être une passion sous le prétexte que toute passion est bestialité et nous ramène au sensualisme païen à jamais détruit par le christianisme, et il supprime du coup la jalousie, comme n'ayant plus de raison d'exister, étant un reste de cet amour inférieur qui, considérant la femme comme une propriété, apportait dans la garde de cette propriété un genre particulier d'avarice que n'admet pas l'amour chrétien fondé sur l'égalité de l'homme et de la femme. Ainsi la jalousie doit disparaître parce que le christianisme a superposé l'amour des âmes à l'amour des corps; la conséquence, on en conviendra, est assez singulière. Il a tracé du jaloux un portrait ironique dont quelques traits sont excellents, et dont nombre de femmes le remercieront sans doute; je crains cependant qu'il ne trouve sa clientèle moins chez les femmes vraiment aimantes que chez les femmes d'esprit auxquelles il conteste la vertu de savoir aimer. Il me semble qu'il y a dans tout cela quelque confusion ou quelque malentendu qui n'existerait pas si l'auteur s'était efforcé de donner des définitions claires de l'amour et de la passion. Sans doute l'amour sous l'empire du christianisme est différent de ce qu'il était sous l'empire du paganisme, cependant aujourd'hui comme alors il comporte toujours une certaine satisfaction sensuelle sans laquelle il est mutilé, devient une infortune ou reste purement platonique. Et pourquoi la passion serait-elle exclue de l'amour? Si elle

n'est pas l'amour même, elle en est au moins la loi. Qu'est-ce que l'amour dans son sens le plus complet et lorsqu'il est parvenu à se reposer dans sa phase définitive? C'est l'accord harmonique de deux êtres, c'est-à-dire la suppression de tout antagonisme, de tout contraste, de toute dissemblance entre ces deux êtres. Et comment cet accord a-t-il été obtenu? Par un irrésistible attrait mutuel qui a fait désirer à chacun des amants d'absorber sa personnalité dans celle de l'autre, de manière que par cette fusion parfaite ils ne formassent qu'un seul et même être. Cette force d'attraction mutuelle et cette fougue d'oubli de soi, voilà la passion, et l'auteur conviendra certainement qu'elle peut exister dans l'amour le plus pur comme dans l'amour le plus païen. Il est vrai que cet attrait mutuel peut se produire dans des conditions coupables, et que c'est probablement à ces cas d'exception que l'auteur songeait lorsqu'il voulait proscrire le mot passion du vocabulaire de l'amour; mais les lois de la vie sont les mêmes chez les criminels que chez les gens vertueux, et la passion ne change ni de caractère, ni de nature, soit qu'elle se produise chez des natures perverses ou folles, soit qu'elle se produise chez des natures vertueuses et sensées. Il nous est également fort difficile de comprendre pourquoi l'amour établi sur l'égalité des sexes doit supprimer la jalousie. Il nous semble au contraire qu'il est fait pour la rendre d'autant plus aiguë qu'il repose sur une plus parfaite confiance des âmes, car alors la plus vénielle infidélité devient

trahison, et la plus légère réticence devient mensonge. Nous goûtons mieux ce que l'auteur a écrit de l'esprit des femmes et des femmes d'esprit. Elle est bien fine et bien vraie cette opinion qu'un certain degré de bêtise est le signe du véritable amour, et que dans toute liaison celui qui a toujours le plus d'esprit est celui qui aime le moins. Mais c'en est assez sur ces spirituels opuscules, et, pour en résumer la morale, disons qu'en quelques méandres que son observation le promène, l'auteur en revient toujours à la conclusion qu'il n'y a qu'un seul et véritable amour, l'amour légitime et fidèle, et que tous les autres, de quelque éclat menteur qu'ils s'entourent, n'en sont que les ombres, les contrefaçons, ou les parodies calomnieuses.

Stahl a eu la rare prudence de ne jamais rien entreprendre qui fût au-dessus de ses forces ou trop ouvertement contraire aux inclinations de son talent, ce qui revient à dire qu'il a su diriger sa vie littéraire avec bon sens. Un jour, comme mécontent d'éparpiller sa verve humoristique et ses qualités d'observateur, il se sentit venir l'ambition de se concentrer et de se résumer dans une œuvre de plus longue haleine que celles qu'il avait entreprises jusqu'alors. La tâche n'était pas sans difficultés, son talent étant de ceux qui se prêtent mieux aux courtes œuvres qu'aux longues, à la nouvelle, par exemple, mieux qu'au roman. Il s'en rendit sans doute exactement compte, car l'œuvre maîtresse désirée fut conçue et combinée de manière à réaliser son ambition sans l'obliger de

recourir à d'autres facultés que celles dont il s'était toujours aidé. Une série de nouvelles de dimensions modestes, rattachées les unes aux autres par le lien étroit d'une pensée unique, tel fut le plan très finement approprié à sa nature d'esprit auquel il s'arrêta, et de ce plan sortit son chef-d'œuvre, une sorte de *Décaméron* moderne qui s'appelle *les Bonnes fortunes parisiennes*.

Le cadre, la mise en scène et les personnages sont heureusement trouvés. L'Alsace, le duché de Bade, les bords du Rhin, tels sont les pays où l'auteur, Alsacien d'origine, a placé invariablement le théâtre de ses fantaisies jusqu'au jour où les événements l'ont contraint de changer ses préférences et de remplacer la verdoyante sauvagerie du Nord par les élégances brûlées de la Provence et du comté de Nice; c'est donc encore le paysage de l'Allemagne qui sert de décor aux *Bonnes fortunes parisiennes*. Une bande de Parisiens, réunis par le hasard d'un orage qui les a trempés jusqu'aux os, se trouve réunie dans la salle d'une *restauration*, tout au haut de la Bastei, montagne pittoresque des environs de Dresde. Ces Parisiens sont de conditions fort diverses. Il y a là un peintre et un colonel de dragons, un avocat et un marin, un notaire et un diplomate, mais ils sont rapprochés par un lien plus fort que toutes les différences de profession et même de rang, la franc-maçonnerie de la vie mondaine qui, s'autorisant de leur commune mésaventure, en a bientôt fait une bande d'amis prêts à tout se confier. Il leur faut tromper

les heures en causant, pendant qu'ils se sèchent affublés de toutes les hardes masculines et féminines que le personnel de la *restauration* a pu leur fournir, mascarade qui ne contribue pas médiocrement à accroître encore la familiarité. Or de quoi causer sinon de cet éternel sujet, si fertile en sa monotonie, sans lequel il n'y aurait ni vaudevilles, ni comédies, ni opéras, ni romans, ni fêtes mondaines, ni mariages heureux ou malheureux, et qu'il serait en conséquence assez difficile de remplacer, l'amour? Et de quel amour parler entre célibataires dont quelques-uns sont déjà sur le retour, sinon de cet amour qui a pour origine le hasard, pour vertu forcée la discrétion, et dont le dénoûment toujours incertain et obscur varie entre le scandale public et le désespoir secret, c'est-à-dire de ces aventures improprement appelées bonnes fortunes, mais dont le nom véritable serait plutôt chances fatales ou accidents mauvais?

Dire d'un livre portant pour titre *les Bonnes fortunes parisiennes* qu'il est de la plus scrupuleuse moralité semble presque un paradoxe et n'est pourtant que l'expression de l'exacte vérité. Dans son ensemble, le livre est une apologie en toutes règles de l'amour légitime qui n'a pas besoin de l'ombre pour le bonheur et du silence pour la sécurité, et chacune de ces nouvelles est un exemple particulier de quelqu'une des conséquences infiniment diverses, mais également désastreuses, qu'entraîne l'amour hors la loi, l'amour de maraude et de buissons. Toute bonne fortune tourne facilement au drame,

nous dit la première de ces nouvelles, et il n'y en a guère de plaisantes que dans les vaudevilles et les chansons à boire, plus romanesques en cela que les romans les plus faux. A coup sûr, la mésaventure d'un officier de dragons qui révèle à un mari jaloux rentré trop subitement le lieu de sa cachette pour s'être assis par mégarde sur un fauteuil à musique est bien faite pour provoquer le rire; cependant, si les conséquences en sont un procès infamant pour l'un des coupables et une folie inguérissable pour l'autre, le rire courra risque d'être de durée passagère, et, quand on se rappellera plus tard cette aventure, ce ne sera certainement point la joie aux lèvres et pour s'en faire gloire. Une bonne fortune est donc souvent une méchante action, mais c'est plus souvent encore une méchante affaire où des deux parties engagées c'est invariablement celle dont la nature est supérieure qui est la dupe. A de très rares exceptions près, qu'est-ce qu'une bonne fortune sinon la satisfaction d'une fantaisie vicieuse qui ne peut donner que des résultats vicieux comme elle? Cependant, par une illusion des plus singulières, beaucoup s'étonnent et se désespèrent de ne pas rencontrer la délicatesse des affections vertueuses là où le mobile unique a été le vice, ce qui est à peu près comme demander au chardon de fleurir à l'égal de la rose. Le vice est de sa nature non seulement égoïste, mais inéducable; c'est donc forces perdues que celles que certains hommes — abusés par les paradoxes mis en vogue par des romanciers ou des philosophes plus

imaginatifs que sages — dépensent pour lui enseigner le dévoûment et la fidélité.

Le récit intitulé *Appartement à louer*, ingénieuse critique des sophismes répandus à l'envi pendant la jeunesse de l'auteur par le romantisme et le saint-simonisme à la fois, est un démenti avec preuve à l'appui de ces miracles de virginités refaites par l'amour et de cette pureté des affections libres, préconisés à si grand renfort de lyrisme et d'éloquence. Une affection illégitime rencontre-t-elle par exception chez les deux parties une égale noblesse de cœur et une égale élévation d'âme, le mal ne fera que se déplacer, et les fruits n'en seront pas moins amers. Cette affection se prolongera par le fait de ces qualités mêmes, et en se prolongeant elle deviendra cette plus équivoque de toutes les choses, un ménage à la fois clandestin et patent, public et inavoué, dont les tristes conjoints auront à la fois toutes les hontes de l'amour libre sans en avoir les plaisirs et tous les fardeaux du mariage sans en avoir les bénéfices. Même quand elles mériteraient d'être heureuses par les mutuelles vertus des amants, ces affections sont toujours maudites par quelque côté, et ce n'est que justice, car il y a toujours quelqu'un envers qui elles ont commis iniquité, tantôt des parents dont on n'a pu vaincre la sévérité et qui vous tiennent hors de la famille comme vous vous tenez hors de la loi, tantôt un mari outragé qui, même indigne, se venge de l'injure qu'il subit en s'obstinant à vivre, et refuse ainsi aux coupables l'occasion d'effacer leur faute par une

union légitime, tantôt enfin des enfants dont le sort ne peut être réglé, et qui porteront jusqu'au terme de leurs jours la tache de la bâtardise, ou la qualification, plus terrible encore, étant plus ineffaçable, d'enfants de l'adultère. L'histoire de Laure, charmante petite princesse italienne séparée d'un mari infâme, et de son très loyal amant, Max Rigault, nous fait apercevoir quelques-unes de ces souffrances, inévitables même dans les fautes les mieux justifiées. Si, comme le prétend Shakespeare, le cours de l'amour vrai ne fut jamais paisible, que dire de celui de l'amour illégitime avec ses cataractes mugissantes, ses tourbillons dangereux, et ses déplacements de rives causés par la digue des lois et les barrières de l'opinion?

Est-ce donc qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de bonnes fortunes heureuses? Si, mais c'est à des conditions que ne comportent guère d'ordinaire les aventures auxquelles est donné ce nom à la menteuse gaîté : celles de n'exister que pour l'âme et de ne pas recevoir de réalisation charnelle. Le cœur n'est pas toujours libre de ses choix et de ses préférences; il peut donc y avoir des désirs, même illégitimes dans leur principe, qui soient la source et l'occasion des plus nobles vertus. Ce n'est pas après tout la passion qui est un mal, c'est l'obéissance à la passion. Deux êtres séparés par des devoirs inexorables se sont rencontrés par hasard et se sont reconnus comme à la lueur d'un éclair une parenté d'âme qui les rendait dignes l'un de l'autre; au lieu d'obéir à l'attrait qui les poussait à se rapprocher, ils se sont écartés

de la faute à commettre comme d'une souillure et se sont fuis aussitôt comme deux ennemis, chacun emportant au fond du cœur une image ineffaçable et une tristesse où le repentir n'entre pour rien. Leur récompense est d'être hantés par ce souvenir comme par un bon fantôme qui les protège contre toute tentation analogue à celle dont ils ont triomphé. Tout désormais leur paraît vulgaire de ce qui ne répond pas à cet amour sans faiblesse sur lequel ils règlent leurs vies. Ils ne connaissent pas leurs noms, ils ne savent pas en quels lieux leurs destinées réciproques s'accomplissent, cependant ils agissent comme s'ils étaient placés sous le regard l'un de l'autre, qu'ils fussent tenus d'éviter tout ce qui pourrait leur faire perdre de leur mutuelle estime, et de rechercher au contraire tout ce qui pourrait augmenter leur amour. Véritable bonne fortune en effet celle-là, puisqu'elle est génératrice de noblesse et ouvrière de perfectionnement moral. Mais que viens-je donc d'écrire? Est-ce par hasard une analyse de quelque théorie issue de Platon ou de quelque poème issu de Pétrarque? Non, je viens de résumer très exactement, dans toute sa charmante délicatesse, une nouvelle qui est parmi les meilleures des *Bonnes fortunes parisiennes*, — *les Amours d'un pierrot*, dont le titre carnavalesque est probablement choisi à dessein pour faire contraste avec la chasteté du récit et tromper ainsi d'une manière plus piquante l'attente du lecteur.

Un étudiant qui est allé au bal de l'Opéra pour

chercher des consolations au cruel chagrin d'un premier, mais vulgaire amour, y fait rencontre d'un domino séparé de ses guides protecteurs par la cohue tourbillonnante des masques. Il a l'esprit de la deviner, la modestie de la respecter, et, après avoir coupé court au flux de ses galanteries burlesques, il s'est offert à l'accompagner hors de la salle. Le temps d'échanger quelques paroles, de la retirer du tourbillon et de la remettre en lieu sûr, et il emporte un amour qui durera autant que sa vie. Il a trouvé le dictame qu'il était allé chercher à l'Opéra contre les maux que font les mauvaises amours. Les années passent, le jeune étudiant devient un homme blessé au cœur d'un souvenir dont il ne veut pas guérir, et ne demandant de remède qu'aux joies austères et héroïques de la science et de l'action. Vaillant marin et grand explorateur, il devient l'ami et comme le fils d'un vieil amiral dont il sauve les jours en recevant à son compte les flèches qui lui étaient destinées. Un jour, à la fin d'une longue convalescence, le vieil amiral lui présente inopinément sa femme, et, surprise à la fois heureuse et cruelle, cette femme, c'est le domino dont l'image n'a plus quitté son âme depuis cette nuit dont le lendemain s'est fait attendre si longtemps. La destinée semble donc vouloir les unir, mais la souillure dont ils se sont écartés une première fois est encore là devant eux, menaçante et plus odieuse que jamais; ils se regardent, se comprennent, et, sans échanger une parole, se dérobent de nouveau l'un à l'autre, malgré l'insistance de

l'amiral qui ne peut comprendre le secret de cette apparente indifférence. Enfin le mot de l'énigme est découvert par celui-là seul qui a le droit de la connaître et qui unit à son lit de mort les deux amants par une clause formelle de ses dernières volontés, récompensant ainsi un amour dont il a été respecté. C'est un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de passion noble que cette nouvelle, écrite et conçue dans une manière dont le roman contemporain nous a depuis longtemps déshabitués, qui débute avec la pétulance d'un récit de Musset — le Musset des *Deux Maîtresses* ou de *Mimi Pinson*, — et continue avec la chasteté et l'élévation d'un récit d'Alfred de Vigny. Lisez-la en toute confiance, et si vous n'avez pas l'heur d'en être ému, ne vous en vantez pas trop haut, car ce serait une preuve ou que l'acide de notre littérature actuelle a déjà trop mordu sur votre goût, ou qu'il manque à votre cœur une certaine fibre sans laquelle on peut vivre assurément, mais qu'il vaut mieux avoir cependant, dût-on en souffrir comme le héros du récit.

Une autre nouvelle d'un ordre sinon plus rare, au moins plus exceptionnel encore que la précédente, nous montre un second genre de bonnes fortunes qui peuvent avoir une influence bienfaisante sur la vie, celles qui s'obtiennent à l'âge où l'on ignore la signification de ce mot si gai et si triste, les bonnes fortunes d'enfants, les meilleures de toutes. Celles-là au moins sont franches et pures, et celui qui en est favorisé, s'il avait l'art de s'interroger, aurait bon

droit d'en être fier, car les arrière-pensées de l'égoïsme et du vice n'y entrent pour rien. Que la nature naissante y parle avec innocence! que l'âme qui s'éveille y a de spontanéité! C'est la limpidité d'un fleuve à sa source, la vivacité du premier rayon dans la fraîcheur du matin. Et qui ne sait l'heureuse action éducatrice de ces tendresses enfantines, et quels germes de pensées nobles, de sentiments délicats et d'habitudes décentes elles peuvent déposer dans les jeunes cœurs qui en sont touchés! Le héros de la nouvelle de Stahl est un notaire qui n'a eu qu'une seule bonne fortune en sa vie, et cela à cet âge indécis où l'adolescence commence sans que l'enfance soit achevée. Je ne gâterai pas par l'analyse ce charmant récit, lisez-le, et vous y verrez comment M. Pouff — c'est le sobriquet donné au futur notaire par un oncle fantasque à cause d'une corpulence précoce qui permet de deviner en lui un futur émule de Lablache pour la majesté, — ayant été dans son jeune âge expédié sans mentor à des parents d'Allemagne, fit rencontre entre Verviers et Cologne de Mlle Loulou, jeune artiste chorégraphique, attachée à la troupe des célèbres petites danseuses viennoises qui eurent jadis un si grand succès; comment les deux enfants lièrent connaissance avec la familiarité sans défiance de leur âge; comment cette familiarité devint camaraderie à Cologne au déjeuner, amitié fraternelle au souper, amour dévoué sur la route de Leipzig, et comment, lorsqu'ils se séparèrent dans cette dernière ville, c'est-à-dire au

bout de deux jours, ils en étaient à l'intimité confidentielle des vieux amants, le tout, cela va sans dire, en parfaite innocence. A quelque temps de là, la petite danseuse se brûla pendant une représentation où elle avait un rôle principal, et mourut après avoir écrit une lettre d'adieux désespérée à son ami Pouff, qui en eut une méningite, et, se consacrant à ce souvenir, passa de cet amour enfantin au mariage sans vouloir jamais connaître d'autre bonne fortune. C'est un vrai tour d'adresse que cette nouvelle, qui frise à chaque instant l'équivoque sans y tomber jamais, et fait penser à ces gravures naguère à la mode où l'on voyait des enfants, en costumes d'autrefois, faire la répétition des scènes galantes et mondaines de la vie élégante. Le personnage de la petite danseuse, avec son gentil argot, sa liberté d'allures et sa précoce expérience, communique à ce gracieux enfantillage un tour d'attachante étrangeté. Cela est d'une candeur épicée, d'une pureté montante, d'une chasteté relevée, tout à fait singulières; une soupe au lait poudrée de poivre, une crème pimentée. L'entreprise était des plus délicates, elle a été exécutée avec un bonheur qui fait de cette petite nouvelle une chose tout à fait à part, sans analogie avec aucune autre œuvre connue de nous.

On a depuis longtemps remarqué que nos qualités et nos défauts dominants allaient en se débarassant toujours davantage du voisinage de nos qualités et de nos défauts secondaires à mesure que nous avancions vers la vieillesse, jusqu'à ce qu'enfin ils res-

tassent maîtres de l'âme entière. Ainsi en est-il chez Stahl du moraliste, qui est tellement l'homme même, qu'usurpant toujours sur les autres talents de l'auteur il a fini par confisquer à son profit le conteur et le romancier, l'homme d'esprit et l'humoriste. Autrefois il ne présentait sa morale qu'enveloppée et dissimulée dans des nouvelles et des romans, maintenant, sans renoncer à cette manière, il préfère une application plus directe et allant à son but par un chemin plus court. C'est qu'aussi il a changé de public en changeant d'âge; jeune, il moralisait pour les jeunes gens, dans sa maturité il moralisait pour les amants et les époux, aujourd'hui il moralise pour les enfants. Depuis longues années déjà, il est l'éditeur en même temps que l'un des collaborateurs principaux de l'un des meilleurs recueils que l'on ait jamais entrepris chez nous à l'usage de l'enfance et de la première jeunesse, *le Magasin d'éducation et de récréation*. Parler de ce recueil comme il conviendrait nous mènerait plus loin que nous ne voulons aller, car nombre d'œuvres qui sont parmi les plus appréciées de ces dernières années en sont sorties, le joli récit de *la Roche aux mouettes* de Jules Sandeau, une bonne partie de ce *Livre des pères* où Victor de Laprade a présenté une transformation si intime et si touchante de son talent élevé, et l'œuvre entière si amusante de Jules Verne qui demanderait à elle seule une étude à part. Pour aujourd'hui, nous n'avons à nous occuper de ce recueil que pour la partie qui en revient à Stahl, deux

volumes qui ont été distingués par l'Académie française, et qui méritaient cet honneur, *Morale familière* et *les Histoires de mon parrain*.

Dans ces deux volumes, Stahl a su atteindre le but difficile de tout livre d'éducation d'une manière à la fois adroite et ferme, en répondant au goût du petit public auquel il s'adresse, sans faire aucune concession aux caprices de sa nature. On ne peut instruire les enfants qu'en les amusant; aussi presque invariablement ceux qui entreprennent cette délicate besogne viennent-ils se heurter contre l'un de ces écueils, ou trop les instruire, ou trop les amuser. Si on cherche à trop les instruire, on les ennuie et ils se détournent du professeur; si on les amuse trop, ils ne prenneut que le plaisir et négligent la leçon qu'il était destiné à faire passer. Qui n'a pu remarquer en effet de quelle adresse sont doués les enfants pour séparer en toutes choses la partie qui est d'amusement de la partie qui est d'utilité; dans les matières d'instruction en particulier, ils en agissent comme avec leurs tartines dont ils lèchent si dextrement les confitures ou le beurre en laissant le pain intact à la grande colère des mères et des sœurs aînées. Mettez par exemple des contes de fées entre les mains des enfants, et voyez avec quelle prestesse leur petite imagination en absorbera toute la partie amusante, c'est-à-dire le merveilleux, sans se soucier le moins du monde de la leçon morale qu'il enveloppe. L'important est donc d'arriver à faire manger à l'enfant le pain en même temps que les confitures, et c'est là

le tour de force que Stahl parvient à accomplir dans les *Histoires de mon parrain*, et dans les contes et récits de la *Morale familière*, où la tartine a été si bien préparée qu'il est impossible à l'enfant d'en séparer la partie nourrissante de la partie flatteuse au goût.

L'auteur y fait peu usage du merveilleux — bien qu'il l'aime beaucoup et s'en soit constitué le défenseur dans l'agréable notice qu'il a placée en tête de son édition de Perrault — et cherche moins à captiver l'imagination de son public qu'à éveiller sa raison et à émouvoir sa sensibilité par le spectacle de ses travers et de ses défauts, de manière à l'amuser à ses propres dépens. Traiter ses petits lecteurs en enfants aimés et non en enfants gâtés, Stahl, moraliste de l'enfance, est tout entier dans cette nuance. Des récits dont les enfants sont les personnages ne sont pas cependant une forme nouvelle dans la littérature consacrée au jeune âge, c'est ce qu'ont fait presque tous les auteurs qui ont cultivé ce genre, l'excellent Berquin en tête; l'innovation de Stahl a consisté à transformer ces récits en véritables petits romans où les types de convention de la littérature enfantine, toujours uniformément les mêmes, le bon et le méchant enfant, etc., ont été remplacés par des caractères plus variés, plus originaux, plus près de la réalité, et étudiés avec le même soin que si les acteurs étaient des hommes. Indiquons en ce genre le récit intitulé *une Affaire difficile à arranger*, où l'auteur nous raconte la querelle prolongée d'un

petit Parisien et d'un petit provincial de Nice, et où les différences de caractères des gens du Nord et des gens du Midi sont rendus en miniature avec une exactitude parfaite. C'est assez dire qu'en consacrant son talent à l'enfance, Stahl en a conservé les meilleures qualités, et en effet il y a tel de ces contes, les *Histoires rencontrées dans le brouillard*, par exemple, qui peuvent être lues avec plaisir par les lecteurs de tout âge, et où l'on retrouvera tout l'humour et toute la fantaisie de ses anciennes productions.

La *Morale familière* va plus directement au but encore que les *Histoires de mon parrain*. Le livre se divise en deux parties, une partie de contes et de récits de courte haleine, tournant cette fois non au petit roman, mais à l'anecdote morale, à la parabole, à l'apologue à l'ancienne mode avec précepte à la fin; une partie de conseils, de leçons, de caractères surtout, dont quelques-uns — ceux du boudeur, du susceptible, du moqueur — sont excellents, et mériteraient vraiment à l'auteur le titre de La Bruyère de l'enfance. Nous ne pouvons entrer dans l'analyse de chacun des chapitres de ce livre; bornons-nous à en présenter l'esprit général. Il serait certes dommage que Stahl n'eût pas eu la pensée de s'occuper d'éducation, car il s'acquitte à merveille de cette tâche, témoin la parfaite lucidité avec laquelle il a su distinguer et mettre en relief la vertu qui est à la fois la base et le but de l'éducation, le respect. La fin de toute éducation en effet n'est-elle pas de nous apprendre à respecter, comme la fin de toute

instruction est de nous apprendre à admirer, et ces deux mots ne comprennent-ils pas à eux seuls toute culture morale? Stahl n'ignore pas que cette vieille vertu semble avoir perdu aujourd'hui beaucoup de son ancien prestige, qu'elle est d'ordinaire regardée comme un reste suranné d'ancien régime, et ne rencontre ses derniers adhérents que parmi les représentants des opinions conservatrices. Sans s'effrayer de ce mauvais renom cependant, il l'a mise au premier plan de sa morale familière, et en cela il a été bien inspiré par ses opinions démocratiques de longue date. Le respect en effet, qui est le fonds de toute morale sociale, est encore plus indispensable à une société démocratique qu'à tout autre, et doit y être d'un usage plus direct encore et plus étendu, car au lieu de s'attacher, comme autrefois, aux institutions mêmes et aux rares personnes privilégiées qui les représentaient, il doit se généraliser comme la souveraineté nouvelle. A moins de ne jamais être que démagogie, turbulence intrigante ou anarchie féroce, sur quelle base une démocratie sérieuse pourra-t-elle s'établir, sinon sur le respect que l'homme doit à l'homme, respect sans lequel les trois mots qui composent la devise républicaine ne sont qu'illusion et mensonge; car là où il n'est pas, la liberté reste sans garanties contre la fraude, et l'égalité est à chaque instant rompue au profit de la violence et de la grossièreté. L'ancienne société avait au moins un avantage sur notre nouvelle démocratie, c'est qu'elle avait vécu de longs siècles, et que par consé-

quent elle avait eu le temps de créer au grand complet son code de morale sociale, depuis les lois qui réglaient les rapports hiérarchiques jusqu'à celles qui avaient décrété les formes de la politesse et des manières; c'est ce code qui manque à notre récente démocratie et qu'elle devra désormais travailler à se former, maintenant que ses principes semblent avoir partie gagnée. L'œuvre sera longue et difficile, et ce n'est guère que par l'éducation qu'on y parviendra. Tout cela, Stahl l'a compris avec intelligence et senti avec cœur, et tous ses préceptes d'éducation ne tendent à autre fin qu'à préparer l'enfant à cette forme nouvelle du respect, le respect que l'homme doit à l'homme, je répète à dessein cette formule, dont le sens intime ne saurait être rendu par aucune autre. Tel est, dans son expression la plus condensée, l'élixir de cette morale familière, à la fois très ancienne par ses principes et très nouvelle par ses applications, mélange sensé d'innovation et de tradition, dont nous aurons fait le plus grand éloge si nous disons qu'elle peut entrer dans toute famille française actuelle, monarchique ou républicaine, sans avoir à craindre aucun accueil de mauvaise humeur et sans s'y trouver en contradiction avec les doctrines essentielles que l'on y professe.

Il nous faut, pour être complet, signaler encore deux notices biographiques et critiques, l'une placée en tête d'une édition choisie des anecdotes et des opuscules de Chamfort, l'autre servant de préface à l'édition monumentale du Perrault illustré par Doré.

La notice sur Chamfort fut écrite en partie en vue de combattre Sainte-Beuve, qui, dans une de ses *Causeries du lundi*, avait fort malmené ce bel esprit pessimiste; nous regrettons d'avoir à dire à Stahl qu'à notre avis la victoire ne lui est pas restée, et que le jugement de Sainte-Beuve est d'une irréprochable justesse. Le grief de Sainte-Beuve contre Chamfort c'est d'avoir poursuivi la destruction de l'ancienne société avec autant d'acrimonie que s'il eût été au nombre de ses parias ou de ses victimes, et je ne sais trop comment Stahl pourrait le justifier à cet égard. Oui, Sainte-Beuve a raison, il est absolument sans excuse d'attaquer des gens chez lesquels on a tant dîné et aussi tant coqueté; pour avoir ce droit, il aurait fallu que Chamfort n'eût pas partagé leurs mœurs, n'eût pas accepté leur patronage, ne se fût pas poussé par leur amitié; en un mot, il aurait fallu qu'il eût été Spartiate autrement que d'opinions. J'ai quelque peine à comprendre aussi, je l'avoue, que l'esprit de Chamfort puisse être goûté d'un écrivain qui a si peu cherché la morale d'exception, et qui, même dans ses pages les plus attristées, a toujours su se garder des erreurs du pessimisme. L'esprit de Chamfort, très réel, très profond et d'une incontestable originalité, marque une date et inaugure un genre; révolutionnaire, ou pour mieux dire, révolté au plus haut point, il n'a plus rien de l'esprit de l'ancienne France, dont il est cependant si près, et il faut arriver jusqu'à nos jours pour lui trouver des analogues. Chamfort nous a donné du premier coup

la monnaie d'or du même genre d'esprit, dont nombre de bohèmes parisiens plus ou moins célèbres nous ont donné la monnaie de billon; regardez-y bien, c'est la même observation caustique et mordante, la même morale à l'eau-forte ou à l'emporte-pièce, le même pessimisme blessant avec intention, prenant pour victime l'interlocuteur ou le lecteur, comme si la tristesse des sentiments exprimés ne suffisait pas et qu'il fallût y joindre une cruauté faite pour en rendre l'intelligence plus douloureuse. Stahl a été plus heureux avec sa notice sur Perrault; voilà au moins une admiration sur laquelle personne ne le chicanera et qui s'accorde mieux que la précédente avec la nature bienveillante et les préoccupations habituelles de son esprit.

Nous avons fini, et maintenant ne vous semble-t-il pas que nous avions raison de dire que Stahl avait sa physionomie bien à part dans la littérature contemporaine? Dans un temps de discussions sans merci et d'audacieuses négations, où tous les principes ont été remis en question et toutes les doctrines rejetées au creuset, voilà un écrivain, engagé dans le tourbillon autant que personne, qui vient attester que la morale est chose éternelle, indépendante des écoles, supérieure aux courants passagers de l'esprit public, et qu'elle doit être respectée de tous les systèmes et de tous les partis, car systèmes et partis ne sont que par elle, tandis qu'elle est sans eux et en dépit d'eux. Cet écrivain a prêché d'exemple sans se démentir à aucun moment de sa carrière : romantique,

il n'a jamais admis que l'imagination et la passion eussent des droits contre la morale; conteur et romancier, il a toujours tenu pour scandale de chercher le succès par des moyens qu'elle condamne; démocrate, il n'a pas établi de différences sophistiques entre la morale qui doit être celle des sociétés nées du progrès nouveau, et la vieille morale qui s'est éveillée en même temps que la conscience de l'homme. Eh bien, je dis que c'est un spectacle peu commun et qui a son enseignement, celui d'apprendre à tout écrivain qu'il n'a rien à perdre et tout à gagner à cette constance aux principes éternels, car la vie et l'œuvre de Stahl y ont gagné une unité et une logique qu'on demanderait vainement à la vie et à l'œuvre de plus renommés et de plus puissants [1].

Janvier 1879.

1. Entre la date où ces pages furent écrites et celle de sa mort, Stahl a encore eu le temps d'enrichir son œuvre de plusieurs aimables volumes : *les Patins d'argent* et *les Mémoires d'un âne et de deux jeunes filles*, ingénieuses adaptations de récits anglais et américains à l'usage de l'adolescence; *les Quatre peurs de notre général*, suite de très jolis récits où il a ressuscité avec un charme probant cette profonde idée des vieux Spartiates que la peur était le véritable principe de l'éducation ; *Maroussia*, légende patriotique de l'Ukraine où il a réussi à faire passer toutes les tristesses que lui inspirait le sort de son Alsace natale. Enfin son fils et son digne successeur a publié il y a deux ans, sous le titre de *Contes de l'oncle Jacques*, un recueil de fantaisies et de courtes nouvelles pour la plupart à l'usage de l'enfance, dont quelques-unes sont vraiment exquises.

MADAME LA COMTESSE

AGÉNOR DE GASPARIN

I. LES CONSOLATIONS RELIGIEUSES
D'UNE AME PROTESTANTE

II. UN RECUEIL DE RÊVERIES PROTESTANTES

MADAME LA COMTESSE

AGÉNOR DE GASPARIN

I

LES CONSOLATIONS RELIGIEUSES D'UNE AME PROTESTANTE

Il n'y a rien ici-bas qui soit supérieur au sentiment religieux, quelle que soit la doctrine qui l'inspire, large ou mesquine, étroite ou profonde, et quel que soit le cœur qu'il remplit, audacieux ou timide, humble ou orgueilleux. Ce sentiment a des vertus de toute sorte; cependaut sa plus surprenante qualité, ce n'est pas d'être la consolation la plus efficace qu'on puisse rencontrer sur cette terre, ni l'agent moral le plus actif dans le labeur de la vie, mais d'être la seule source vraiment inépuisable d'intelligence et de sympathie qui soit en nous. Dès qu'une âme est sincèrement pénétrée de religion, elle est apte à tout comprendre comme à tout souffrir, elle

est égale aux plus grandes choses aussi bien que digne des plus grandes douleurs. Rien ne lui reste étranger de ce qui est vraiment humain : sans s'abaisser, elle sait découvrir le mérite caché des œuvres les plus humbles; sans se guinder, elle sait se mettre au niveau des plus élevées. Elle sait tout comprendre, parce qu'elle sait tout aimer, et en tout lieu elle est chez elle, parce qu'en tout lieu elle se sent la sœur des âmes qui l'entourent. C'est un lieu commun mille fois répété et mille fois combattu, que la vraie religion est naturellement tolérante, mais un lieu commun dont personne n'a essayé de montrer la profondeur. Bon nombre de croyants le nient parce qu'ils l'ont vu trop souvent employé par les sceptiques et les malveillants, aussi est-il devenu dans notre siècle l'axiome favori des indifférents, qui l'emploient à toute occasion pour se dispenser de prendre parti dans les luttes de la pensée. Il n'exprime en effet trop souvent, par malheur, qu'insouciance, légèreté intellectuelle, incurie morale. Et cependant comme il est vrai et profond! Oui, la vraie religion est naturellement tolérante, parce qu'elle place l'âme dans une disposition *catholique*, c'est-à-dire universelle, parce qu'elle la rend apte à tout comprendre et à tout aimer. Elle fait tomber les bandeaux qui recouvraient les yeux de l'intelligence: elle supprime les barrières qui séparaient les écoles, détruit les inimitiés qui divisaient les différentes races d'hommes. Il lui est impossible de haïr, car la haine est inconnue à qui peut tout embrasser.

Mais autant le sentiment religieux est admirable, autant l'esprit de secte me semble misérable et médiocre. Je ne veux pas essayer de dissimuler que, de tous les êtres humains auxquels je dois donner le nom de frères, le sectaire m'est le plus antipathique, celui qui m'apparaît sous les plus sombres couleurs et dans la lumière la plus offensante pour ma vue. C'est mon semblable, je le sais, mais certainement c'est mon prochain aussi peu que possible. Je me défie instinctivement du sectaire, et je suis toujours disposé à lui attribuer les projets les plus noirs. Comment ne pas se défier d'un homme qui ne sait et ne veut comprendre que lui-même, et dont par conséquent l'âme est entachée de l'égoïsme le plus enraciné qui se puisse imaginer? Autant l'homme religieux sait aimer, autant le sectaire sait haïr. Sa foi n'est que violence. Vos opinions lui apparaissent comme des injures adressées à son *credo*, et votre individu comme un ennemi personnel. Il est plus entêté que Balaam, plus opiniâtre que les Juifs charnels, toujours rétifs sous la verge vengeresse de Jéhovah. On ne peut lui en vouloir si sa main semble toujours prête à saisir un poignard, sa bouche toujours prête à s'ouvrir pour proférer une malédiction, ou quelque chose de pis, car sa pauvre cervelle débile ne peut supporter le poids de sa doctrine bornée, qui est encore trop fort pour elle. Ce fardeau moral l'opprime, l'écrase, l'irrite, et le pousse à chaque instant vers toutes les extrémités. Le sectaire est fort dangereux, mais il est encore plus

ennuyeux. A quelque église ou à quelque école qu'il appartienne, il n'a que certaines phrases à son service. Quand une fois il vous a dit que Luther fut un moine révolté par orgueil, que le protestantisme est la source de tous les désordres politiques, ou que l'Église romaine est la Babylone décrite dans l'Apocalypse, il a tout dit, et il ne faut pas lui en demander davantage, sous peine de l'entendre se répéter.

Il y a un autre type de sectaire moins ténébreux, mais aussi désagréable et tout aussi dangereux que le précédent, c'est le *convertisseur*. Celui-là est dangereux à son insu, sans songer à mal et sans aucune intention de nuire. L'étroitesse de l'esprit conduit naturellement à la témérité des jugements. Il s'étonne d'abord, et puis se cabre devant toute pensée qui lui est inconnue, car après l'utopiste il n'y a pas d'homme moins accessible à la vérité que le sectaire. Tout ce qu'il ne comprend pas lui paraît hostile, et il flétrit de l'épithète d'immorales les opinions auxquelles il n'a jamais songé. Comme il ne peut se figurer qu'on puisse penser autrement que lui, il manque de discrétion et de ce respect *spirituel* que l'âme doit à l'âme. Grâce à ces heureuses dispositions, il n'admet pas que les hommes puissent avoir une autre vie morale que la sienne, une autre manière de sentir, d'autres vues sur la nature et le monde. Tous ses semblables se partagent pour lui en deux catégories : les ennemis, qui sont la grande majorité faite pour l'éternelle damnation, et

les pécheurs, qui, n'étant qu'égarés, seraient bons à convertir, et qui composent sinon le peuple des élus, au moins le peuple des *éligibles*. C'est pour ces derniers qu'il réserve sa charité, à laquelle serait souvent préférable la haine des autres hommes. Il insiste, insiste sans se décourager, au risque d'être importun ; il est onctueux, il est menaçant, il est tendre, et toujours indiscret. Il brûle du plus beau zèle pour votre salut spirituel, et c'est pourquoi il n'hésitera jamais à vous faire souffrir un peu et même beaucoup dans votre vie temporelle. Pour vous rendre digne d'entrer dans le royaume des cieux, il commencera par vous couronner d'épines de ses propres mains, car il n'y a qu'un pas de l'indiscrétion à la persécution, et rien ne conduit à la méchanceté comme l'absence de tact. Pesez bien vos paroles en sa présence, car Dieu sait l'étrange tournure qu'elles prendront lorsqu'elles auront été interprétées par sa triste intelligence ! Et surtout jamais une plaisanterie, car il s'en ira par la ville racontant que vous êtes possédé, et que Satan s'exprime par votre bouche. O amis inconnus, puisse Dieu détourner de votre sentier la rencontre de tels êtres ! Et vous, ennemis connus, je souhaite pour toute vengeance que vous ayez un jour à vous débattre entre un utopiste et un sectaire. Ce jour-là, vous me direz si la vie vous paraît douce.

Je regrette vivement que ce portrait déplaisant se trouve placé comme préface en tête des pages où je voudrais exprimer ma sympathie pour un talent

féminin qui est aussi plein de charité que d'ardeur, et je demande bien pardon de cette quasi-impolitesse à l'auteur des *Horizons prochains*; mais l'écrivain comprendra assurément que certaines choses doivent être dites, qu'on les dit comme on peut, quand on peut, et que toutes les occasions sont bonnes. Qui n'a remarqué d'ailleurs mille fois que les livres produisent sur nous justement l'impression contraire à celle que se proposait l'auteur, et qu'ils nous jettent dans des rêveries tout à fait différentes de celles qu'il voulait nous inspirer? C'est ainsi — encore une fois pardon, madame — qu'en lisant ces petits livres où se révèlent une âme si chrétienne et un cœur si vaillant, j'ai pensé invinciblement — l'imagination aime les contrastes — à l'*Onuphre* de La Bruyère. Vous connaissez Onuphre, un tartufe diminué, un hypocrite à l'état d'essai, une larve de cuistre encore enveloppée dans sa chrysalide, mais qui, le diable aidant, en sortira papillon sinistre, fulgore porte-éteignoir.

Laissons ce triste personnage et passons. Je ne demande qu'à oublier tout ce qui précède, et je ne veux en rien retenir. Mon intention n'est pas de faire la guerre aux sectaires, parmi lesquels il est tant de vertus solides et d'opiniâtres convictions, et je ne voudrais pas qu'aucun de ceux qui mérient le respect de tous pût se méprendre sur la valeur de mes paroles. Ils ne s'y tromperont pas, je l'espère, et ils en comprendront aisément le sens véritable. Toutefois, même à ceux-là dont j'honore le caractère et

dont j'admire le talent, même à ceux venus de points si divers, sortis de rangs si opposés, qui, par leur sympathie avouée ou *secrète*, nous imposent le doux fardeau d'une éternelle reconnaissance, je devais cette confession, que l'esprit de secte est de toutes les choses du monde de l'intelligence celle qui est le plus antipathique à ma nature. L'esprit de secte me semble conduire aux mêmes résultats moraux que le scepticisme à outrance. Quoiqu'il soit fort de ses doctrines bien arrêtées, qu'il se glorifie de son *credo* inébranlable, auquel rien ne peut être changé, il est cependant un esprit de négation et d'exclusion. Il glace la charité, paralyse la sympathie, resserre l'intelligence, même chez les meilleurs et les plus éloquents. Il peut bien inspirer le dévouement à une petite cause déterminée, à des intérêts de second ordre, mais non le dévouement à une cause supérieure et à des intérêts généraux. Il aime à placer la petite patrie au-dessus de la grande, à faire tenir toute l'humanité dans quelque étroite chapelle, et ce qu'il y a de pis, c'est que sa puissance d'action loin d'augmenter par ce resserrement de toutes les facultés et cette exclusion violente de toutes les opinions opposées à la sienne, en est au contraire diminuée. Le sectaire, quelque éminent que soit son mérite, ne convertit jamais que ses propres coreligionnaires. L'éloquent M. Spurgeon [1], pour prendre un exemple contemporain, pourra bien traîner après

1. Prédicateur dissident très populaire à l'époque où ces pages furent écrites.

lui des foules innombrables, mais il est probable que les curieux et les amateurs d'éloquence composeront toujours la plus grande de ces foules, et qu'il ne convertira jamais à ses doctrines de prédestination que les fidèles qui y croient déjà. Dès qu'un homme a perdu sa liberté, disaient les anciens, il a perdu la moitié de sa valeur. Il en est de même de l'âme : dès qu'une doctrine l'a mise aux fers, dès que cette doctrine lui impose un langage de secte, elle lui a fait perdre la puissance de toucher les autres âmes. Le sectaire n'est jamais désintéressé; or, dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles, le désintéressement est la vertu suprême qui enlève tous les cœurs et abat les résistances opiniâtres des volontés.

Si nous avions trouvé dans les écrits récents de Mme de Gasparin — nous ne croyons commettre aucune indiscrétion en la nommant — une empreinte trop marquée de l'esprit de secte, quelles que soient nos sympathies pour cette noble forme du christianisme qui porte le nom de protestantisme, nous nous serions dispensé d'en entretenir le public. Pour dire toute la vérité, nous avons craint de la rencontrer, et nous avons hésité longtemps avant d'ouvrir ces livres. Nous redoutions des doctrines absolues, une ardeur trop exclusive, une sympathie plus *genevoise* qu'humaine. Nous étions plongé dans la plus injuste des erreurs [1]. Le protestantisme se retrouve dans ces

1. C'est par un article charmant de M. Laboulaye, publié dans le *Journal des Débats* d'avril 1859, que cette erreur a

pages; mais il y est semblable à ces marques légères si bien nommées grains de beauté, qui ne servent en effet qu'à mieux faire ressortir les charmes d'un beau visage, et qui en sont quelquefois l'attrait original. Rien qui fasse un instant penser qu'il y a parmi les hommes des opinions irréconciliables, des dissidences et des haines, rien qui vous donne envie de mesurer l'intervalle qui sépare l'Église réformée de l'Église de Rome. Dieu et la nature remplissent seuls ces livres écrits dans la solitude et la paix. Je cherche l'emblème qui leur convient et qui pourrait leur servir de frontispice, et je n'en trouve qu'un seul : une Bible ouverte sous un chêne, sur un banc de mousse, et dont les vents du soir tournent les feuillets. Regardez bien l'endroit où le saint livre est entr'ouvert; il y a fort à parier que vous ne tomberez pas sur les pages qui racontent comment furent massacrés ceux qui prononçaient incorrectement le fameux mot *shibboleth*, ou quelle vengeance les enfants de Lévi tirèrent de leurs ennemis, ou comment les prophètes appelèrent la justice de Dieu sur les rois impies d'Israël. Non, le livre est plus probablement ouvert à l'endroit où est raconté quelle fut la tendresse de Ruth pour Noémi, et comment cette tendresse fut récompensée par Booz, quelle fut la patience de Job, ou mieux encore quelles consolations

été dissipée. Nous avons été plusieurs mois encore avant de comprendre le sens profond de cet article attristé, qui commence par le sonnet de Wordsworth : *la Rêverie de la pauvre Suzanne* (note de 1859).

le Christ prodigua à la Samaritaine. Mme de Gasparin, comme tous ses coreligionnaires, lit la Bible, qu'elle regarde comme la parole même de l'Éternel; mais avec une pieuse hardiesse qui sied bien à une âme féminine, elle se donne le droit de choisir parmi les promesses de Dieu : elle s'attache de préférence à celles qui parlent de mansuétude, de clémence, de pardon, et elle feint de ne pas entendre celles qui parlent de justice, de rémunération stricte et implacable, de vengeances poursuivies jusqu'à la dixième génération. Jamais puritaine n'a plus pensé au salut et moins pensé à la damnation. Mme de Gasparin n'a pas peur de Dieu, et c'est là une des originalités de son zèle religieux. La crainte de Dieu n'est pas une vaine métaphore dans le calvinisme; cette expression enveloppe un dogme, et un dogme terrible. La manière d'aimer Dieu de l'ancien puritain était réellement la terreur; il se sentait courbé sous cette main invisible qui pouvait, au gré des décrets mystérieux de sa justice, le sauver ou le briser sans qu'il eût le droit de proférer une plainte. Il n'en est pas ainsi avec l'auteur des *Horizons prochains*. Elle contemple la vie d'un œil serein, lève vers le ciel un regard ferme, quoique plein de prières, et sur sa physionomie à la fois sévère et souriante on lit distinctement ces rassurantes paroles : « Avoir peur de de Dieu, c'est avouer qu'on ne l'a pas encore rencontré ».

« Il n'y a rien ici pour les utilitaires, rien pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du

drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois en vérité, que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, qu'un bourdon en fête, qu'une agreste silhoutte jettent en des rêves infinis. » Nous n'acceptons qu'avec réserve ce jugement modeste de l'auteur sur ses propres écrits. Mme de Gasparin se trompe, et les fins connaisseurs, c'est-à-dire ceux qui savent distinguer la vraie littérature de la fausse et qui préfèrent avant toutes autres les œuvres qui, à un degré quelconque, portent la marque de la *naïveté*, la liront avec intérêt et bonheur. Tous les artifices de l'arrangeur habile, toutes les ruses de la rhétorique savante, ne valent pas, pour le vrai connaisseur en littérature, un peu de naïveté. Dès que cette qualité se montre dans une œuvre, on pardonne aisément à l'auteur ses défauts, ses incohérences, ses défaillances. C'est ce qui nous est arrivé avec Mme de Gasparin. Ses livres nous ont donné un spectacle curieux et attachant que bien des livres mieux ordonnés, mieux composés, estimés à un prix supérieur, ne nous ont pas donné, et ne pouvaient pas nous donner : le spectacle d'une âme en mouvement. Quoique mystique et prompte à la prière, cette âme n'est cependant pas méditative, ni même recueillie; active, zélée, pieusement orageuse, elle invente, à mesure qu'elle parle, ses expressions, ses pensées et ses sentiments. Sa religion est moins une doctrine qu'un instinct; elle lui obéit comme l'oiseau obéit à l'instinct du chant, et la fourmi à l'instinct du travail.

Elle a la vaillance des petits êtres ailés qu'une goutte d'eau semblerait pouvoir noyer, et qui s'agitent infatigables jusqu'aux lueurs avancées du soir, bien après le crépuscule, et tant qu'il reste un rayon de clarté. Elle remue sous la pensée de Dieu comme les insectes dans la lumière, avec une reconnaissante allégresse. Volontiers rêveuse, sa rêverie est mobile, pratique en quelque sorte, nullement contemplative : elle cherche dans la nature non de stériles extases, mais des baumes médicinaux. Abeille protestante — toutes les belles âmes protestantes tiennent un peu de l'abeille, — elle butine, sur toutes les fleurs où elle se pose, le miel de la consolation. A une pareille âme, toujours en mouvement, certaines qualités littéraires doivent nécessairement manquer, et en vérité nous sommes loin de le regretter, car ces qualités, après tout, lui sont aussi inutiles que la connaissance des mathématiques à un honnête ouvrier, ou la beauté à une sœur de charité. Mme de Gasparin n'est donc pas artiste, ni même poète dans le sens qu'on attache généralement à ces mots. Ses conceptions ne sont ni fortes ni dramatiques; la déduction de ses idées n'est ni ferme ni logique. Elle laisse la description usurper la place de l'action et l'homme disparaître sous le paysage. Elle rêve, s'attarde, et soudain précipite son récit, comme si elle avait hâte d'en finir. Et cependant Mme de Gasparin est artiste à sa manière, artiste non dans la composition, mais dans l'expression. Elle a ces bonheurs de langage, ces rencontres de mots heureux des natures prime-sautières et

naïves; elle trouve spontanément, pour rendre ses joies, ses extases, ses souffrances, des expressions vives, fortes, qui sont comme des créations instantanées de l'âme. Montaigne, ce grand inventeur de mots vivants, n'aurait pas désavoué cette parole : « Les idées, *ce train de guerre qui remue en nous* ». Le prédicateur le plus éloquent ne dédaignerait pas cette belle épithète que l'auteur applique à l'action de l'Esprit saint : « L'action *royale* de l'Esprit saint ». Ceux qui ont lu la Bible autrement qu'avec des yeux de critique et d'historien, ceux qui ont cherché dans ses pages des consolations ou le ravivement de leur foi défaillante, comprendront seuls, je le crains, mais comprendront certainement la grandeur réelle de cette ligne : « Un seul livre peut nous révéler les secrets de Dieu. *Il a des mystères, il a des silences, il ne ment pas.* » L'auteur fourmille de telles expressions.

Les sentiments exprimés dans ses livres sont presque toujours profonds et portent la marque indélébile de la foi protestante. On ne saurait rien de l'auteur, qu'à la seule rencontre de ces sentiments, on devinerait quelle est sa demeure dans la cité éternelle. On y reconnaît une âme impitoyable pour elle-même, habituée à porter sur elle-même un regard inexorable, qui connaît ses moindres replis, qui sait lutter en silence, souffrir solitaire, qui est à elle-même son confesseur et son médecin. Avec cette pudeur effarouchée qui repousse les sympathies trop directes et les condamne comme un tendre espionnage, elle a

souffert seule et cicatrisé seule ses blessures. Aussi connait-elle les secrets les plus douloureux de la vie, et peut-elle dire avec vérité : « J'ai aimé, j'aime; j'ai souffert, je souffrirai. Bien des objets de ma tendresse ont passé derrière le voile. J'ai vu descendre autour de moi cette nuit peuplée de fantômes qui s'abat sur l'âme en deuil. Les remords trop tard venus, les appels désolés dans un inexorable silence, les détresses, les doutes, *la révolte elle-même et cet abattement pire que la mort, j'ai tout savouré.* » Ce sont là des confessions que peuvent seules faire les âmes fières qui n'ont eu qu'elles pour appui et n'ont cherché d'appui qu'en elles, et que ne peuvent faire ces âmes heureuses dans leur faiblesse, auxquelles tout tronc est bon comme le lierre pour vivre et grandir! Aussi ces aveux sont-ils parfois navrants et remplis d'une amertume qui nous gagne le cœur. Je prends au hasard entre tant d'autres une de ces pages douloureuses où les misères de notre nature sont étalées non avec la complaisance de l'analyste mondain, mais avec la sévérité attristée d'une âme religieuse indignée contre elle-même, indignée de ne pouvoir souffrir encore plus qu'elle ne souffre, de ne pouvoir aimer encore plus qu'elle n'aime. « Nous sommes plus vivaces que l'hydre aux cent têtes, coupez, coupez, abattez ici, abattez là, jonchez le sol de nos membres, ne laissez qu'un tronçon sanglant ; il se tordra, puis il séchera ses plaies, puis il se glissera en quelque frais sentier, sous les feuilles, parmi l'herbe; il trouvera quelque retraite ombreuse, et il

vivra. Voilà le pire état, s'avouer à soi-même qu'on peut être mutilé et vivre, que telle séparation peut s'opérer et la blessure se fermer, que la foudre peut éclater et le ciel redevenir serein, que, le cœur arraché, on marchera pourtant, on marchera sans y trouver trop de peine; qu'à défaut de la vie toute pénétrée d'amour, on se créera une petite existence tranquille, où dominera l'intelligence, la matière, selon l'individu, et qu'il viendra un jour où de bonne foi l'on confessera qu'après l'orage on se porte mieux qu'avant, que seul à voyager on va plus à l'aise, un jour où l'égoïsme, l'horrible égoïsme s'assiéra vainqueur sur les ruines de tout un passé. Là est la suprême infortune : se retrouver au bout, seul, vis-à-vis de soi, et s'avouer qu'on est à soi-même son univers! *Là prend le dégoût mortel, là le souverain mépris.* » Qu'en pensez-vous? Ce n'est point là le ton d'une âme vulgaire. Cette même note résonne infatigablement dans les deux petits volumes; elle est comme la base fondamentale de la musique plaintive qui les remplit. C'est un des sentiments les plus profonds, les plus poétiques de l'âme, et que connaissent seuls les privilégiés de la souffrance; ceux-là, loin de se croire payés d'ingratitude, ne croient jamais assez donner; ils se reprochent, non de trop aimer, mais de ne pas aimer davantage; ils s'indignent de guérir, et se méprisent en proportion de la santé qui leur est revenue.

Les descriptions de la nature font un parfait et aimable contraste avec ces sentiments douloureux :

dans l'âme, tout est deuil; au dehors, tout est fête. Les paysages sont la partie tout à fait excellente de ces livres; ils ne servent pas seulement de cadre aux simples histoires que raconte l'auteur, ils ne lui servent pas seulement de temple et de sanctuaire, ils remplissent encore en quelque sorte le rôle du chœur antique; ils encouragent, ils exhortent, ils consolent et amusent. Ce ne sont point des paysages multicolores, ils ont la teinte uniforme des lieux où écrit l'auteur, des montagnes et des bois. Le vert y domine sur toutes les autres couleurs. Quels que soient les objets que décrive Mme de Gasparin, ses descriptions laissent toujours dans l'imagination du lecteur l'idée de cette noble couleur. Ceux qui connaissent les mystérieux rapports qui existent entre les formes matérielles et les formes intellectuelles, ceux qui comprennent le langage magique que parlent toutes les choses d'ici-bas ne s'en étonneront pas, et ici je demande la permission de glisser une opinion qui pourra paraître à plusieurs une opinion de fantaisie, en demandant pardon d'avance pour sa bizarrerie. Le *vert* est essentiellement la couleur protestante, comme le *bleu* est la couleur catholique. Le vert est le symbole à la fois austère et charmant de l'indomptable espérance et du bonheur sérieux, comme le bleu est la couleur de la candeur confiante et du bonheur instinctif. Ce n'est que tard dans la vie, sur le soir de la jeunesse, que nous sentons la consolante beauté de la couleur verte. L'adolescent ne la comprend pas, et son regard se porte de préférence vers

les lointains horizons bleus pour y découvrir les étoiles d'or; mais plus tard, quand les brouillards et les brumes commencent à fermer les horizons, que les lointains deviennent pâles, alors les yeux fatigués, endoloris d'avoir trop cherché la lumière, aiment à se reposer sur cette belle couleur, grave et souriante, qui, dans son langage expressif, vous conseille l'égalité d'âme, la sérénité et l'espérance. La poésie qu'elle exprime n'a pas de splendeurs infinies, mais elle n'a pas non plus de résignation trop humble. Ce n'est pas la couleur des hôtes célestes ni celle de ces êtres qui sont tout près du ciel, mais celle des pèlerins de la terre déjà éprouvés par la vie.

Les titres des deux livres sont très bien trouvés, et expriment excellemment la pensée de l'auteur : *les Horizons prochains*, *les Horizons célestes*. Les horizons prochains! vous savez, c'est tout ce qui trompe, tout ce qui fuit et échappe, les espérances brisées, les coups de vent soudains, la maladie, la mort. Pour peu que vous ayez vécu à la campagne, vous l'avez éprouvée mille fois, cette déception des horizons prochains. Là-bas, devant vous, tout près de vous, quel charmant paysage s'étend sur cette extrême ligne bleue que votre regard ne peut dépasser! C'est sans doute un pays féerique; tout y est étincelant de pourpre et d'or. Une longue traînée de lumière transfigure tous les objets. Les arbres ont des formes sveltes qui font songer aux palmiers d'Orient, les nuages semblent toucher le sol; c'est sans doute le point où la terre se réunit au ciel. Et ces êtres mys-

térieux qui passent, quel but les agite, et quel voyage mystique sont-ils en train d'accomplir? Vous marchez, vous marchez; mais, hélas! l'horizon recule toujours devant vous. Cette région enchantée, c'est le vieux guéret stérile bien connu, c'est la vieille bruyère solitaire où si souvent vous avez rêvé; l'arbre d'Orient n'est qu'un châtaignier vulgaire, et vos voyageurs mystérieux se révèlent sous les formes très prosaïques de trois ou quatre individus à mine suspecte. *Les Horizons célestes* au contraire, c'est tout ce qui reste et qui dure, les promesses éternelles, les permanentes espérances, les assurances certaines. Deux pensées remplissent ce dernier livre, la pensée de la mort et la pensée de la vie future. L'homme traîne sa vie d'espérance en espérance : vaincus, blessés, nous marchons encore et refusons de nous croire brisés; mais la mort met irréparablement fin à cette série de déceptions que nous aimons à nommer du beau nom d'espérance. Le sage stoïcien voit dans la mort un bienfait, puisqu'elle est la fin de tous les maux; mais l'humanité, qui n'est composée ni de sages, ni de stoïciens, la regarde comme la suprême malédiction qui pèse sur elle. La mort assombrit chaque jour la pensée des vivants; cependant la première heure d'étonnement et d'effroi passée, le cœur se sent rempli d'une force invincible et se prend à espérer même contre la destruction, même contre le néant. Est-il possible que nous ne retrouvions jamais les chers êtres que nous avons aimés? Est-il possible que notre douleur soit payée d'ingratitude, que les

lois implacables d'un ordre aveugle et tout-puissant récompensent par l'oubli nos cruelles souffrances? Est-il possible que, tandis que nous sentons en nous notre douleur vivante, l'objet qui la cause ne soit que néant? Non, l'âme proteste. Sa force lui est un témoignage de son immortalité; elle ne se sent lasse ni d'aimer, ni de souffrir; pourquoi donc accepterait-elle cette récompense du néant qu'elle ne sollicite pas? Que le corps fatigué accepte, s'il le veut, le repos de la tombe; quant à l'âme, elle refuse de le partager. L'éternité lui appartient, puisqu'elle se sent des forces éternelles.

Ce n'est pas Mme de Gasparin qui acceptera jamais cette morne consolation de l'éternel néant. Non seulement elle veut vivre encore après le tombeau, mais vivre en quelque sorte comme elle a vécu. Ce n'est pas elle qui se plaindra d'avoir souffert et aimé; volontiers elle demande d'aimer et de souffrir encore pendant toute l'éternité. Elle veut retrouver dans l'azur du paradis les êtres qu'elle a chéris et perdus, et elle veut mettre tout son bonheur à les chérir pour toujours, sans avoir jamais plus la crainte de les perdre. Rien n'est plus charmant ni plus hardi que sa théorie féminine sur les joies célestes et le paradis qu'elle espère. A la bonne heure! elle regarde en face le paradis de Dante, et elle l'appelle sans hésiter le paradis qui fait peur. Elle déclare audacieusement qu'elle ne veut à aucun prix du morne bonheur qu'il promet et de la monotone béatitude des « cohortes bienheureuses tournant

en orbes immenses dans ce carrousel à remplir les cieux, lancé par la main qui jeta les mondes dans l'éther, tout rayonnant d'étoiles qu'il entraîne en sa rotation effrénée. » Elle frémit à la pensée que, pour récompense, elle pourrait entrer comme parcelle infinitésimale dans l'agglomération des âmes qui forment les figures symboliques : l'échelle, la croix, l'aigle. « Les mieux partagés figurent les yeux de l'oiseau impérial, prunelles scintillantes où Trajan jette ses rayons à côté de Constantin le Grand et d'Ezéchias. Dans la sphère transcendante, les âmes immobiles, rangées, j'allais dire piquées sur les gradins de l'amphithéâtre, siègent noyées dans la lumière. Au centre, Dieu, trois cercles de dimension égale : le Père, le Fils, le Saint-Esprit ! Les bienheureux plongent à jamais leurs regards dans ce triple anneau, d'un éclat à éteindre le soleil. L'éternel *hozannah* remplit l'immensité de son accord invariable. C'est l'empyrée. Que sentez-vous ? *Moi, je sens de l'épouvante....* » Les splendeurs aveuglantes de l'*eterna margherita* du poète italien ne semblent donc pas à l'auteur une rémunération désirable des douleurs et des combats de l'existence. Elle se contente, et le déclare à cœur ouvert, de récompenses moins royales et moins pompeuses ; elle veut de plus humbles consolations. Pour elle, le type du bonheur suprême, c'est Jésus ressuscité. Vous vous rappelez ces scènes du Nouveau Testament où le Sauveur, sorti du tombeau, mène la même vie familière que durant son pèlerinage terrestre. Il retrouve et recon-

naît les vieilles figures amies, les disciples dévoués; il les appelle par leur nom, et à ceux qui doutent il fait poser les doigts sur ses plaies encore ouvertes. Les saints personnages mènent l'ancienne existence et parcourent encore une fois les chemins si longtemps battus. Les palmiers murmurent encore sur la tête du Sauveur, comme autrefois auprès du puits de la Samaritaine, et pour laisser glisser sa barque, le lac aplanit encore une fois ses ondes. Voilà pour Mme de Gasparin l'exemplaire du bonheur enviable, voilà le vrai paradis! Se chercher, se retrouver, s'aimer encore! Il serait doux de converser avec les pèlerins d'Emmaüs, doux de remercier Joseph d'Arimathie, doux de vivre, comme autrefois, avec Marthe, Marie et Lazare! Mais si, au sortir de la *grande tribulation*, nous devons, pour tout bonheur, nous plonger dans la *mer australe* d'une béatitude où l'on perd forme, figure, souvenir, conscience, l'auteur le déclare presque, il préférerait l'anéantissement, ou, pis encore, l'éternel regret de la terre. « Mieux vaut regretter toujours que d'être ainsi consolé. »

Ainsi, vous le voyez, cette âme protestante n'est rien moins qu'enchaînée par les liens d'une formule, et les terreurs superstitieuses lui sont aussi inconnues que les routines pédantesques. Elle est novatrice en plus d'un sens et bat en brèche plus d'un funeste préjugé religieux, plus d'un dogme contestable et cruel. Elle proteste hardiment contre *le paradis qui fait peur*; elle combat avec une vaillance infatigable cette frayeur qui est le fléau du calvinisme, *la mau-*

vaise crainte de Dieu. Elle s'est plu à montrer dans les personnages qu'elle met en scène les ravages de cette maladie morale sur les âmes humbles et ignorantes. La pensée de Dieu pèse sur ces intelligences naïves comme un cauchemar et les oppresse comme un remords. Rien ne les rassure, ni leurs actes irréprochables, ni leur conduite sans tache; elles pleurent et ne sont pas consolées; elles expient leurs fautes et ne sont pas rassurées. Ici que l'auteur nous permette de la remercier de la sincérité avec laquelle elle a mis le doigt sur le plus grand défaut du protestantisme : l'absence de sécurité pour l'âme meurtrie et tourmentée lorsque cette âme est en même temps ignorante et simple. C'est un beau spectacle que celui d'une âme protestante, habituée à la lumière intellectuelle, luttant seule contre l'adversité, l'erreur, ou le danger : un spectacle à ravir Dieu et à le rendre jaloux de son ouvrage. Mais les pauvres intelligences qui ne sont pas habiles à l'analyse et que le recueillement accable, comme il leur arrive parfois de souffrir! Comme elles cherchent autour d'elles des consolations! Il arrive bien souvent à Mme de Gasparin d'avouer qu'elle a été appelée en *consultation spirituelle.* Je n'insiste pas. Après tout, le salut est une affaire individuelle, et sans doute ceux qui redoutent Dieu ont quelque raison de craindre qu'il prononce sur eux le *væ victis.* D'ailleurs ces âmes condamnées ou *prédestinées* — pardon du mot, mais nous ne savons guère sur le mystère de notre existence que ce que nous a appris sous une forme ou

sous une autre la vieille doctrine de l'irrévocable destinée, — ne seront jamais dépourvues de consolations tant qu'elles auront autour d'elles des coreligionnaires comme l'auteur des *Horizons prochains*.

Mais chut! n'effleurons pas, même de la manière la plus discrète, les doctrines et les dogmes. « Venez avec moi, nous dit Mme de Gasparin, venez sans crainte, je ne suis pas un théologien. » Ses livres ne sont point des livres de doctrine, ce sont des livres de pur sentiment. Acceptons-les donc tels qu'elle nous les donne, pour des consolations spirituelles, et n'y cherchons pas autre chose que des consolations. Ne les lisez point, vous qui ne pouvez être distraits que par les joies mondaines et les plaisirs bruyants; il n'y a rien là pour vous, vous n'en sentiriez pas le charme, vous ne sauriez pas découvrir ce qu'ils ont de beauté littéraire. Je vous vois d'ici, tournant les feuillets d'un œil distrait, et disant impoliment, avec un bâillement peut-être : « Que nous veut cette prêcheuse? » accueillant avec un sourire d'incrédulité ceux qui vous affirmeront qu'il y a dans tels de ces chapitres, *le Paradis qui fait peur*, par exemple, ou *Jésus ressuscité*, plus de véritable imagination que dans le plat roman nouveau que tout le monde veut lire. Mais vous les lirez, vous qui, selon l'expression de l'auteur, aimez les joies modestes et les humbles bonheurs; vous y trouverez un miroir bien net et bien uni dans lequel il vous plaira de voir se réfléchir votre image. Je vous le recommande aussi, à vous, âmes orageuses, qui êtes revenues des longs voyages,

et qui cherchez un peu d'ombre et de paix; il vous donnera, ne fût-ce qu'un instant, et entre deux tempêtes, le souci des choses éternelles. Vous en serez pacifiées pour quelques heures, et vous remercierez l'auteur non du plaisir littéraire qu'il vous aura donné, il n'y songe guère, mais du baume bienfaisant qu'il aura versé sur vos plaies.

Pour moi, je dirai tout hardiment : j'ai éprouvé un sentiment de véritable satisfaction en lisant ces deux petits livres consolateurs, écrits par une plume protestante. Je suis charmé de voir qu'ils ont été inspirés par la doctrine religieuse qui est réputée par le vulgaire comme la plus renfrognée, la plus pédantesque, la plus austère, celle qui verse les consolations religieuses avec le plus de sécheresse et d'avarice. Je sais depuis longtemps que ce sont là des calomnies, et je suis tout heureux de rencontrer une preuve qui confirme mes sympathies. Noble Église, qui au milieu de la décadence universelle comptez encore tant d'âmes loyales et vaillantes, courage! D'une manière ou d'une autre, un grand avenir vous est réservé. Parlons par paraboles, et de manière à n'être pas compris des profanes, mais à être entendu seulement des deux parties intéressées. Bien souvent, en lisant les écrits du protestantisme moderne, il est revenu à mon souvenir une certaine scène du Nouveau Testament pleine de prophéties obscures et de divins pressentiments. La scène se passe après la résurrection de Jésus, pendant les quarante jours qu'il consentit à séjourner encore parmi ses disciples

pour leur donner ses dernières instructions. Un jour il s'arrêta pensif devant Pierre, et il lui dit : « Pierre, m'aimes-tu? — Seigneur, répondit Pierre, vous savez bien que je vous aime. » Mais le Sauveur, préoccupé d'une pensée prophétique, arrêta sur lui ce regard limpide qui avait si souvent déconcerté les scribes et les pharisiens. Ayons l'audace d'interpréter le langage de ce regard. Il disait : Pierre, je te connais, tu as été bien souvent l'objet de mes soucis. Pierre, tu as le dévouement sans bornes, mais aussi la lâche défaillance charnelle de l'homme du peuple. La nature et la grâce sont tout chez toi. Tu n'es mené que par l'instinct, et tu as besoin pour te soutenir de la puissante main de mon père. Tu te sauves de la violence par l'humilité, et de l'humilité par la ruse. Dans le jardin des Oliviers, tu as coupé par amour pour moi l'oreille de Malchus, et cependant le lendemain tu me renias et tu dis à la populace ameutée contre moi : « Non, je ne connais pas cet homme ». Aujourd'hui tu dis que tu m'aimes, et demain quelqu'un que tu ne connais pas encore te surprendra faisant la pâque avec les mondains hébraïsants. Pierre, en expiation de tes fautes, tu te feras crucifier la tête n bas, car aucun dévouement ne te coûte; mais il t'arrivera de persécuter l'innocent et de verser le sang du juste. Toi qui es sorti de la pauvreté, tu renieras tes frères et tu pactiseras volontiers avec les heureux et les riches. Le pharisaïsme t'envahira; tu jugeras les âmes sur des preuves controuvées, et tu diras comme les persécuteurs de la synagogue : « Les

œuvres sont tout, car elles sont visibles, et qu'est-ce que la foi sans les œuvres? » Par trois fois le Sauveur adressa à Pierre la même demande : « M'aimes-tu? » et trois fois Pierre répondit : « Seigneur, vous savez que je vous aime. — Va donc, et pais mes brebis, répondit Jésus; mais un autre viendra qui ceindra le glaive et te poussera là où tu ne voudras pas aller », l'apôtre de la parole vivante et de la justification par la foi!

Décembre 1859.

II

UN RECUEIL DE RÊVERIES PROTESTANTES

Ce joli livre se présente revêtu d'une robe de couleur émeraude, la couleur de l'espérance et de la religion protestante, ainsi que nous l'avons expliqué autrefois, lorsque nous avons parlé des livres précédents de l'auteur. Il possède un titre poétique, gai et attendrissant à la fois, *Vesper*, et porte pour épigraphe ces deux vers de Dante, qui lui composent une devise admirablement appropriée à son caractère et à son écusson :

Era gia l'ora che volge il disio,
A naviganti, e intenerisce il cuore.

« Il était déjà l'heure qui attendrit les cœurs de ceux qui vont sur mer et qui y remue les regrets désireux.... » De même que les tercets merveilleux qui ouvrent le huitième chant du *Purgatoire*, et d'où ces deux vers sont extraits, ce petit livre exprime toute la poésie des heures du soir. Lui aussi, il est

fait pour attendrir les cœurs purifiés par le purgatoire de la vie et pour remuer dans les âmes religieuses le regret de la patrie absente. Il raconte dans un double sens, moral et naturel, les sentiments et les rêveries du soir, soir de la journée et soir de la vie. C'est là son caractère et son cachet propre, ce qui distingue la musique charmante et rare qu'il nous fait entendre de la musique que nous avaient fait entendre ses aînés. Essayons de faire comprendre la gamme particulière de cette musique.

Ce sont encore des horizons que Mme de Gasparin (puisque nous avons eu une première fois l'indiscrétion de nommer l'auteur, il n'en coûte rien de renouveler notre péché) déroule sous nos yeux, mais non plus ces horizons prochains de la terre vers lesquels elle s'était tant de fois élancée dans la pleine ardeur de la vie et dans le zèle actif de la charité pratique, ni ces horizons célestes qu'elle ouvrait aux âmes chrétiennes, comme un champ nouveau et plus vaste promis à leur besoin d'amour et à leur vaillance morale. Ses nouveaux horizons sont ces horizons si doux et si tristes que déroulent les heures du soir, ces horizons où le ciel et la terre se confondent, où la lumière, près de retourner à sa source divine, enveloppe la terre d'une dernière étreinte, rayonnante et prolongée, où la terre, comme attendrie par ce baiser d'adieu, laisse échapper avec plus d'abondance ses parfums, ses soupirs et ses larmes. Pour peu que vous ayez l'âme poétique et religieuse, vous les avez certainement senties et comprises, ces heures tou-

chantes du crépuscule, symbole visible des existences qui ont été purement et noblement dépensées.

Ne trouvez-vous pas en effet qu'il y a quelque analogie entre le soir d'un beau jour et le soir d'une âme noble? Une lumière radieuse sans être éblouissante, à la fois douce et intense, pénètre et colore de ses flots dorés cette atmosphère que traversaient, sans en altérer la limpidité, les flèches du plus ardent midi, et qui maintenant, devenue poreuse en quelque sorte, rend jusqu'au dernier atome des rayons qu'elle a reçus tout le jour et s'imbibe de ceux qui lui viennent encore. La chaleur du jour se fond en une douce tiédeur qui amollit les plantes et fait fumer vers le ciel les parfums qu'elles dégagent : la rosée tombe lentement sur la terre, pareille à des larmes longtemps contenues; la sonorité de l'air est doublée; le moindre atome conquiert le privilège d'élever sa voix, tout à l'heure perdue dans le tumulte de la journée. Avez-vous entendu les mugissements des bestiaux qui reviennent de l'abreuvoir? Ils se prolongent avec une ampleur qu'ils n'avaient pas avant le déclin de la lumière. Ce tableau est aussi celui de l'âme sous les influences de la jeunesse déclinante. Alors elle entre dans un état de recueillement animé, plein de bourdonnement et de bruits, qui est aussi loin de l'activité de midi que de la paix de la nuit. Il se trouve qu'aucune des expériences de la vie n'a été perdue; l'âme rend aussi la lumière qu'elle a reçue et se montre comme enveloppée dans un halo de souvenirs. Les images que l'on croyait effacées

reparaissent transfigurées, la mémoire laisse échapper ses secrets oubliés, les paysages autrefois parcourus déploient leurs anciennes splendeurs, les vieilles figures connues apparaissent telles qu'elles étaient avant leurs rides, les voix des morts parlent. L'esprit retrouve par le regret quelque chose de la vivacité des premières impressions, et devient capable de s'y complaire et de les décrire, ce qu'il n'avait jamais pu faire pendant les années oublieuses et ingrates de la jeunesse. Les incidents les plus futiles acquièrent un charme rétrospectif, les personnages les plus dédaignés gagnent une valeur posthume, tout reprend sa juste place dans ce vaste tableau de la mémoire. Les souvenirs de la réalité la plus prochaine s'y mêlent aux souvenirs du passé le plus lointain, sans se confondre cependant, car les plans de ce tableau sont si bien ménagés que les personnages des diverses époques de la vie peuvent pour ainsi dire passer de l'un à l'autre sans anachronisme. Ils vont comme en visite les uns chez les autres et se rencontrent sans embarras. Tel ami de l'adolescence se présente au coin du bois que nous connaissons depuis hier seulement, et l'on voit telle figure des plus récentes années descendre vers le lointain des souvenirs d'enfance. Et l'âme qui est enveloppée dans ce bourdonnant recueillement reste étonnée d'avoir tant vécu, tant senti, tant aimé, tant souffert; elle se dit que désormais il n'y a plus de place en elle que pour quelques joies discrètes et rares et pour les suprêmes espérances.

Voilà quelques-uns des sentiments que Mme de Gasparin présente au public sous le titre symbolique de *Vesper*. Le lecteur établira sans trop de peine les analogies qui rattachent le soir de la journée au soir de la jeunesse; mais qu'il ne sépare jamais dans son imagination le tableau du crépuscule des histoires que raconte le livre et des rêveries qui s'en échappent, car ce sont des histoires qui doivent être en quelque sorte vêtues d'une ombre légère, des rêveries qui n'ont tout leur prix que rattachées à la sensation que donne la lumière déclinante. S'il veut goûter réellement ce livre, son imagination doit se résigner à faire un doux effort; qu'elle ait toujours présent un des beaux soleils couchants de Claude Lorrain, tombant non plus sur des temples et des palais, mais sur une campagne verte, feuillue, moussue, comme saurait la peindre Théodore Rousseau par exemple, et dans cette campagne qu'elle regarde se mouvoir un monde très varié de petites figures, figures rustiques pour la plupart, gens de village et de mœurs sévères et simples, quelques-unes très aristocratiques, avec le mélange de négligence et de raffinement de personnes titrées et riches qui prennent leur villégiature, d'autres enfin vêtues de costumes étrangers et ajoutant un charme exotique à ces peintures familières.

Tout cela est bien quintessencié et bien précieux, diront peut-être quelques lecteurs dont j'ai prévu l'objection. J'accepte volontiers le reproche, si j'ai réussi à ce prix à leur faire comprendre les senti-

ments que je voulais leur expliquer. Je crois qu'il ne faut pas redouter d'être précieux ou emphatique une fois par hasard, et lorsque la *préciosité* et l'emphase sont nécessaires et inévitables. L'emphase et la préciosité ne sont des défauts que lorsqu'elles sont le ton habituel de l'âme, son mode favori d'expression, sa seconde nature; mais si, pour entrer dans la connaissance vraie et intime de certains sentiments, je suis obligé de raffiner ma pensée et pour ainsi dire de vaporiser mon langage, je ne dois pas hésiter, puisque la connaissance du vrai est à ce prix, et que je ne puis espérer de me faire entendre que par ce moyen. Que ce soit là mon excuse auprès du lecteur, et qu'il fasse retomber sur moi seul et non sur l'auteur de *Vesper* ce reproche, s'il était tenté de me l'adresser. Notez en effet que les sentiments exprimés par l'auteur, pour être délicats et fins, ne sont rien moins que subtils et quintessenciés. Ils sont pleins de sève, de substance et de flamme au contraire; seulement ils sont de telle nature que, pour les faire comprendre de ceux qui ne les connaîtraient pas, j'ai été obligé d'en composer un *extrait* qui en donnât le parfum en quelques lignes, comme une goutte d'essence donne le résumé du parfum d'une plante.

Ne cherchez pas dans ce petit livre d'autre unité que celle que j'ai essayé de vous faire saisir. Ces rêveries et ces anecdotes sont toutes des rêveries et des anecdotes du soir; elles sont toutes sorties de la même préoccupation d'âme, du même recueillement

animé, du même bourdonnement de souvenirs; voilà le lien délicat qui seul les réunit. C'est un recueil de causeries, brisées et abondantes à la fois, pleines de vivacités de langage, d'accents variés, de mots heureux spontanément inventés, d'éclats d'une gaieté inattendue et originale, d'affaissements mélancoliques, de brusqueries éloquentes, et même de temps de silence encore plus éloquents. Et tous ces tons variés, les uns très hauts comme ceux d'une voix qui appelle, les autres profonds comme une plainte, ceux-ci bas et légers comme un chuchotement, ceux-là opiniâtres et aigus comme un cri d'insecte caché dans l'herbe, ces derniers enfin vibrants comme une fanfare, éclatent à la fois sans discordance. Pas de transition laborieuse qui vous avertisse que vous passez d'un ton à un autre, nul souci des prétendues règles de l'art : une ligne, un point, et les inflexions de la voix sont changées; mais en revanche, quel respect naïf et vrai pour la sincérité de sa pensée! Comme la parole de l'écrivain suit et interprète docilement tous les mouvements de son âme turbulente, toutes les boutades fantasques et toutes les mutineries de son zèle religieux! Ces notes si diverses éclatent à la fois, dis-je, dans un désordre qui n'a rien d'offensant pour l'oreille, car la vie lui imprime l'harmonie. Par là son livre offre encore une ressemblance avec cette musique du soir où les mille voix de la nature éclatent à la même heure, les plus petites comme les plus puissantes, les plus subtiles comme les plus robustes, ressemblance cherchée, dirait-on, par

Mme de Gasparin comme pour justifier une fois de plus le titre de *Vesper*, qu'elle a choisi. Elle-même a décrit, dans une préface vive et courte, cette anarchie mélodieuse du soir, et sa description peut exactement s'appliquer à la turbulence des sentiments exprimés dans son livre. « Là-bas, dans les prés, à mesure que des souffles capricieux courent sur les trèfles en fleur, un petit cri limpide se répète de touffe en touffe, l'appel de la caille. Fluide, j'allais dire transparent, l'oreille trompée le confond presque avec la goutte d'eau qui filtre de ces longues mousses dans le bassin rustique. Sous les herbes, des violonistes de grand courage, sauterelles, scarabées, jouent tant que se promène la lune par le ciel étoilé. Ce qu'ils jouent? D'énergiques fantaisies, de vaillantes fanfares, comme si l'intrépidité allait en sens inverse de la place qu'on tient en ce monde. Au bord d'une flaque d'eau endormie sous le cresson, voici des rêveurs; chacun soupire sa plainte, un son doux, uniforme, tout pénétré de mélancolie. Les haleines qui passent dans les branches tour à tour émeuvent l'air d'un bruissement large ou l'agitent d'un frémissement subtil, suivant que la feuillée est épaisse ou menue. »

Cette anarchie mélodieuse est familière à Mme de Gasparin; nous la connaissions déjà par ses précédents écrits : noble anarchie qui a sa cause dans le plus grand des sentiments, et qui témoigne d'une nature dont l'essence est l'amour de tout ce qui appartient au royaume du bien moral. Combien cette

turbulence est supérieure à cette discipline scolastique qui agit sur l'être par voie de mutilation, et qui, transportant dans le monde moral et religieux les conventions et les artifices du monde social, impose à l'âme de se contraindre pour aimer, de n'aimer qu'avec bienséance et selon des règles de progression bien connues! Mme de Gasparin ignore ces artifices et ces ménagements de la discipline littéraire et philosophique de nos écoles. Cette anarchie mélodieuse que nous signalons n'est pas autre chose qu'une sainte émeute de toutes les activités de la nature et de toutes les facultés de l'esprit, emportées par l'ardeur du zèle religieux, empressées de se devancer pour le service de Dieu, se poussant, se culbutant, se blessant pour arriver les premières. Toutes à la fois, mémoire, imagination, sympathie, rêverie de l'heure présente, élèvent la voix pour crier à l'unisson : Que ce soit moi, Seigneur! Un même désir divin enflamme tous les agents de cette révolte pieuse et charmante, et donne à leurs discordes, dont Dieu est la cause et la fin, le sceau de l'unité.

J'ai dit anarchie mélodieuse; je devrais dire aussi démocratie divine. L'âme de Mme Gasparin ne connaît pas de privilèges ni de hiérarchie dans les œuvres du créateur. Toutes lui sont bonnes, pourvu que toutes l'aident également à servir la cause de Dieu et qu'elle le reconnaisse en elles. Elle ne fait entre les choses aucune différence de rang, de grandeur, de forme, et au moment même où elle vient de pousser un cri d'admiration devant les lignes majes-

tueuses ou sauvages d'un paysage des montagnes, elle se porte avec une gaieté naïve sur un atome lumineux dansant au soleil, ou s'absorbe tout entière dans la contemplation d'une fleur perdue dans les broussailles. L'atome et la fleur ont eu aussi complètement que le paysage le privilège de s'emparer de son âme tout entière, et si vous la consultiez, elle vous répondrait que ce n'est que justice, puisque l'atome et la fleur ont eu sur elle la même puissance que le paysage, celle de remuer en elles les sources vives de la sympathie. Son admiration n'est pas proportionnée à la dimension des objets. Dès qu'une chose manifeste le rayon moral, elle n'est plus pour elle ni grande, ni petite : elle est divine. Elle est divine, et tout le reste est affaire de hasard et d'illusion d'optique. D'ailleurs l'amour a de merveilleuses ressources de compensation. Cette chose est grande, tant mieux, l'âme est forcée de dilater son respect et son adoration; elle est petite et fragile, tant mieux encore, elle n'en est que plus précieuse et plus digne de tendresse. N'ai-je pas eu raison de parler de démocratie divine? Vous connaissez la vieille prière biblique, cette prière à la fois touchante et solennelle qui s'échappa des lèvres des jeunes Hébreux jetés dans la fournaise ardente, où tous les êtres de la création, les plus humbles comme les plus grands, sont invités à s'associer dans la louange de Dieu : « Le cèdre au sommet des monts te bénit, et le brin d'herbe dans la vallée te bénit, Seigneur; le lion dans son désert te bénit, et le ver de terre te

bénit.... » Le livre de Mme de Gasparin vous donnera de cette prière une paraphrase vive, éloquente, avec des applications toutes modernes pleines d'*actualité*. Elle aussi a entendu le cèdre sur la montagne et l'hysope au flanc du mur chanter également les louanges de Dieu, elle a noté également leurs prières. Elle a vu briller la lumière divine sous le ciel embrasé de l'Égypte, et elle en décrit les splendeurs avec enthousiasme; mais elle l'a vu aussi s'allumer comme une lampe familière dans les demeures de ses humbles villages de Suisse et du Jura, et elle le raconte avec attendrissement. Si dans les bénédictions que toutes les créatures animées envoient vers Dieu elle fait une exception, c'est en faveur de celles des humbles et des petits. Elle va vers les êtres ignorés, honnis, méprisés, et les sollicite au nom du Christ : « Cœur comprimé, donne tes larmes ; fleur bizarre, exhale tes parfums ! »

C'est donc aux petits qu'elle s'adresse pour lui fournir les preuves que l'homme est une créature divine. Les preuves que fournit la grande humanité sont pour elle bien moins concluantes. Un grand génie, un grand saint sont bien des témoignages de la haute valeur de l'homme, mais qui ne concluent pas pour l'humanité entière. De tels personnages peuvent être les élus de Dieu, et l'humanité n'être cependant qu'une ménagerie de brutes aux instincts pervers. Voulez-vous savoir si l'humanité est de race divine, adressez-vous plus bas. Ce pauvre vieux domestique nègre prête à rire, n'est-il

pas vrai? avec sa politesse timide et son visage noir ridé comme une vieille botte luisante.... Et cependant c'est de ce personnage que l'auteur s'est servi pour montrer la grandeur propre à l'humilité. Que le roi David pousse vers Dieu un cri désespéré lorsqu'il a été précipité des sommets lumineux dans l'abîme plein de ténèbres, cela est trop naturel et nous touchera moins certainement que l'appel muet de quelque pauvre créature qui a toujours vécu au fond de l'abîme et ses pleurs de reconnaissance pour le faible rayon de lumière qui arrive jusqu'à elle. Les deux larmes qui jaillissent des yeux de la malheureuse que l'auteur appelle Mme Alfred parlent de la miséricorde divine plus éloquemment que la plus belle prière. Et le petit Juif polonais que nous voyons rôder, solitaire et timide, sous les ombrages de Kreuznach (la petite ville d'eaux n'est-elle pas Kreuznach?), comme il exprime bien toutes les grandeurs de sa race, son patriotisme idéaliste, son invincible espoir, son souvenir obstiné! Ce ne sont pas les grandes individualités de la race juive qui ont révélé à l'écrivain le génie hébraïque, c'est un des échantillons les plus méprisés, les plus persécutés, les plus honnis de cette nation errante. La vertu de l'abnégation, de l'oubli de soi, est représentée par la personne vaillante d'une petite bourgeoise sans beauté, sans charme pour les yeux vulgaires, baroque même, presque ridicule, et prêtant à rire aux cœurs qui l'aimaient et l'appréciaient. Et quel théâtre l'auteur a-t-il choisi pour la scène où il a voulu montrer la puissance de

ces paroles de pardon dont la portée est incalculable, de ces paroles qui lient quand on les refuse, qui délient quand on les prononce? un pauvre cabaret de village où gît un homme lâchement, prosaïquement assassiné. Je ne connais pas de preuves plus touchantes de l'origine divine de l'homme et de la vérité du dogme chrétien de l'égalité des âmes que celles qui sont données par ce petit livre. Il en est peut-être de plus logiques et de plus rationnelles; il n'en est pas de plus exquises et de plus originales.

Ces preuves sont originales, et là même est leur grande force. Elles n'ont pas la banalité larmoyante et facile des preuves ordinaires par lesquelles tant d'honnêtes écrivains religieux, à bout de ressources d'esprit, ont coutume de démontrer Dieu sensible au cœur. Les lieux communs de la sentimentalité religieuse ne viennent jamais, Dieu merci, déshonorer les pages de ce livre. Mme de Gasparin a une manière à elle de pleurer comme de sourire, vive, rapide, un peu bizarre, car la bizarrerie ne lui déplaît pas. Elle aime à exprimer d'un trait pénétrant et poétique ces contrastes mobiles où les âmes vraies se révèlent comme dans un éclair : une larme qui brille sur un visage gai, un sourire qui réchauffe une physionomie mélancolique, deux yeux inondés de la lumière humide qui naît de l'attendrissement du cœur , l'épanouissement sympathiquement drolatique d'une belle âme sur un visage excentrique. Tous ces jeux de la lumière morale sur le visage humain sont de son domaine. Et ses personnages

comme ils sont vrais et en même temps originaux! Toutes les singulières petites figures qu'elle nous présente sont vraiment pour nous de nouvelles connaissances. Comme elles ressemblent peu à tous les personnages dont la littérature courante nous présente les images mille fois répétées! Ce sont des exceptions, mais des exceptions qu'on n'oublie plus, et qui restent dans la mémoire comme des types (oui, des types, quoique l'auteur les dessine en quelques traits rapides et se contente de quelques paroles pour leur faire exprimer leurs sentiments) de certains états de l'âme, de certaines situations morales, de travers et de plis particuliers du caractère humain. Les silhouettes et les ébauches de portraits de Mme de Gasparin satisfont donc aux deux grandes conditions de tout art; ce sont des individus qu'elle seule a connus, que le lecteur n'avait jamais soupçonnés avant qu'ils lui fussent présentés, et que cependant il comprend à première vue, tout microscopiques qu'ils soient, et rattache sans effort à l'humanité générale. Jamais excentriques — ces personnages sont tous ou excentriques ou placés dans des conditions excentriques — n'ont été plus faciles à ramener au centre commun de l'humanité.

Voulez-vous connaître quelques-uns des personnages de ce Lilliput moral! Ce ne sont pas des jeunes premiers, je vous en préviens, ni des pères nobles, ni des duègnes majestueuses, ni des soubrettes fines et déliées. Vous ne trouverez dans le répertoire protestant de Mme de Gasparin aucun des types du

répertoire romanesque ordinaire. Ils ne brillent pas par la beauté; ils paraîtraient même laids à un œil vulgaire. Ils ne brillent pas davantage (à une seule exception près) par l'élégance, ni par cette qualité que dans le monde on nomme l'esprit. Si vous les introduisiez subitement dans un salon parisien, ils attireraient des sourires sur toutes les lèvres, tant ils paraîtraient gauches, timides et singulièrement accoutrés; mais ils valent mieux que leur apparence humble et chétive, et ils méritent mieux que cette admiration superficielle des oisifs qu'ils n'obtiendraient probablement pas, car ils méritent l'attention de l'observateur et du moraliste. Voici Mme Alfred par exemple, une femme jeune, infirme, spirituelle et pauvre, réduite à compter pour vivre sur le bon vouloir capricieux et la charité intermittente de son prochain. Toutes les qualités par lesquelles on peut être heureux, elle les possède; mais Dieu a changé ces moyens de bonheur en instruments de souffrance. Elle avait un mari qu'elle aimait : il est mort. Elle est jolie, gaie, remuante : la paralysie la cloue sur sa chaise. Elle a le goût de la propreté et de l'élégance : elle est plus que pauvre, elle est indigente. Elle possède une rare décision de caractère : paralysée comme la voilà, elle est réduite à lutter contre une force invincible, et sa fermeté se transforme en orgueil stérile. Cette lutte inégale a fini par engendrer non pas l'abattement de l'âme, non pas même la révolte, mais un certain mépris de Dieu. « Quand, de ses lèvres sardoniques, elle me dit : « Qu'ai-je donc

« fait au *bon* Dieu? » appuyant d'un accent moqueur sur l'épithète, le frisson me prend. » Volontiers elle prononcerait cette parole impie qui fut prononcée par un autre infortuné auquel on conseillait de songer à Dieu : « Dieu, mais je le connais beaucoup. Nous sommes en compte courant de mauvais procédés. » Cependant cette âme desséchée a un amour, ce cœur solitaire a une consolation : un beau coq orgueilleux, arrogant et irascible. Un jour le coq mourut, ce fut le coup de grâce pour la malheureuse. « Elle se tenait sur son séant, plus pâle que de coutume; sa lèvre se relevait dédaigneuse, ses yeux étincelaient. Ce fut presque d'une voix de triomphe qu'elle m'adressa ces paroles qu'entrecoupait un souffle haletant : Mon coq est mort. Dieu me l'a fait mourir. Je n'étais pas assez malheureuse! il lui fallait cela, m'ôter mon dernier plaisir. N'est-il pas le *bon*! » Cette petite histoire de coq mort serre le cœur aussi fortement qu'un drame, tant, à force de la sentir elle-même, Mme de Gasparin vous fait comprendre et partager la souffrance particulière à l'infortunée, tant elle s'est bien ingéniée à nous expliquer cette personnalité « bizarre et profondément égoïste, nous dit-elle, sans faiblesse pour elle-même; un enfant gâté qui conservait dans l'absolue misère, dans l'entière solitude, tous les caprices, toutes les sécheresses et aussi les grâces, parfois les bontés fantasques dont les reines de la mode trompent l'ennui de leurs boudoirs ». Telle qu'elle était cependant, on se sentait attirée vers elle, on l'aimait avec irritation,

avec dépit; mais on l'aimait. C'est que l'étincelle de l'humaine affection vivait encore sous les cendres de ce cœur refroidi. Un jour le coq fut remplacé par un robuste bantam, don personnel de l'auteur. « Elle avait pris le coq, elle le tenait dans ses bras, elle le considérait. Le bantam, fasciné sous le rayonnement de cette prunelle plus éclatante que la sienne, fléchissait avec un roucoulement guttural et doux. Un instant s'écoula dans cette contemplation muette; on eût dit que le souvenir du grand coq noir tenait Mme Alfred indécise. Tout à coup d'une vive étreinte elle éleva le bantam à la hauteur de son visage : « Va! toi, je t'aimerai! » Elle me regarda, le couvrit de baisers, lui donna la volée, puis, saisissant sous son oreiller un petit ouvrage de femme, elle me le montra triomphante. « Pour vous! je l'ai fait « avec *cela.* » Elle me tendait ses doigts paralysés. Je les pris ces pauvres doigts, je pris ses mains : « N'est-ce pas, « c'est bon d'aimer! Merci, merci pour votre bonne « pensée, merci pour tous ces points faits avec souf- « france. » Mme Alfred riait, mais au fond de ses yeux noirs je voyais une larme. Cette larme se gonfla; elle descendit, elle mouilla son froid visage. Dieu en met de telles en ses vaisseaux. »

Singulier vase d'élection que Dieu a choisi là que cette petite femme sèche et orgueilleuse! dira peut-être le lecteur avec une légèreté pharisaïque. En voici un plus singulier encore, dans lequel il a plu à Dieu de répandre tous les baumes et tous les parfums de la vertu peu commune nommée humilité.

Kalempin est un domestique nègre vieux et laid. C'est la parfaite antithèse de Mme Alfred. Il est content de tout, reconnaissant de tout, étonné des plus légères marques de bonté et d'attention. « Il y a des gens qui sont humbles par vertu. Il leur a fallu, pour en venir là, beaucoup de combats et beaucoup de prières. Kalempin, non. Kalempin était humble, parce que tout naturellement il ne pensait aucun bien de lui.... En présence de cet être modeste et silencieux qui recevait le moindre don comme une manne céleste, il se dressait en moi soudain une de ces interrogations dont l'austérité glace le sang.... Lorsqu'il vous est arrivé de rencontrer ces âmes petites à leur opinion, et qui vous admirent, n'est-ce pas? vous avez plongé dans le mépris de vous-même. Oh! les belles illusions des autres! Non pas les louanges, monnaie fruste dont chacun sait la vanité, mais l'admiration, je répète le mot, d'un cœur naïf qui vous croit vraiment bon, vraiment épris de l'amour de Dieu! Les voiles tombent, notre visage se montre à nous comme il est.... » — « Kalempin, ajoute l'auteur, aurait été bien étonné du chemin qu'il me fait faire. » Sans doute le vieux nègre eût hésité à comprendre que son pauvre individu fût capable d'inspirer à une personne *blanche*, d'un si grand esprit, d'une piété si fervente et qui devait être si agréable à Dieu, un tel retour sur elle-même, un tel examen de conscience; son humilité se serait effrayée de l'admiration qu'elle faisait naître, car cette humilité était complète, et c'est à peine s'il se jugeait digne de lever les yeux vers le

ciel. Jésus était-il venu pour racheter les noirs aussi bien que les blancs? Kalempin l'espérait, mais n'osait y compter. Et cette humilité profonde prenait parfois des formes charmantes; en voici un exemple. Il avait un petit-fils qu'il aimait avec tendresse et auquel il se plaisait à raconter les légendes de l'enfance du Christ. « Puis arrivaient les rois mages dans leur attirail, tels que les avait vus Kalempin en quelque vieille toile : des coffrets d'or, des encensoirs aux mains, sur la tête des tiares, et traînant leurs manteaux de brocart; l'un d'eux tout noir. « Comme vous, grand-père! » Le grand-père souriait. Se comparer à un roi mage, lui! Pourtant, des trois, l'un avait la peau couleur d'ébène; la chose était sûre : maintes fois, durant ses longues contemplations, le cœur du vieux nègre en avait tressailli. Et l'enfant regardait tout pensif son grand-père; un saint respect pénétrait son âme; peu s'en fallait qu'il ne lui vît sur la tête quelque mitre orientale constellée de pierreries. » Un jour l'enfant qu'il entourait d'une si vive tendresse tomba malade et fut longtemps en danger de mort; alors cette humilité que nous venons de voir charmante s'éleva jusqu'à la grandeur. « Ce que Dieu voulait faire, Dieu le ferait; qu'y pourrait-il, lui, pauvre nègre? Il ne disputait pas, il ne se soumettait pas, il attendait le coup. » Mme de Gasparin a trouvé de pathétiques paroles pour rendre les alternatives d'abattement et d'espérance de cette âme résignée, modeste dans le désespoir, modeste aussi dans la reconnaissance. Une

douce lueur éclaire les dernières pages de cette jolie nouvelle, une lueur vraiment religieuse. On dirait un rayon égaré de cette lumière qui enveloppe si mollement les anges de Rembrandt et baigne les traits de ses personnages divins. Le Dieu qui brise celui qui résiste et qui sauve celui qui s'abandonne sans retour entre invisible dans la pauvre chambrette, il ressuscite l'enfant. « Toutes les timidités du vieux nègre lui revenaient à mesure que se faisait une lueur. Il frissonnait au voisinage de l'espoir. Lui, une telle grâce! Il errait, il chancelait, ses mains vacillantes pouvaient à peine soutenir son enfant ; il n'osait le contempler, il n'osait rendre grâce, il se trouvait audacieux.... Longtemps on eût pu voir l'enfant et le vieillard, penchés sur les Évangiles, épeler en suivant du doigt les mots. Et quand ils arrivaient au tombeau de Lazare, quand ils rencontraient le cortège de Naïm, le grand-père et le petit-fils se regardaient. »

L'abnégation et l'oubli de soi-même, la charité pratique, active, laborieuse, le dévouement sans espoir de retour sont représentés par un personnage qui n'est guère mieux partagé que le pauvre Kalempin. Les personnages de Mme de Gasparin ne sont pas en effet des protégés de la nature, ils ne sont quelque chose que par la grâce divine, et le peu qu'ils obtiennent de la nature ils l'obtiennent par le pouvoir de la grâce. Et cependant parmi les favoris de la nature en est-il beaucoup qui soient aussi dignes d'intérêt et de sympathie

que la personne dont nous allons vous présenter le portrait! Jeanne était la fille d'un docteur de village, avare, égoïste et sec. « Il la tenait de près, l'aimait peu, exigeait d'elle tout le travail d'une servante et ne lui donnait pas de gages. » Un despotisme sourd, monotone, sans compensation d'aucune espèce, pesait sur elle; elle ne s'en plaignait pas. Elle ne s'apercevait pas de son malheur, bien mieux, elle était heureuse. Comment s'y prenait-elle pour accomplir sur elle-même ce miracle et se créer une si bienfaisante illusion? Mme de Gasparin va vous l'apprendre; nous bornerons notre tâche à glaner dans ses pages quelques-uns des traits qui peuvent le mieux donner la ressemblance de son héroïne. « Sa figure ressemblait à sa destinée; mal accoutrée, mal bâtie, Jeanne n'avait ni traits, ni teint, ni taille. Elle était grande et osseuse. Son visage ne soutenait le regard que parce qu'il y brillait une invincible bonne humeur. Elle portait sur la tête, depuis dix ans, une horrible capote de soie incolore, bosselée par l'âge, plus encore par les évolutions que lui imposait une incroyable pétulance de mouvements. Cette capote tournait comme les girouettes du manoir; véritable rose des vents, elle était le plus fidèle interprète des émotions de sa propriétaire. La robe, un sac, s'attachait comme elle pouvait sur le mannequin. En vain des sollicitudes affectueuses s'étaient efforcées de rajeunir un peu la toilette de Jeanne; la fille du docteur, en trois coups de ses mains nerveuses, désorganisait le tout. Saisir, regarder, tour-

ner, retourner, plier deçà, tirer delà, ôter, mettre, empiler dans une armoire, le tour était fait. Jeanne avait de bonnes amitiés par où vivait son cœur, de ces amitiés qui vous prennent comme vous êtes, sans phrases, de ces amitiés où d'emblée l'esprit se dilate, où les mots viennent comme ils peuvent, où l'on peut être sot, de méchante humeur à son aise, sans rien perdre.... Jeanne, qui ne possédait rien, trouvait moyen de donner. Son intelligence était incessamment bandée sur ce point : rendre service. Elle y portait toutes les puissances de son activité. Elle avait l'obligeance tyrannique, la bonté presque terrible. Si vous y joignez des habitudes de sévère économie, un jugement inexorable dans sa rectitude, vous comprendrez de quel air se faisaient, j'allais dire s'exécutaient ses visites aux indigents du village.... Mme la *docteuse*, ainsi l'appelait-on dans la contrée, effectuait de véritables descentes militaires partout où siégeait la misère indolente. Elle poussait la porte, sa capote grise plantée tout d'une pièce sur la tête, en guerre et joviale. D'un coup d'œil elle avait vu, toisé, jugé. Pas de marmite qui lui échappât, pas de nippe jetée sous l'armoire qu'elle n'avisât. Elle ouvrait les tiroirs, les arrangeait prestement devant la ménagère abasourdie, saisissait le balai, ramenait en pleine lumière les tas de poussière amoncelés sous les meubles, examinait au jour les chemises du mari, passait les doigts dans les trous, retirait du feu la bûche qui brûlait par le milieu, attrapait le marmot au passage et le débarbouillait en un clin d'œil. Avec cela, peu

de mots et nets.... Les choses et les bêtes prenaient au contact de ce caractère original des allures qu'on ne leur voyait point ailleurs. Les chats de mademoiselle avaient leur physionomie et leurs habitudes bien à eux, ses poules pondaient double, ses légumes croissaient d'un autre air, ses roses étaient de moitié plus grandes que les roses du voisin, ses œillets plus vivaces, son réséda plus odorant.... » N'est-ce pas que voilà une figure originale, curieuse, vivante, et qui fait honneur au peintre qui l'a choisie pour modèle? Vous qui avez souvent entendu parler et qui avez souvent peut-être parlé vous-même de la sécheresse genevoise, dites-moi si ce portrait genevois n'est pas digne d'un Hollandais de la meilleure école, d'un van Ostade par exemple?

Mme de Gasparin est en effet en littérature un peintre de genre des plus rares et des plus exquis; elle a les deux grandes qualités qui constituent le peintre de genre excellent, la fidélité à la nature sans servilité minutieuse et la rêverie personnelle. La plupart des peintres de genre, en littérature comme en peinture, croient devoir exagérer la première de ces qualités et se dispenser de la seconde, et c'est pourquoi on compte si peu de tableaux de genre qui soient vraiment poétiques, même parmi les Hollandais, qui sont pourtant passés maîtres en cet art. Un véritable peintre de la réalité (et tout peintre de genre est avant tout un peintre de la réalité) doit, s'il veut être vrai et vivant, exprimer du même coup deux choses : la scène ou la personne qui pose sous

ses yeux, et la sensation physique de plaisir ou de peine, la volupté ou l'émotion morale qu'il éprouve devant cette personne ou cette scène. Ainsi fait Mme de Gasparin. Elle exprime à la fois et l'objet qu'elle voit, et l'impression qu'elle ressent à la vue de cet objet. En quelques traits larges, vifs et rapides, elle dessine la scène et le personnage qu'elle veut faire connaître, puis elle laisse sa rêverie disposer à son gré sur cette scène ou autour de ce personnage les magies de la lumière et des ombres. Un tableau de genre où la rêverie personnelle de l'artiste n'apparait pas n'est-il pas comme un paysage qui serait privé d'atmosphère, ou comme un objet naturel sur lequel la lumière ne tomberait pas? Mme de Gasparin n'oublie donc jamais qu'elle est elle-même une partie de la réalité qu'elle veut reproduire; aussi possède-t-elle ce don qui distingue en peinture un van Ostade d'un Gérard Dow, ou, pour prendre des noms modernes, un Decamps d'un Meissonier. Nul doute qu'elle n'eût renoncé à nous montrer ses petites figures, s'il lui avait fallu avoir recours à l'imitation minutieuse, à la patience studieuse de certains artistes, car ces méthodes chinoises ne sauraient convenir à sa nature remuante et ardente. Elle y met plus d'emportement et de vivacité; elle ouvre brusquement la lanterne sourde du souvenir, et voilà tout un petit monde qui s'agite soudain sous ce rayon; elle laisse échapper un flot de rêverie, et voilà que de cette vapeur lumineuse sort une figure poétique; elle laisse couler une larme, et voilà que

sur ce miroir microscopique, comme par un art magique, une physionomie invisible apparaît, une scène lointaine, un paysage. Telles sont ses méthodes pour saisir la réalité : il y en a de plus studieuses et de plus prudentes; il n'y en a pas d'aussi sûres, d'aussi vraies, et qui aillent plus directement au but. Elle connaît d'instinct cette maxime qu'il faut toujours recommander aux artistes et aux poètes, trop enclins d'ordinaire à l'oublier : si vous voulez saisir la vie, cherchez-la avec des instruments qui soient eux-mêmes vivants, avec des outils qui soient eux-mêmes animés, des outils enchantés qui parlent et qui sentent.

J'en ai dit assez pour donner au lecteur le ton et l'esprit du livre et lui faire comprendre la nature particulière du petit monde qui s'y agite. Je n'insisterai pas davantage. Vous lirez l'histoire de *lady Mary*, peinture profonde et cruelle, qui dévoile un de ces secrets du cœur auxquels on n'ose croire lorsqu'on ne les a pas surpris soi-même, un de ces secrets qui font tomber les bras de découragement, et qui, sans nous irriter contre la nature humaine, l'humilient pour jamais à nos yeux dès qu'ils nous sont révélés. Vous lirez les rêveries qui précèdent l'anecdote de *l'Homme assassiné*, le récit de la visite de l'auteur au logis du petit Juif d'Allemagne, et les portraits de vieilles gens qu'elle a dessinés de mémoire sur les données des souvenirs d'enfance. De telles choses ne se racontent ni ne s'analysent, pas plus que ne se racontent un chant d'oiseau, un murmure

de ruisseau, ou les nuances aussitôt disparues qu'aperçues d'une lumière qui change de seconde en seconde. Le charme des écrits de Mme de Gasparin consiste moins dans la pensée que dans le mouvement de la pensée. Sa rêverie n'est pas contemplative, elle est mobile et ardente, et c'est dans sa mobilité qu'il faut la saisir pour en bien comprendre la beauté. Elle a, ai-je dit autrefois, la vaillance de ces petits êtres ailés qui s'agitent infatigablement jusqu'aux dernières heures du soir, et tant qu'il reste un rayon de lumière : mais une abeille posée sur une plante n'est plus le même être qu'une abeille bourdonnant au soleil; un papillon posé sur une fleur, les ailes repliées, n'est plus le même être que le gracieux enfant de l'air qui s'envole si légèrement vers l'azur. Il en est un peu ainsi de la rêverie de Mme de Gasparin. Vouloir la juger *au repos*, vouloir la faire comprendre par la citation ou l'analyse, ce serait se proposer une tâche impossible. Il y manquerait toujours, quelque soin qu'on y mît, le bourdonnement de la pensée, les caprices rapides, l'agilité et l'animation du vol. J'ai cherché une dernière citation qui pût justifier l'impuissance de l'analyse à exprimer un tel mouvement, et j'ai été assez heureux pour la rencontrer. Lisez les quelques lignes qui suivent, et dites-moi s'il est facile de fixer une pensée soulevée à la fois par tant de souffles, et où parlent tant de voix ensemble. « La fleur rouge ! Je n'y pensais plus : les papillons l'avaient emportée. Je pensais que la vie est belle par une matinée de printemps, que c'est un

bonheur d'ouvrir les lèvres et d'aspirer l'air frais, que c'est une fête d'ouvrir les yeux et de regarder la terre en robe de noce, que c'est une ivresse d'ouvrir les mains et de cueillir des gerbes de bonne odeur. Puis je pensais au Dieu des cieux : la voûte immense me parlait de sa puissance. Je pensais au Seigneur des petits : les moucherons voletant çà et là me parlaient de sa bonté. Un livre que j'avais me parlait de son amour; une voix au dedans me parlait de ma misère, et de ces accents si divers émanait l'harmonie, un accord tout pareil à celui qui éclatait dans les prés en fleurs. » Voilà bien en effet l'image de son talent; mais c'est vraiment un miracle que j'aie pu rencontrer dix lignes donnant avec une telle exactitude la réduction de cette image sans lui faire rien perdre de sa mobilité et de ses contrastes capricieux.

Le volume se termine par une rêverie où l'auteur prend à partie le sombre pessimiste Hawthorne et son attristante nouvelle, *le Jeune Goodman Brown*. Cette rêverie, qui porte pour titre *Emmanuel*, est la conclusion légitime du livre. Là apparaît enfin, sous sa forme la plus familière, un personnage qui passe invisible à travers toutes les nouvelles et toutes les rêveries de l'auteur, mais duquel émanent la lumière dont elles sont inondées et les parfums dont elles sont imprégnées. Il était présent, dis-je, quoique invisible, dans tous les lieux où nous promène Mme de Gasparin; c'est lui qui prononça par la bouche de l'homme assassiné les paroles du pardon, lui qui mit

les larmes de tendresse et de regret dans les yeux de Mme Alfred, lui qui entra dans la chambre du vieux nègre Kalempin pour y renouveler le miracle de Naïm, lui qui pénétrait dans les maisons des pauvres avec la fille du docteur, et qui voilait miséricordieusement à ses regards les misères de son existence opprimée, lui qui remit aux mains du vieux Juif la belle Bible hébraïque, afin de donner au proscrit la vision divine de cette Jérusalem si désirée. Ce personnage invisible se révèle à la fin et se nomme, non pas du nom majestueux et douloureux qu'il porta parmi les hommes, mais du nom gracieux que lui donnèrent les anges lorsqu'ils présentèrent à sa mère le beurre et le miel. L'apparition inattendue, quoique partout préparée, du personnage de Jésus dans le livre de Mme de Gasparin a rappelé à mon souvenir un certain tableau anglais qui figurait à la grande exposition de 1856, et qui avait pour moi un irrésistible attrait. Autour de ce tableau figuraient d'autres œuvres plus admirées de la foule, les animaux si coquets et si élégants de Landseer, les féeries de M. Paton, les bizarreries originales de M. Millais; mais un charme particulier m'attirait toujours vers cette petite toile, œuvre d'un préraphaélite d'ailleurs renommé, M. Hunt, qu'illuminait un rayon de véritable poésie religieuse. Le Christ, divin *watchman*, fait sa ronde de minuit. Il n'est pas enveloppé de gloire et de majesté; il porte, comme un visiteur ami ou un bon voisin, une petite lanterne qui éclaire d'un jour familier sa physionomie pleine

de mansuétude. Il a sans doute déjà frappé à bien des portes, il n'a pas toujours trouvé ceux qu'il cherchait; mais la légèreté et l'endurcissement des cœurs humains n'ont pu lasser sa patience et épuiser sa douceur. Il frappe encore : une porte s'ouvre, et l'on aperçoit une figure partagée entre l'hésitation et le bon vouloir. Faut-il laisser entrer le visiteur? Il est bien tard, et on ne l'attendait pas. Il est venu, selon sa promesse, à l'improviste, et comme un voleur. C'est à peu près ainsi qu'il passe dans l'aimable livre de Mme de Gasparin, inconnu, s'adressant à tous familièrement et sans se nommer. Il s'est caché et dissimulé, car il ne voulait point parler à ceux qui le cherchaient, mais à ceux qui ne l'attendaient pas. S'il s'était nommé, combien parmi ceux-là auraient fermé leur porte et leur cœur! Il a donc pris, par un stratagème, la forme qui pouvait séduire les indifférents et les hostiles, il a donné à sa voix le son qui pouvait les toucher, et ils ont été séduits et conquis. La fraude divine a réussi, car, sachez-le bien, ô littérateur-juré, insensible à tout, si ce n'est aux belles paroles et aux harmonies de la phrase, c'était lui qui vous parlait dans ces expressions vives et dans ces phrases pleines de mouvement; c'était lui qui faisait réfléchir votre esprit, ô moraliste dont la curiosité est la vie, et qui l'arrêtait sur quelque problème psychologique bien raffiné et bien subtil, choisi exprès pour vous amuser; c'était lui qui touchait votre cœur, mondains et mondaines, et qui réveillait en vous les meilleures

aspirations de votre nature assoupie, lorsque vous avez ouvert ce livre avec l'espoir d'y trouver une de ces distractions païennes dans lesquelles s'écoule votre vie.

15 décembre 1861.

MADAME

LA MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

I. ROME

II. LE PRISME DE L'AME

III. LES SOIRÉES DE LA VILLA DES JASMINS

MADAME

LA MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

I

ROME

On nous racontait récemment que le pape actuel [1] a l'habitude de demander aux voyageurs qui vont prendre congé de lui, combien de temps ils ont passé à Rome, et que, selon la réponse qu'il reçoit, il varie la formule de l'adieu. Si le voyageur déclare seulement quelques semaines, le saint-père lui répond par un adieu qui équivaut à dire : Vous ne reviendrez pas; mais s'il déclare un séjour de six mois, le pape lui dit : « Au revoir » : ce qui sous-entend qu'un jour ou l'autre, ce voyageur sera saisi de la nostalgie de Rome et qu'il y reviendra.

Tous les voyageurs qui ne sont pas incorrigiblement frivoles ou vulgaires ont ressenti et confessé ce charme profond de Rome, cette séduction lente, subtile,

1. Pie IX.

insensible, contre laquelle on est sans défiance et sans défense, tant elle s'exerce avec silence et douceur. Comment en effet songerait-on à se défendre contre une ville qui ne contient rien de ce qui peut plaire au voyageur moderne, habitué à tous les raffinements du luxe et du confort, et qui, à première vue, semble plutôt faite pour le repousser que pour le retenir? Des rues mal pavées, mal éclairées, mal surveillées par la plus négligente des polices, des chambres incommodes, des portes qui ne ferment pas, des lits peuplés d'une populace d'insectes pour employer l'énergique expression d'un voyageur anglais qui n'a pu cependant résister plus que les autres à l'attrait de Rome, une cuisine médiocre servie avec une propreté douteuse, partout des ordures qu'on laisse à la pluie et au hasard le soin de balayer, tels sont les enchantements de cette magicienne qui semble elle-même enchantée, gardée qu'elle est par les génies malfaisants de la fièvre et du désert. Fi donc! fait tout d'abord le moderne Gaulois habitué aux douceurs et aux lumières de ses salons parisiens, ou le moderne Anglo-Saxon habitué au confort et à la propreté de ses demeures protestantes, quelle scandaleuse cité! Elle trouve moyen d'offenser à la fois mon économie politique, mon libéralisme, ma philosophie et mon odorat. Jamais certes je ne choisirai une telle ville pour mon séjour. Rome laisse dire et laisse passer, car elle n'a aucun souci de ceux qui n'ont pas souci d'elle, Rome ne fait pas d'avances au visiteur, elle n'a pour lui ni sourires ni œillades.

Cette séduction si irrésistible est exempte de charlatanisme et de vulgaires manœuvres; il n'y a rien là de cet appel engageant que la voluptueuse Naples vous adresse dès l'arrivée, rien de ces artifices savants par lesquels Florence vous gagne à son amour; il y faut encore moins chercher cette vivacité et cet éclat par lesquels Paris vous enlace dans son tourbillon de gaieté. La fascination qu'exerce Rome ne coûte rien à sa fierté et ne trouble en rien son repos, mais, impérieuse avec douceur, elle attire peu à peu votre cœur, le discipline à son amour, le pénètre de respect en même temps que d'affection, le remplit enfin tellement d'elle-même que tous les autres spectacles du monde paraissent vulgaires en comparaison des siens et que, lorsqu'on la quitte, on reste inconsolable de la perdre. Un écrivain protestant, fils des vieux puritains, en a fait lui-même l'aveu : « Lorsque nous nous sommes éloignés de Rome, même de mauvaise humeur contre elle, nous sommes étonnés de découvrir que nos cœurs sont attachés à la ville éternelle par mille liens invisibles et que ces fils nous tirent encore vers elle comme si elle nous était plus familière, comme si elle était plus vraiment notre demeure que le coin de terre où nous sommes nés. »

C'est le même sentiment qu'exprime avec éloquence l'auteur anonyme d'un livre publié récemment sous le titre de *Rome* [1]. Ce titre nous plaît dans

1. Les premiers écrits de Mme la marquise de Blocqueville parurent sans nom d'auteur.

sa majestueuse simplicité ; peut-être cependant aurait-il été plus exact de l'intituler *Impressions d'une âme chrétienne à Rome*. Le livre, en effet, ne contient autre chose que les vibrations arrachées toutes vivantes par le spectacle de Rome, à une âme forte et sonore, née pour sentir et pour rendre la musique des grandes choses. Ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans le génie des grandes choses, c'est cette merveilleuse puissance d'initiation par laquelle, en se communiquant aux belles âmes qui se succèdent sur la terre, elles perpétuent leurs propres harmonies, c'est ce don d'éveiller par leur propre musique la musique qui est en nous, et de faire de nous par l'enthousiasme qu'elles nous inspirent, par les cris d'admiration qu'elles nous arrachent, un spectacle pathétique presque aussi intéressant qu'elles-mêmes. Lorsque nous sentons fortement une belle œuvre d'art, nous entrons dans un état de vie supérieure qui nous rend dignes, à notre tour, de servir de matière à un grand artiste ; lorsque nous admirons fortement un saint ou un héros, nous devenons nous-mêmes un spectacle digne d'admiration. Ce qui est remarquable dans le livre dont nous parlons, c'est que l'âme de l'auteur anonyme n'est pas moins intéressante que le spectacle qui la fait vibrer. Nous éprouvons donc en même temps une double émotion : celle des choses romaines et celle du trouble éloquent qu'elles jettent dans celui qui les contemple. On se plaît à voir cette âme si vivante sans vaine agitation, si pleinement ardente, si originale, et dont

l'enthousiasme semble ignorer la fatigue. A la grandeur de l'émotion qui se traduit dans ces pages, on mesure la grandeur des objets qui l'inspirent.

Le titre porte pour épigraphe ces mots de saint Augustin : *Semper pleni, semper avidi : Toujours rassasiés et toujours avides*. Il y a bien des significations à donner à ces simples mots par lesquels le pieux docteur exprime la nature de nos cœurs, vrais tonneaux des Danaïdes qui laissent fuir toutes les joies terrestres dont nous essayons de les remplir. Ils sont bien l'épigraphe d'un livre sur cette ville qui n'épuise jamais entièrement la curiosité du voyageur; mais je ne sais pourquoi ils m'ont paru surtout s'appliquer merveilleusement à l'âme que l'auteur y manifeste et exprimer avec une précision éloquente cette vivacité d'enthousiasme qu'aucune lassitude ne peut émousser.

Le nom de Rome, qui est synonyme de tant de grandeurs, n'éveille généralement dans les esprits que des images toutes royales et où domine la pompe; cependant ce qui fait évidemment le charme de Rome, c'est que les contrastes si hardis qu'elle renferme dans son sein, et qui partout ailleurs seraient de choquantes antithèses, ont été fondus par les soins de cet artiste merveilleux, le temps, en un mélange où toutes les âpretés ont disparu, où toutes les roideurs se sont assouplies. Nulle part au monde la majesté ne s'est alliée à autant de familiarité, la fierté à autant de douceur, la rusticité à autant de

noblesse. L'auteur du livre sur Rome nous fait sentir à merveille ce mélange par la variété des impressions qu'il nous décrit. Il ne met pas son imagination à la gêne pour s'interdire d'autres pensées que des pensées majestueuses et royales : il sait que Rome, où l'humilité s'est installée sur le trône, n'a pas de mépris pour les sentiments familiers, et qu'elle tolère toutes les rêveries, sûre qu'il n'en est aucune, fût-elle née d'une simple fleur ou d'une simple pierre de ses chemins, qui n'aboutisse à une pensée d'éternité. C'est ainsi qu'une rêverie sur une simple anémone cueillie par l'auteur au milieu du Colisée lui a servi à exprimer la poésie de ce vieux et imposant témoin des crimes et des grandeurs romains mieux qu'une description plus pompeuse. Il se souvient qu'on disait l'anémone née du sang d'Adonis, et il se demande si celle-là n'est pas née du sang de quelque jeune martyr. Il écoute les confidences de la douce fleur qui lui explique l'attrait sombre que le Colisée exerce sur nous par l'éternelle nécessité du martyre qui change de forme avec les âges, et il écrit une page toute émue et toute charmante.

Le livre est plein de rêveries originales où l'auteur nous laisse lire sa propre nature et nous initie à ses préférences et à ses répugnances. Il en a d'étranges, d'amusantes et qui trahissent une âme prime-sautière, qui ne reçoit de personne ses jugements. Ses indulgences nous plaisent, tant elles sont peu communes. César Borgia, par exemple, lui inspire une partialité que nous laisserons à d'autres le soin de blâmer, tant

nous comprenons combien l'admirable portrait qu'on prétend être le sien plaide éloquemment en sa faveur. La douloureuse figure de Béatrice Cenci, telle que nous l'a transmise le pinceau de Guido Reni, arrache aussi l'affection de l'auteur et ce n'est que justice. Une si éloquente histoire se laisse lire sur ce visage, on sent si bien que l'âme à laquelle il sert de masque a été brisée sous le poids d'un secret trop fort pour elle! Évidemment l'auteur appartient à la même famille d'esprits que cette très remarquable personne qui avouait un jour devant nous pour ses héros favoris le roi Charles VIII de France et le duc Bernard de Saxe-Weimar de la guerre de Trente ans. Mais ces saillies d'imagination ne choquent ni n'irritent, car elles sont l'indice certain d'une nature que la noblesse attire jusque dans ses erreurs et que la platitude seule ne saurait intéresser.

Et que de beaux traits répandus partout dans le livre, sur la campagne romaine qu'on peut ne pas goûter mais qu'on adore quand on la comprend, « l'impérieuse n'admettant pas qu'on puisse l'aimer à demi » : sur la basilique de Saint-Pierre, qui commence par accabler pour se faire ensuite aimer lentement, qui, microcosme de cette Rome même, pourrait s'imposer mais préfère s'insinuer; sur les fêtes et les feux d'artifices romains, qui sont des œuvres d'art et éveillent l'imagination comme une belle peinture ou une belle page musicale! Mais la partie la plus émue à mon gré de ce livre, c'est la partie des villas et surtout le chapitre qui concerne la villa Ludo-

visi [1]. C'est un beau chapitre où les deux civilisations qui se sont embrassées à Rome font entendre leurs voix dans un duo éloquent et poétique.

L'impression dominante est celle de cette paix souriante, de cette mélancolie radieuse que le séjour de Rome ne manque jamais, paraît-il, de faire éprouver aux cœurs attristés et endoloris. On voit que la ville éternelle a versé à flots à l'auteur ce baume du bon Samaritain qu'elle tient en réserve pour tous les affligés de ce monde, et les pages de son livre en exhalent encore les parfums. Rome est certainement la plus fière des reines, mais elle en est aussi la plus douce, car pour nous remettre à notre vraie place, elle n'a pas besoin de nous humilier, et pour nous faire sentir notre petitesse elle n'a pas besoin de nous offenser de sa grandeur. Dans cette ville qui a connu toutes les gloires, nous comprenons et nous acceptons sans effort le néant de notre chétive existence et la puérilité de nos pauvres douleurs. Ainsi que l'auteur le dit avec une expressive éloquence, « on y est comme chassé de soi-même par le flot des souvenirs qui monte, qui monte toujours : plus on vit à Rome et plus la personnalité ou du moins l'individualité s'efface. On pense à tant de

1. Hélas! ces pages pourront désormais servir de document historique. A l'heure qu'il est l'adorable villa Ludovisi n'existe plus. Elle a dû céder la place à nous ne savons quelle voie de construction récente, et avec elle disparaît encore le souvenir des jardins de Salluste sur l'emplacement desquels elle avait été autrefois construite. Seul, nous dit-on, le petit palais qui contient l'AURORE du Guerchin, si pathétique et si sombre, reste encore debout.

choses que l'on ne pense plus à soi-même.... » Quelles admirables leçons d'humilité cette ville sait poétiquement insinuer dans l'âme sans faire frémir notre orgueil et crier nos passions! Que sont tous nos rêves de puissance, de gloire, d'amour, de fortune, auprès des réalités qui ont vécu sur cette terre et qui ont passé, ne laissant d'elles que des tombeaux et des ruines! Pourquoi nous révolterions-nous de ne pas laisser même un nom derrière nous, là où toute une civilisation n'a laissé que des débris? Si devant un tel spectacle, nous éprouvons encore quelque tristesse, ce doit être, ce semble, non cette tristesse égoïste qui nous noie dans notre propre personnalité, mais cette tristesse sublime qui élargit notre âme et l'élève au niveau des destinées de notre race entière. Notre tristesse devient en quelque sorte une tristesse *générique*, et se rapporte, non à notre néant, mais au néant de l'humanité entière. La consolation sort pour nous de la mort, et la lumière des ombres des tombeaux.

Vous qui vous étonnez de la puissante action que Rome conserve sur toutes les âmes nobles et élevées, avez-vous jamais songé que c'est le seul lieu du monde qui possède le privilège de nous faire gravir sans effort jusqu'aux sommets les plus inaccessibles des sentiments humains, à ces sommets que la sagesse vulgaire ne soupçonne même pas et qui restent inconnus de la plupart des hommes? Je nommerai seulement deux de ces hauteurs, celles qui dominent toutes les autres : la première est précisé-

ment cette tristesse impersonnelle qui nous permet de sentir comme ont senti les plus grands hommes, et qui nous explique l'énigme de leurs douleurs et de leurs joies. N'avez-vous jamais été étonné, habitué, comme vous l'êtes, à rapporter tout à vous-même, de remarquer que les chagrins et les joies des très grands hommes n'avaient aucune réalité personnelle et se rapportaient à un être anonyme et collectif qui se nommait humanité, qu'ils avaient été tristes de ce qui ne faisait souffrir personne autour d'eux, heureux de bonheurs qu'ignoraient ou ne pouvaient comprendre ceux qui les approchaient? Eh bien, ce dernier et sublime échelon du sentiment humain, Rome vous le fait gravir sans effort, à vous chétif et inconnu, pour peu que vous ayez l'âme sympathique et ouverte. Et puis Rome est le seul lieu du monde où la vanité des grandeurs humaines soit autre chose qu'un lieu commun, un thème de prédication morale. Partout ailleurs on sent que tout est vain sans en être bien persuadé, comme les jeunes gens savent qu'il sont mortels sans en avoir la conscience certaine; mais à Rome la réalité du néant s'impose avec une évidence écrasante. Alors on apprend à distinguer ce qui passe de ce qui dure, et l'on s'élève tout tranquillement à la conscience de la permanence de l'éternité par le sentiment profond que l'on éprouve de la fuite du temps. Et voilà comment Rome est la ville éternelle dans un sens plus noble encore que ne l'entendait l'orgueil de son peuple et de ses dominateurs; elle est la ville éternelle, parce qu'elle révèle

vraiment l'éternité à ceux qui sont capables de recevoir cette leçon.

Ce n'est pas nous qui parlons ainsi, c'est l'auteur anonyme du livre de *Rome*, dont nous ne faisons autre chose que résumer les impressions. Si donc les sentiments que nous avons exprimés contiennent quelque élévation et quelque vérité, c'est à l'auteur qu'il faut en rapporter le mérite et non à nous, simple abréviateur. L'auteur aime Rome et avoue que son but est de la faire aimer; j'ai résumé impartialement les raisons qu'il donne de son affection, et je ne veux pas chercher à les affaiblir en prenant la parole en mon nom. Le livre est très capable de conquérir des amis à Rome; mais ce dont je suis certain, c'est qu'il conquerra à son auteur la sympathie de tous ceux qui le liront, comme il a conquis la nôtre par sa constante noblesse, sa foi en même temps indépendante et respectueuse, et son enthousiasme chevaleresque pour tout ce qui porte la marque de la beauté et de la grandeur.

1865.

II

LE PRISME DE L'AME

Le prisme de l'âme! quel titre allemand, bizarre, avoue l'auteur lui-même dans une préface où il expose avec vivacité les motifs qui l'ont porté à choisir ce titre, et où il presse avec insistance le lecteur d'approuver son choix. Nous nous rendrons sans trop de prière à cette insistance, et nous serons d'autant moins portés à le chicaner que c'est un peu à la bizarrerie de son titre que nous devons d'avoir lu son livre. Il n'a d'ailleurs rien de plus étrange que les titres affectionnés par les anciens auteurs mystiques avec lesquels l'auteur semble avoir quelque parenté de nature, et il n'est, à tout prendre, pas plus extraordinaire de parler du *prisme de l'âme* que de parler du *château de l'âme*, comme sainte Thérèse, ou du *chemin de la perfection*, comme saint Jean de la Croix, ou des *torrents spirituels* comme Mme Guyon. De tous temps, les solitaires et les mystiques, ceux qui trouvent en eux-mêmes leur univers, étonnés de la variété des paysages et des

horizons psychiques qu'ils rencontraient en eux, ont aimé à dresser la géographie de ce pays invisible et à nommer les localités dans lesquelles ils séjournaient de préférence ou les aspects qui leur étaient particulièrement chers. Notre temps est peu mystique, il est vrai, mais les pensées profanes de nos auteurs du jour ne redoutent pas plus les appellations bizarres que ne les redoutaient les pensées religieuses des vieux auteurs, et les *brises du soir*, les *stella matutina*, les *primevères* et *pervenches* depuis si longtemps à la mode déjà, doivent avoir accoutumé le public à ne pas s'étonner de titres encore plus singuliers que celui du livre sur lequel nous aimerions à appeler l'attention des esprits élevés et surtout de ce petit troupeau assez nombreux, mais parsemé et disséminé en tant de lieux, qui, tenant à la terre par tous les liens qui la font chérir en apparence, n'attend plus rien que de l'éternité. Ce livre s'adresse entre toutes à ces âmes désabusées d'un pouvoir qu'elles ont épuisé et ambitieuses d'un pouvoir qu'elles ne connaissent pas encore, qui, ayant tout possédé de ce monde, aspirent à tout posséder du ciel.

Nous l'avons donc lu ce livre, bois taillis des plus touffus, forêt de pensées neuves, anciennes, sages, fantasques, énigmatiques, singulières, touchantes, d'où s'échappe à travers l'ombre formée par les ramures étroitement entrelacées cette lumière à laquelle on reconnaît les âmes véritables. L'auteur possède visiblement une nature puissante et robuste

qui peut faire douter du sexe auquel il appartient, car si ses pensées sont constamment tournées vers le grand sentiment qui, sous diverses formes, fait la préoccupation unique de la nature féminine, certains cris d'une violence toute virile, certaines notes vibrantes et héroïques, semblent trahir un caractère plus impérieux et plus dominateur que celui qui a été accordé par Dieu au sexe féminin.

Le titre, quelque bizarre qu'il paraisse, dit bien la pensée générale du livre; l'épigraphe italienne choisie par l'auteur en résume bien, d'un autre côté, le sentiment et la vie : « *Scio che son d'amor, d'amor m'intendo* : Je sais que je suis d'amour, en amour je m'entends ». L'auteur dit quelque part que c'est aimer encore que de chercher à oublier, et en effet ceux qui ont une fois aimé réellement aiment toujours, même dans les choses les plus étrangères en apparence à l'amour, même dans les occupations auxquelles ils demandent une distraction, une diversion, un oubli d'eux-mêmes et des autres. Aussi je ne craindrai pas de dire que c'est véritablement aimer que d'écrire un pareil livre. Il y a là une ardeur expansive, une générosité cordiale, une sympathie inquiète, un souci d'affection en un mot qui s'en prennent à tous les êtres de la création et qui vont du créateur du monde aux plus humbles bêtes, et des plus ardentes joies des hautes intelligences aux plus petites et aux plus vulgaires souffrances. L'ouvrage est long, la pensée générale de l'auteur s'égare quelquefois, mais son ardeur est telle qu'elle se commu-

nique pour ainsi dire du livre au lecteur à la manière d'une flamme, et qu'elle le soutient pendant toute la lecture contre les défaillances de son attention et les lassitudes de sa curiosité.

L'âme humaine est assimilée à un soleil dont les rayons, en se reflétant à travers le dur cristal dont est faite la vie, engendrent tour à tour, selon les saisons et les âges, une des couleurs du prisme. Chaque âge de l'âme a sa couleur, et cette couleur est exactement celle de la passion qui lui est propre. Ce n'est pas cependant, si l'on en croit l'auteur, que l'âme change de passion en changeant d'âge; l'amour, qui commence avec l'aube azurée de la vie et qui se termine avec la nuit noire de la tombe, la remplit à lui seul tout entière; mais cette passion change de caractère, et ce sont ses états divers auxquels correspondent les diverses couleurs du prisme.

A l'enfance correspond la couleur de l'azur, symbole d'innocence, de foi et de pureté, couleur divine, qui semble éternelle et qu'un rien suffit pour ternir, couleur tendre avec éclat, lumineuse avec douceur. L'amour adolescent est représenté par la nuance délicate et fugitive du rose, à laquelle succède la redoutable mais triomphante couleur rouge, lorsque l'amour passe avec l'âme, qu'il accompagne pas à pas, de son printemps odorant et tiède à son été électrique et étouffant. Puis, lorsque l'amour a traversé cette saison aux reflets de fournaise ardente, et qu'il s'est dégagé de son atmosphère lourde d'orage, il reprend une pureté relative, et alors

arrive le règne du vert, la couleur du bonheur sérieux, de la joie grave et austère. Alors l'âme est fatiguée des aventures et des tempêtes, désabusée des passions audacieuses et équivoques; elle a reconnu que le bonheur véritable n'était pas séparable de la vertu et de la moralité, et elle se prend à aimer avec tranquillité et assurance d'elle-même. Une saison neutre succède et conduit l'âme au royaume de la couleur grise, symbole de désenchantement, nuance triste et pâle du crépuscule suprême de la dernière jeunesse. C'est l'heure des tristesses, des regrets, quelquefois des remords; cependant çà et là passent encore quelques rayons affaiblis de cette espérance qui ne meurt jamais que pour renaître, et par laquelle le cœur aime à se leurrer jusqu'à la fin. Mais bientôt ces vagues et chimériques espoirs s'évanouissent; la première heure de la vieillesse a sonné; alors commence le règne de la couleur noire. Le désenchantement s'est transformé en désespoir; la vie est finie pour jamais, et l'âme éperdue, pleurant sur elle-même, se précipitant dans les sombres abîmes de l'angoisse et de l'ennui, y cherche une mort prématurée. Voilà le spectacle de la première période de la vieillesse. Cependant du fond de cette nuit une lumière s'élève, l'âme sort de cette tombe où elle s'agitait vivante, et elle entre dans le règne de la couleur blanche, qui est comme l'aube du jour qui suivra la mort et qui ne finira plus. Ses angoisses ont cessé, elle a retrouvé la paix et la lumière dans le désespoir même et dans

la nuit. Elle a conquis enfin dès ce monde sa récompense, elle est payée de toutes ses tribulations en sérénité et en douceur. Rien ne l'attache plus à la terre sur laquelle elle jette un regard bienveillant et doux, elle habite déjà l'éternité et elle est mûre pour le bonheur céleste qui correspond, selon l'auteur, à la couleur lilas.

Les correspondances entre les couleurs et les divers états de l'âme et de l'amour sont bien suivies et n'ont rien que ne pussent avouer pour exactement vrai les poètes et les esprits érudits en matière de symbolique. Ceux qui connaissent le langage magique que parlent les choses d'ici-bas et qui ont reconnu les significations morales des objets naturels ne seront point étonnés de voir assimiler la période de l'amour passionné à la couleur rouge, et la passion sérieuse et éprouvée à la couleur verte. Le gris est bien exactement la couleur qui correspond au soir de l'âme, aux suprêmes adieux de l'amour terrestre.

De toutes ces correspondances il n'y en a qu'une seule qui m'étonne comme elle en étonnera beaucoup d'autres, je le crois. Je me réjouis de penser que le lilas est la couleur de l'éternité; mais pourquoi cette couleur plutôt qu'une autre? Est-ce pour indiquer que l'éternité sera un printemps perpétuel? Le choix de cette couleur nous paraît donc légèrement arbitraire, mais l'auteur paraît y tenir beaucoup, et nous le lui passerons d'autant plus volontiers qu'il n'a rien qui nous déplaise, et que nous nous

accommoderions volontiers de passer l'éternité enveloppé dans cette couleur charmante.

Voilà ce livre, œuvre d'un auteur inexpérimenté peut-être en certaines matières de composition et de procédés littéraires, mais plein de fougue, de beau et grand zèle et d'éloquence élevée. Nous disons que l'auteur est inexpérimenté, et probablement il chérit son inexpérience. Il est impossible, s'il eût soumis son œuvre au jugement d'un véritable ami, qu'on ne lui eût pas conseillé de l'émonder d'une dizaine de chapitres, ce qui l'aurait allégé sans porter atteinte à l'ordonnance générale, et l'aurait rendu plus attrayant sans le rendre moins sévère. Mais quoi! les conseils des amis ont-ils jamais chance de se faire entendre et l'auteur ne proclame-t-il pas en maint endroit de son livre la vanité du sentiment de l'amitié?

De telles œuvres ne s'analysent pas; on ne peut qu'en donner, comme nous le faisons, la substance et l'esprit. Ne vous laissez donc pas effrayer par le titre; ouvrez le livre et lisez en conscience; vous serez récompensés par la quantité de pensées fines et délicates que vous rencontrerez, et par les beaux cris qui vous surprendront à l'improviste. J'appelle surtout votre attention sur les parties intitulées *le règne du rouge*, *le règne du vert*, *le règne du gris*; vous y reconnaîtrez que si l'auteur est inexpérimenté dans certaines questions à demi techniques de procédés littéraires, il ne l'est pas, en revanche, dans la science du monde, dans la connaissance des passions et dans

l'observation de l'âme humaine. Plus d'un cœur pourra y retrouver ses propres émotions et y regretter ses propres erreurs. Plus d'un noble esprit tourmenté pourra y faire avec l'auteur le voyage étrange dont parle saint Augustin avant sa conversion, ce voyage à travers les créatures et les œuvres de Dieu, au terme duquel on parvient enfin au dire du saint docteur jusqu'à son âme. Quelle que soit l'impression que vous rapportiez de ce voyage, soit que l'inévitable tristesse qui résultera pour vous de cette course à travers les passions vous amène à partager les espérances religieuses de l'auteur et à chercher en Dieu seul la paix et l'amour, soit qu'elle vous en détourne, vous saluerez, j'en suis sûr, la vaillance de l'écrivain et vous penserez, comme nous, que son œuvre trahit une de ces personnes qui, quelles que soient leurs doctrines, ont combattu pour la bonne cause : celle du bien et de la vérité.

1863.

III

LES SOIRÉES DE LA VILLA DES JASMINS

Sous ce titre poétique, *les Soirées de la villa des Jasmins*, une personne de rare distinction bien connue du haut monde de Paris, Mme la marquise de Blocqueville, vient de publier une série d'entretiens philosophiques où elle a résumé les pensées, les rêveries et les lectures de toute sa vie. L'auteur a-t-il eu raison de choisir cette forme de préférence à quelque autre de plus récente fortune? Nous le croyons, et nous demandons, dès le début de ces pages, à présenter la défense de ce genre des entretiens et des dialogues que nos devanciers, préoccupés du désir de plaire autant que d'instruire, employèrent souvent avec grand succès, et qui a laissé plusieurs chefs-d'œuvre dans notre littérature.

La mode a vraiment des caprices, des abandons et des retours qui seraient injustifiables, s'ils n'étaient aveugles comme tout ce qui tient de l'accident et du hasard. Telle forme littéraire garde la vogue pendant de longues années. quelquefois pendant de longs

siècles; puis tout à coup elle est abandonnée avec autant d'unanimité qu'elle avait été suivie. La veille, on l'appliquait à tous les ordres de pensées indifféremment, même à ceux qui lui étaient rebelles; le lendemain, on ne l'applique même plus à ceux dont elle était le cadre naturel. Telle est un peu l'histoire de ce genre des entretiens; après avoir servi pendant plus de deux siècles à présenter et à expliquer les choses les plus diverses et les plus sérieuses, la politique et l'économie sociale, la philosophie et la religion, l'astronomie et l'art du comédien, il a été délaissé par notre moderne science positive, qui, estimant sans doute, comme Jouffroy, que tout fut perdu dès que Fontenelle eut mis l'astronomie aux pieds des dames, préfère donner à ses pensées et à ses découvertes les formes du monologue et de la leçon, formes qui ont leurs avantages, mais qui ne sauraient convenir à toutes les classes d'esprits, et qui, dans une foule de cas, ne sauraient remplacer celles qu'on leur sacrifie. Rien, en effet — et c'est là le point que nous voudrions sommairement démontrer, — n'est moins arbitraire que l'existence des genres littéraires, même des plus petits, même de ceux qui peuvent sembler une invention individuelle.

Je prends pour exemple l'*essai*, qu'on peut dire en toute réalité avoir été créé par Montaigne, et dont on pourrait lui rapporter exclusivement la propriété. Est-ce par simple caprice ou seulement pour exprimer l'humeur libre et indécise de sa nature individuelle que ce grand esprit inventa cette forme littéraire et

le nom discret qui la désigne? Eh! non, il fit par là œuvre générale encore plus que personnelle, et créa la forme qui est essentiellement celle du scepticisme loyal, sincère, exempt de perversité, et aussi soucieux de ne pas tromper que de ne pas être trompé. Quel cadre, en effet, mieux que ce cadre flexible, sans limites rigoureuses, à la fois libre et modeste, convient à l'exposition d'une doctrine qui n'a que des doutes à proposer, et qui évite toute conclusion comme une présomption de l'orgueil ou une illusion de l'ignorance? Quel genre saurait mieux sauver le scepticisme de toute apparence et de toute tentation de dogmatisme? Eh bien! il nous semble que l'entretien philosophique est pour les dogmatisants idéalistes précisément ce que l'*essai* est pour les sceptiques. Lorsqu'il créa le *dialogue*, Platon, ce patron éternel des idéalistes, comme Montaigne est le patron éternel des sceptiques, fit mieux qu'obéir à ses instincts d'artiste : il se souvint de son maître Socrate, et trouva la forme qui correspond le plus directement à sa méthode. En est-il une autre en effet qui permette mieux au philosophe d'appliquer dans toutes ses sinuosités la fameuse méthode de la dialectique platonicienne? On sait en quoi consiste cette méthode. Exilée dans un monde où tout n'est qu'apparence, l'âme aspire à la vérité éternelle et s'efforce d'y parvenir; ingénieusement, subtilement, elle prend son point d'appui sur ce monde même qui la trompe et l'abuse, traverse lentement une forêt de contingences et de phénomènes, rejette les uns, s'aide des autres

après en avoir constaté le degré de réalité, et, atteignant ce qui est fixe au moyen de ce qui est mobile, ce qui est durable au moyen de ce qui est passager, ce qui est immortel au moyen de ce qui est durable, ce qui est incréé au moyen de ce qui est immortel, elle remonte ainsi par degrés toute l'échelle de l'absolu. A la lenteur de cette méthode correspond admirablement la lenteur du dialogue. La pensée principale s'avance à travers les méandres de la discussion, les obstacles des objections, les fourrés des saillies, les écarts des souvenirs qui tantôt la découvrent et le plus souvent la cachent jusqu'à ce qu'enfin elle apparaisse au terme victorieuse et triomphaute. Concluons donc que toute forme littéraire, même la plus petite, a sa raison d'être, et qu'il ne dépend pas de la mode qu'elle soit ou ne soit pas.

L'entretien philosophique est, disons-nous, la forme littéraire qui convient essentiellement aux dogmatisants idéalistes; or l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* est chrétienne fervente et idéaliste résolue. Bien loin donc de lui reprocher d'avoir employé cette forme aujourd'hui un peu délaissée, nous l'en félicitons au contraire, car nous ne croyons pas qu'aucune autre aurait pu mieux répondre à la nature de son esprit et aux tendances de ses pensées que cette forme élastique, complaisante à embrasser les choses les plus diverses, insoucieuse de toute logique hâtive, de ce qu'un illustre Anglais appelait un jour devant moi *directness of aim*. Nulle forme qui permette mieux d'utiliser cette riche floraison que la vie

entasse toujours plus touffue chez les esprits bien doués à mesure qu'elle s'écoule, souvenirs, anecdotes, rêveries, impressions de lectures et de voyages. Si la floraison est un peu trop épaisse, ce n'est que tant mieux, car on ne saurait répéter à l'auteur qui a choisi cette forme la réponse d'un roi de Sparte à un étranger éloquent, mais qui perdait trop souvent de vue son objet : « Étranger, ce sont là de bons propos hors de propos », l'abondance et la variété étant précisément les lois du genre. *Les Soirées de la villa des Jasmins* ne sont point faites pour démentir ces lois. Ces entretiens sont comme des corbeilles énormes composées de ces fleurs de la vie dont nous venons d'indiquer la nature; souvent on pourrait trouver que la corbeille est trop pleine, quelquefois que les herbes curieuses y sont trop épaisses, et quelquefois encore que les couleurs y sont assorties avec une hardiesse excessive; mais l'exubérance et la diversité de cette floraison vivante ne ressortent que mieux par cette prodigalité et ces contrastes.

L'esprit de l'auteur présente deux caractères qui sont rarement réunis, une invariable fixité dans ses convictions personnelles et une ardente curiosité des opinions étrangères aux siennes; je n'ai pas besoin de beaucoup insister pour faire comprendre comment cette double tendance a pu se révéler plus librement sous cette forme de l'entretien qu'elle ne l'aurait pu sous toute autre. Sa foi, d'une orthodoxie irréprochable, est de l'ordre très rare de celles qui ne redoutent rien de ce qui peut leur servir à s'expliquer

à elles-mêmes et à se confirmer en elles-mêmes ; aussi les hérésies les plus hardies et les nouveautés les plus hasardeuses n'ont-elles rien dont elle s'étonne ; mais il y a mieux que de la curiosité dans cette recherche, il y entre un très piquant et très original besoin de prosélytisme. Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, dit l'Écriture, qui nous apprend encore que les ouvriers de la onzième heure sont de tous les plus agréables à Dieu. Eh bien ! l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins* pense, à l'égard des hérétiques et des novateurs, comme l'Écriture à l'égard des pécheurs repentants et des justes en retard. Ce que l'auteur cherche en eux, c'est moins des adversaires que des auxiliaires ; elle aime à les surprendre en flagrant délit d'orthodoxie, à les transformer en ouvriers de la onzième heure, et elle y réussit souvent avec bonheur. Cette prédilection n'a pour notre part rien qui nous étonne, car les orages d'une conscience sincère sont un spectacle tout autrement noble que la paix routinière d'une conscience qui ne s'interroge pas, et le sentiment religieux se rencontre bien plus fortement dans les tourments et les défaillances d'une âme égarée par excès d'amour du vrai que dans les affirmations et les témoignages d'une orthodoxie qui ne connut jamais le doute, ni l'inquiétude. Les aveux vibrants de Henri Heine, les sentences impartiales de Goethe, les sarcasmes et les blasphèmes de Byron lui-même viennent donc tour à tour témoigner en faveur des croyances de

l'auteur : Henri Heine surtout, qu'elle a beaucoup lu et bien compris, lui fournit plus d'une pensée profonde à l'honneur du christianisme en général et à la défense du catholicisme en particulier. Je viens d'en dire assez pour faire comprendre que l'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins*, dans sa manière de comprendre la religion, est tout à fait à l'opposé de ce célèbre homme d'Église qui, lors des affaires de la constitution *Unigenitus*, impatienté de s'entendre opposer sans cesse les autorités de saint Paul et de saint Augustin, répondit si vertement, s'il faut en croire Duclos : « Saint Paul et saint Augustin étaient des têtes chaudes qu'il faudrait mettre à la Bastille, s'ils vivaient de nos jours ». Elle au contraire est du parti des têtes chaudes qui portent dans la religion ardeur, imagination et enthousiasme.

Des entretiens philosophiques ne vont pas sans un cadre et des personnages, parties qui pour n'être qu'accessoires sont peut-être plus difficiles à atteindre en un tel genre que la partie essentielle. La plus haute pensée, et même la plus entraînante éloquence, ne suffisent pas pour amener à bonne exécution ces details délicats de bordure et d'ornements, ces dessins de silhouettes humaines. Pour un Platon ou un de Maistre qui y ont réussi, comptez combien de Leibnitz et de Malebranche y ont échoué. Eh bien! *les Soirées de la villa des Jasmins* ont un cadre et des personnages très suffisamment conformes aux difficiles lois de ce genre. Le cadre se compose d'un roman d'amour peu banal dont nous ferons ressortir

tout à l'heure la singularité. Une belle mondaine, fatiguée des orages de la vie, est venue chercher un abri contre les persécutions du monde sur ce rivage de la Méditerranée, dont rien ne peut égaler l'élégance, la variété et la douceur; mais elle s'aperçoit bientôt qu'il est plus facile d'échapper au monde que d'échapper à son propre cœur, et que la solitude même ne peut donner la paix et assurer la liberté, car le maussade et perfide ennui, conseiller de péché, s'est glissé dans son opulente demeure, dont il lui a fait une prison. Le tourment d'aimer survit en elle aux tragédies de l'amour, la sensibilité au désenchantement, un besoin de vivre qu'elle ne peut satisfaire à elle seule s'agite en elle, et elle écrit à quelques amis d'élite pour solliciter de leur charité qu'ils viennent l'y aider. La tâche n'est pas précisément facile comme suffisent à l'indiquer les noms dont l'auteur a voulu baptiser sa belle désenchantée : *Eltha-Arya-Lucifera*; *Eltha*, c'est-à-dire l'altière, *Arya*, c'est-à-dire la fille des guerriers ou la fille des hommes de race noble, *Lucifera*, c'est-à-dire la lumineuse ou la diabolique, trois noms qui conviennent parfaitement au personnage, et peuvent nous servir à vérifier ou même à compléter la théorie aussi charmante que vraie de Sterne sur les destinées que nous font les noms reçus à notre naissance. Eltha est en effet comme ses noms fière, noble, passionnée pour la vérité, et n'est pas aussi sans quelques-unes de ces violentes impulsions intérieures qui tourmentèrent tant sainte Thérèse en lui faisant se demander si ces

impulsions venaient de Dieu ou de l'éternel tentateur.

Ses amis répondent à son appel comme si ses prières étaient des ordres. Ils savent trop combien cet ennui est peu joué pour ne pas s'empresser d'accourir mettre à son service ce que la vie a pu leur laisser à eux-mêmes de facultés de distraction et de puissance de consolation. Ces amis sont au nombre de quatre, un vieil ami de famille, conseiller éprouvé dès l'enfance, un voyageur, un poète et un critique. Ces personnages ne sont pas de purs fantômes ni de simples interlocuteurs chargés de donner la réplique aux discours d'Eltha; ils vivent très suffisamment pour leur propre compte, et une individualité fort nette résulte bien pour chacun des discours qu'il prononce et des opinions qu'il émet. Les noms même dont l'auteur les a baptisés, noms un peu bizarres, il faut l'avouer, servent à faire ressortir leurs caractères et les font apparaître devant le lecteur tels que l'auteur a voulu les présenter, sans qu'il soit possible de se tromper sur leur rôle. Rabboni, c'est-à-dire le maître, mélange d'ecclésiastique et de vieil artiste revenu de la gloire, représente l'autorité dans ce cénacle qu'il préside comme une sorte de saint Pierre à la fois austère et paternel. Si Rabboni est le saint Pierre de ce cénacle, Maelstrom, le voyageur, représentant de l'expérience qui s'acquiert par une vie studieuse et errante, en est le saint Paul, et le poète Lucio en est le saint Jean comme représentant de l'enthousiasme, et à un meilleur titre encore, à titre d'apôtre bien-aimé, car c'est à lui qu'Eltha consacre

toute la part de tendresse que la préoccupation des choses éternelles la laisse libre d'accorder aux choses de la terre. En toute bonne pièce, il faut qu'il y ait un personnage sacrifié; la victime est ici Malesch, le représentant de la critique et du scepticisme, qui est au milieu de ces éloquents apôtres comme un saint Thomas, ou pis encore, comme un Élymas ou un Simon le Magicien chargé de recevoir les réprimandes des croyants imperturbables. Malesch est le point de mire de tout sarcasme amical, de toute ironie joyeuse; Eltha elle-même, qui est une fille pour Rabboni, une sœur pour Lucio et une amie pour Maelstrom, est presque une gouvernante pour Malesch; elle le tance, elle l'avertit, elle le morigène, et, tandis qu'elle prodigue aux autres la myrrhe et l'encens de son admiration, les parfums qu'elle lui présente ne sont jamais sans cette once d'amertume dont parle l'Écriture. Eh bien! je demanderai à l'auteur la permission de prendre parti pour Malesch, car, de tous ses personnages, c'est celui que je préfère de beaucoup. Si ce n'est pas le plus éloquent de ses interlocuteurs, c'est certainement le plus ingénieux et celui qui pense réellement le plus. Que lui reproche-t-on? Son pessimisme? mais c'est un droit qu'il a payé de son expérience. Il a trouvé la vie douloureuse et il le dit nettement; j'imagine que ses confrères en avouent tout autant et n'ont pas envie de le contredire sur ce point. Son scepticisme? mais c'est une attitude d'âme qui prouve son honnêteté, le doute étant, comme le dit Montaigne, un bon oreiller pour

une tête bien faite. On lui reproche encore un penchant trop prononcé pour la plus innocente des sensualités, la cuisine bien apprêtée. Voilà un reproche qui ne peut venir que de fort mauvais logiciens. Prétendrait-on par hasard qu'il la préférât mal apprêtée? Rien d'ailleurs n'est mieux fait pour prouver la candeur et la droiture de Malesch que ce goût pour la cuisine apprêtée selon les règles du sens commun; de toutes les sensualités, c'est la seule que puisse avouer un homme de bien, car c'est la seule qui soit inoffensive et qui n'engendre pas de remords. Jamais canard rôti à point ne causa dommage au prochain, et personne ne s'est encore repenti, je crois, d'un beefsteak préparé avec soin.

Eltha, avons-nous dit, aime Lucio mieux que d'amitié; or, comme l'auteur nous avertit dans sa préface que nous devons nous garder de prendre Eltha et Lucio pour deux amants ordinaires, il est clair que c'est dans cet amour qu'il faut chercher la pensée qui fait le fond et le lien de ce livre. Comme cette pensée a sa portée et sa profondeur, et qu'il se pourrait fort bien que le lecteur ne l'aperçût pas clairement, nous allons essayer de la mettre en pleine lumière. L'intention de l'auteur a été, croyons-nous, de symboliser dans l'amour d'Eltha la noble dame pour Lucio le poète l'amour du passé pour l'avenir. Le passé veut que l'avenir soit fait à son image, il veut qu'il ait la même sagesse, la même noblesse, le même héroïsme. L'avenir sera ce que j'ai été, ou il ne sera pas, dit le passé, et le passé a

raison. Ce n'est pas par égoïsme jaloux ou dureté méchante qu'il prononce cette sévère parole : *ou il ne sera pas.* Si le passé a vécu, c'est qu'il a obéi aux conditions des lois morales, et comment l'avenir pourrait-il espérer de vivre, s'il ne se soumet pas à ces conditions ou s'il se méprend sur elles? Si l'avenir se refuse à la sagesse, il se suicidera; s'il se refuse à la noblesse, il n'inspirera pas le respect; s'il se refuse à l'héroïsme, il ne saura ni ne pourra se défendre; s'il se refuse à la sainteté, il se retranchera l'aliment essentiel de vie, le feu générateur qui pourrait le prolonger à travers les siècles. La grande chose en ce monde n'est pas de naître, c'est de durer; or nous venons d'énumérer les conditions auxquelles dure une société. Si les anciennes sociétés ont eu une telle longévité qu'elles en semblaient éternelles et que, lorsqu'elles ont été ébranlées, on a cru que la fin du monde était venue, c'est qu'au milieu de leurs erreurs et de leurs crimes elles ne rompirent jamais avec ces lois morales et sociales qui sont nées le même jour que l'homme, dont il ne peut se séparer, car elles sont en lui-même, et qu'il ne peut fuir que par la mort. Rien de plus fortement et de plus éloquemment pensé. J'irai même plus loin que l'auteur. Il est certain, absolument certain, que tout passé devra se trouver dans l'avenir, non comme forme, mais comme substance et matière morale; autrement dit, il est certain que l'avenir ne sera pas autre chose que le passé lui-même, seulement transfiguré et rajeuni par les combinaisons nouvelles amenées par le temps

entre des éléments éternellement identiques à eux-mêmes et dont il ne peut pas plus se perdre un seul qu'il ne peut se perdre un atome dans le monde matériel. Ce n'est que de notre temps que le sentiment d'une incompatibilité radicale entre le passé et l'avenir s'est emparé des esprits, sentiment fatal, car il pourrait entraîner à la ruine irrémédiable la société qui s'entêterait à le pousser jusqu'à entier épuisement.

L'auteur a donc profondément raison en proclamant la nécessité d'une alliance contre l'opinion trop générale qui admet la légimité d'un divorce; cela dit, il faut bien avouer que cette union est ce qu'il y a de plus difficile au monde. En vérité, je ne connais pas de sujet mieux fait pour inspirer un grand poète que le drame orageux de cette tendresse du passé pour l'avenir; mais quel poète il faudrait pour une telle œuvre! Ce ne serait pas trop d'un Goethe et d'un Byron réunis, d'un Goethe pour en sonder et en montrer la profondeur, d'un Byron pour en exprimer les violences et les orages. Hélas! l'avenir est toujours plein d'ignorance, d'imprudence et de confiante illusion, le passé toujours chargé de science et de défiante expérience. L'avenir est toujours libre de chaînes, le passé est toujours chargé d'entraves. Comme je m'entretenais, il y a bien des années, des affaires de Rome avec un jeune noble romain, il me dit ce mot remarquable qui s'applique à bien d'autres qu'aux représentants de la cour pontificale : « Il n'y a pas de transaction à espérer; *ils ont passé les siè-*

cles à s'imposer des devoirs, et en ce faisant ils se sont mis des cordes aux bras et aux jambes, en sorte qu'ils ne peuvent plus ni marcher ni se mouvoir ». Telle est l'éternelle histoire du passé et l'éternel obstacle contre lequel se heurte l'avenir. Toujours le passé s'est plu à s'imposer des devoirs, des obligations, des convenances, des formes, des habitudes, des usages, des antipathies, et il a vécu si longtemps avec tout cela qu'il en arrive à ne pouvoir distinguer ce qu'il en doit conserver et ce qu'il en doit abandonner, et que les plus futiles de ces choses lui paraissent aussi importantes que les plus essentielles. Aussi le pauvre avenir, qui ne sait jamais rien de ces difficultés, s'avance-t-il toujours plein de naïve confiance pour se heurter à d'invisibles murailles, contre lesquelles il use ses forces et qui changent en colère haineuse son aimante expansion. L'auteur des *Soirées de la villa des Jasmins*, sans trop y songer peut-être, a fort bien exprimé tous les orages et toutes les glaces de cette éternelle situation dans les scènes d'amour entre Eltha et Lucio! Triste tendresse que celle d'Eltha, et peureuse passion que celle de Lucio! Avez-vous, à l'exposition de 1867, assisté à l'opération curieuse et presque paradoxale par laquelle on fabrique de la glace avec du feu? Eh bien! l'amour d'Eltha pour Lucio m'a rappelé quelque peu ce procédé. Elle repousse elle-même l'amant qu'elle appelle. Alors qu'elle lui ouvre ses bras, elle lui déconseille de s'y précipiter; elle le décourage au même moment qu'elle l'encourage; elle le relève pour l'abattre et

l'abat pour le relever. Elle exige l'amour et le détourne d'aimer; elle ordonne ce qu'elle défend et défend ce qu'elle ordonne. Les tristesses dont la vie a rempli son âme colorent ses paroles d'une ardeur sombre, et les sentiments de son cœur détaché du monde par des déceptions multipliées s'élèvent trop haut pour offrir prise à aucune passion terrestre. Elle appelle l'amour et montre la mort. Le malheureux Lucio a quelque peine à se débrouiller au milieu de ces contradictions et à maîtriser les inquiétudes dont le remplit une si complexe tendresse, et nous le comprenons sans peine; de plus forts que lui se perdraient et se perdent faute de pouvoir trouver le point d'équilibre d'un amour muni, comme l'aimant, des deux pôles contraires. C'est ce point d'équilibre, où les fluides opposés se neutralisent, qui constitue les unions heureuses entre le passé et l'avenir. Le monde en a connu de telles, mais combien rares, et que ce milieu harmoniquement neutre est délicat à découvrir et à fixer!

Ces entretiens dont nous venons de montrer le lien roulent sur tous les sujets qui intéressent la morale sociale, la religion et l'art. Nous n'avons pas à entrer dans l'examen isolé de chacune de ces soirées, car l'analyse des diverses questions que l'auteur aborde successivement nous entraînerait de beaucoup au delà des bornes où nous devons nous renfermer; ce qui nous importait, c'était d'en faire comprendre l'ensemble, d'en découvrir et d'en montrer l'esprit. Nous voulons cependant indiquer deux entretiens

plus particulièrement, non parce qu'ils sont supérieurs aux autres, mais parce qu'ils sont ceux qui, par leurs sujets, sont faits pour rencontrer le moins de contradicteurs : l'entretien sur *les nations jugées par leurs proverbes*, où l'auteur a réuni en les entourant d'ingénieux commentaires, toutes les paroles d'or où les siècles ont condensé leur expérience chez les divers peuples, et l'entretien sur la peinture et les peintres dont les jugements, à part un ou deux — celui sur Prud'hon par exemple, — ne seront démentis par aucun véritable connaisseur. Nous nous étions proposé d'abord de réunir quelques-unes des pensées délicates qui abondent dans ces deux volumes et d'en présenter ainsi au lecteur comme un collier ou un chapelet; mais pour le mettre mieux à même de juger de la constante élévation qui distingue cet ouvrage, nous préférons citer deux pages entières que nous choisissons parmi celles qui roulent sur les deux sujets dont tout homme venant en ce monde porte en lui le sentiment : la nature et la passion. Voici une promenade au bord de la mer qu'un Bernardin de Saint-Pierre ne désavouerait pas, et que nous admirerions d'emblée, si nous la rencontrions dans les *Études* ou dans les *Harmonies de la nature* :

« Le matin s'est passé pour moi dans une sorte d'ivresse ineffable à cueillir un bouquet de fleurs de la mer. La tempête de la nuit avait arraché aux parterres sous-marins des œillets calcaires parés des plus éclatantes couleurs, des anémones, des petites feuilles blanches doublées de vert, à demi coquilles,

à demi plantes, traînant après elles les longs fils qui les retiennent d'ordinaire attachées aux prairies d'algues dont se revêtent les profondeurs de l'abîme. Tout à coup, en baissant la tête, j'ai découvert que je foulais d'un pied dédaigneux — car il croyait s'appuyer à un sable vulgaire — le plus merveilleux émail, tout composé des débris écrasés de véritables chefs-d'œuvre. Quelle grâce dans les formes de la plupart des coquilles! Quelle pureté de goût, quelle perfection de dessin, et avec quelle élégance hardie s'élèvent en spirale certaines nacres irisées! En contemplant ces délicieux coquillages, comment se refuser à comprendre que quelque belle épave des vagues jadis tombée dans les mains d'un artiste lui aura inspiré les escaliers tournants des demeures antiques? Nous disions justement un de ces derniers soirs que Dieu ne nous a rien laissé à inventer. La pauvre humanité ne sait que retrouver. La science de marier les couleurs et d'arriver par tons dégradés à fondre en une douce harmonie les nuances les plus vives et en apparence les plus discordantes, tant exaltée chez les Orientaux, leur a été enseignée par les splendides coquillages de leurs mers favorisées. Il y a un bonheur étrange à savoir comprendre la belle langue créatrice que parle l'*alma mater*, c'est-à-dire l'eau. Jusqu'à la nuit je me suis oublié à remplir mes yeux des éblouissements d'un sable humide encore des baisers des grandes vagues qui, mugissantes, se retiraient en reflétant le soleil et en inondant le rivage de toutes les pierreries des *Mille et*

une Nuits. La poussière d'innombrables générations évanouies dont les demeures écrasées, broyées, ont une poésie scintillante qui diffère si essentiellement de la poésie mélancolique gardée par les demeures écroulées des vieilles races humaines, m'a fait songer que le plus miroitant éclat procède encore de la mort. En vérité, la courte existence terrestre qui nous est prêtée se dépense vite à interroger la nature. La vie est puissante, intéressante, curieuse et même belle, alors qu'on la contemple dans ses manifestations diverses, habiles à nous redire toutes que rien de ce qui a été n'a passé sans laisser sa trace! »

Maintenant n'est-il pas vrai que l'éloquence sombre et forte de la page que voici fait songer à un Massillon féminin et mondain, instruit non par la méditation et l'intuition psychologique, mais pour s'être trouvé au sein même de leur tourmente, des plus redoutables violences des orages du cœur?

« On a beaucoup admiré dans le rôle de Phèdre une des plus grandes actrices des temps modernes. Je la trouvais, moi, écrasée par le poids de cette personnalité fatale. Le talent était immense, mais l'âme restait au-dessous du talent, et les êtres nerveux en avaient le sentiment. L'actrice se montrait sous la reine, et l'actrice ne comprenait visiblement pas toutes les tortures, tous les crimes que le brûlant mal d'amour traîne à sa suite. La flamme ne passait pas de ses veines dans son accent; elle ne ressentait aucune de ces réactions instantanées que connaissent seules les natures puissantes, réactions bénies alors

qu'elles transforment en moins d'une seconde la royale lionne, implacable et rugissante, en une douce tourterelle ; mais réactions maudites aussi, puisqu'elles sont également propres à changer la colombe en vautour. La créature qui se donne par caprice, sans résistance, sans honte, peut-être même sans passion, ne saurait deviner les ravages effrayants d'une flamme secrète si contrainte. La courtisane effrontée et joyeuse qui sourit en épuisant la coupe des voluptés ou qui grimace le rire du fond de ses lassitudes ne saurait soupçonner les révoltes, les délires d'un sang impétueux, condamné à couler sans bruit dans l'ombre, non plus que les élévations d'un esprit qui a triomphé de l'idée de Satan au nom des splendeurs surhumaines du renoncement. Mieux enfin que je ne le pourrais dire, *la vertu comprend le remords puisqu'elle le fuit!* »

Arrêtons-nous sur ce cri superbe, où se révèle une âme d'une hauteur indéniable, et sur ces deux belles pages choisies par nous entre cent autres également éloquentes. Elles nous suffisent amplement pour faire comprendre à nos lecteurs à quel point le livre où elles sont contenues est à l'opposé des œuvres vulgaires.

Janvier 1874.

DE LA

VRAIE NATURE DU BONHEUR

DE LA
VRAIE NATURE DU BONHEUR

Il y a déjà bien longtemps que nous nous étions proposé de parler du livre de M. Paul Janet sur la *Philosophie du Bonheur*. Le livre a cependant fait son chemin sans bruit, et dans ce tranquille succès notre lenteur trouve une excuse et une consolation. Pourquoi avons-nous tant tardé? C'est que chaque fois que nous voulions prendre la plume une sorte de terreur s'emparait de nous, et alors nous nous adressions *in petto* le petit discours que voici : Parler du bonheur, disserter sur le bonheur, n'est-ce pas la plus intolérable des audaces? Quel droit possédons-nous, et même quel droit possède n'importe quel être humain à parler du bonheur? Vouloir entretenir ses semblables d'un pareil sujet, n'est-ce pas à la fois une effronterie et une insolence? Une effronterie, car quel est l'homme qui peut se flatter de connaître à fond ce sujet, sur lequel

il n'est pas deux personnes qui parviennent à s'entendre? Qui donc a vu le bonheur? Qui l'a connu? Tous le rêvent à la vérité; mais rêver d'une chose, est-ce la connaître? Et ne nous exposons-nous pas à nous entendre dire : Parlez-nous donc des choses qui vous sont familières, de Shakspeare, d'Arioste ou de Goethe, et ne venez pas nous entretenir de celles où, moins que nous encore, vous êtes compétent? Le bonheur est un de ces thèmes qui doivent être interdits à tous les titres. Abstenez-vous, si vous ne l'avez pas connu, car vous ne sauriez en bien parler; abstenez-vous encore, si vous l'avez connu, de crainte que nous ne prenions vos paroles comme une raillerie et une insolence. Ne savez-vous donc pas que ceux qui le possèdent en réalité le cachent soigneusement à tous les yeux, par politesse non moins que par prudence, et autant pour éviter de faire offense que pour empêcher qu'il leur soit disputé? Voyez comme finement ils le placent dans les choses contraires à celles où ils l'ont trouvé, avec quelle charitable hypocrisie ils nomment sans cesse le bien contraire à celui que tout le monde leur envie! L'ont-ils trouvé dans les richesses, ils vantent la paix de la médiocrité; l'ont-ils trouvé dans la puissance, ils vantent la douceur de n'être rien; l'ont-ils trouvé dans l'amour, leur premier soin est de chercher un désert, ou bien s'ils ne peuvent s'enfuir, nous les voyons rester muets et garder sur eux-mêmes la plus froide discrétion. Ceux-là, il est vrai, qui prétendent l'avoir trouvé dans la vertu ont le courage de

ne pas le placer ailleurs, peut-être parce qu'ils sont les seuls qui savent qu'ils ne seront pas enviés. Telles étaient les réflexions qui nous ont fait si longtemps reculer devant l'examen de cette question du bonheur. Enfin aujourd'hui nous nous décidons, et cela pour deux raisons : la première, c'est que tout doit avoir une fin, et qu'il vient toujours un moment où il faut donner leur congé définitif à nos pensées comme à nos sentiments; la seconde, c'est que, si le droit de parler du bonheur était réservé à ceux-là seuls qui se vantent de l'avoir connu, non seulement le sujet ne serait jamais traité, mais le nom même du bonheur s'effacerait bientôt du langage humain.

Certes c'est justement que l'homme a de tout temps paru une mystérieuse et incompréhensible créature aux philosophes et aux moralistes. Qui pourrait croire, s'il ne le savait par sa propre expérience, que les choses qui sont le plus hors de son atteinte sont précisément celles qui semblent le plus indispensables à sa nature morale? De ces choses, il en est deux principales qui renferment toutes les autres, la vérité et le bonheur. Toute pensée a la vérité pour objet, toute activité a le bonheur pour but. C'est pour atteindre ces deux fins suprêmes que les hommes travaillent, naviguent, trafiquent, prient et élèvent des temples, étudient et construisent des écoles, font des révolutions et changent les formes de leurs constitutions politiques, subissent le joug de la tyrannie ou font appel à la liberté, en sorte que

les sociétés humaines n'ont pas d'autre fondement que ces deux grands désirs et d'autre but que de les satisfaire. La vie individuelle la plus chétive, comme la plus glorieuse de ces existences collectives qu'on nomme existences nationales, tourne autour de ces deux pôles. L'homme parcourt toute la terre et épuise jusqu'au dernier de ses jours à la recherche de la vérité et du bonheur, et nulle part il ne les rencontre. Sur son chemin, il trouve des choses qui l'arrêtent un instant et auxquelles il donne le nom de biens, mais à aucune, après les premières minutes d'étonnement passé, il n'ose donner le nom de bonheur. Il trouve des faits généraux qui lui rendent compte des faits plus particuliers qu'il a laissés derrière lui, et qu'il nomme lois en raison de ce caractère de généralité; mais par derrière ces faits généraux il en découvre d'autres encore, et à aucun il n'ose donner le nom de vérité. La vérité et le bonheur ne sont-ils donc que deux fantômes? Tous nous avons dit cette parole à nos heures de découragement, et quelques-uns même parmi les meilleurs de notre race se sont arrêtés à cette croyance et se sont couchés dans le désespoir en maudissant la nature, qui artificieusement faisait briller ces deux illusions aux yeux de l'homme. Fantômes, soit! Illusion, manège et artifice de la nature, soit! Mais voici un plus grand étonnement : c'est que sans ces fantômes aucune réalité n'existe, car toutes les réalités sont contenues en eux, relèvent d'eux et leur obéissent, et sans ce manège artificieux de la nature

que nous maudissons l'existence humaine devient impossible.

La double poursuite de la vérité et du bonheur est donc la condition nécessaire de l'existence humaine; bien plus, elle est l'explication même de l'apparition de l'homme sur notre planète. L'homme est parfaitement inutile sur la terre, s'il y vient pour chercher autre chose que la vérité et le bonheur, dans lesquels se résume toute la vie morale : si cette poursuite n'est pas son but, l'homme est dans le monde une créature sans emploi. La nature n'a point besoin de lui pour tenir les autres rôles du grand mystère de la création. En effet, que viendrait-il faire ici-bas? Manifester par sa présence la puissance génératrice de la nature? Mais le monde des plantes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, la manifeste plus et mieux que lui, avec une abondance, une variété, une délicatesse, et, pour tout dire, une pureté qu'il ne connaît pas. Manifester la loi de l'instinct et exprimer la vie de l'instinct? mais les animaux tiennent cet emploi, et le remplissent avec une docilité, une sûreté, une infaillibilité qu'il n'atteindra jamais. Il lui est arrivé, il lui arrive parfois, d'envier cette vie inférieure de l'animal, et de placer dans l'obéissance à l'instinct ce bonheur qui le fuit; mais cette jalousie, qu'on a justement flétrie de l'épithète de dégradante, est encore plus présomptueuse qu'elle n'est vile, car dans le monde de l'instinct l'animal est un meilleur acteur que l'homme ne peut l'être, et si, par un caprice de la nature, il obtenait ce bonheur qu'il

envie, il le gâterait de manière à faire pitié à la plus microscopique des fourmis et au dernier des vers de terre. Puisque toutes les places sont prises et tous les emplois tenus, puisque c'est en vain qu'il voudrait descendre, puisque la vie de l'inertie et la vie de l'instinct ont leurs représentants distincts et privilégiés, quelle autre raison d'être a-t-il, sinon cette vie supérieure qu'il manifeste par la poursuite de ces deux fantômes?

Chimère ou non, le désir du bonheur est donc indissolublement uni à notre vie morale; il entre dans la substance de notre être, et sans lui notre existence n'a plus de but ni de prix. Qu'est-ce donc que cette chimère qui tient une plus grande place que toutes les réalités? Qu'est-ce que cette illusion sur laquelle est fondée la plus grande des réalités, à savoir la vie morale de l'humanité?

Quelquefois en logique, lorsqu'on est embarrassé de donner une définition positive d'une chose, on tourne la difficulté en en donnant une négative, et, ne pouvant dire ce qu'elle est, on dit ce qu'elle n'est pas. Le bonheur, nous le craignons, est une de ces choses qu'il est plus facile de définir par ce qu'elle n'est pas que par ce qu'elle est. On peut nommer l'un après l'autre tous les biens que présente le monde, et dire de chacun successivement : Ce n'est pas le bonheur. Et pourtant chacun de ces biens porte sa ressemblance et peut tromper pour un instant l'homme qui s'y attache. Dans toutes ces choses qui s'appellent richesse, passion, plaisir, affec-

tion, il y a certainement une parcelle de cette insaisissable réalité qu'on nomme bonheur, comme il y a un rayon de l'âme divine dans chacun de nous. Elles sont de la substance du bonheur sans être pour cela le bonheur, comme nous sommes nous-mêmes d'essence divine sans être pour cela divins. Aussi beaucoup de philosophes, et avec eux nombre d'esprits sages et prudents, apercevant dans toutes les choses une parcelle du bonheur sans le trouver nulle part complet, s'arrêtent volontiers à une sorte d'éclectisme et nous présentent du bonheur une image en mosaïque composée de toutes les parcelles détachées de ces biens. Si cette mosaïque morale était possible autrement qu'en théorie, il y aurait véritablement un art d'être heureux qui se réduirait à une question d'adresse et de ruse. Il suffirait d'être assez habile pour extraire de chaque bien cette parcelle de bonheur qu'il renferme sans accepter ce bien lui-même : tâche difficile en vérité que cet escamotage que, pour l'honneur de la nature humaine, les lois morales ne permettent pas. Il y a certainement dans la richesse un atome de bonheur; mais comment extraire cet atome de la masse de responsabilités, de soucis et d'inquiétudes au milieu de laquelle il est comme perdu? Il en est de même de la passion, de la puissance, de l'affection et des plaisirs qui se tirent de l'imagination et de l'habitude; tous ces biens ont un corps qu'il me faut accepter, si je veux jouir d'eux, et cependant, si je l'accepte, je diminue mes chances d'être heureux. Quel privilège enviable ce serait que

de posséder la puissance sans engendrer la haine, la passion sans éprouver la souffrance, les plaisirs de l'imagination sans les payer de la prostration et de la fièvre, et les plaisirs de l'habitude sans les payer de la rouille de l'esprit!

Cet éclectisme habile, qui enseigne à composer le bonheur de la fleur de tous les biens comme l'abeille compose son miel, n'est donc pas à l'usage de l'homme, et d'ailleurs ne touche pas au fond de la question. L'homme en effet ne peut créer son bonheur qu'avec les facultés qui sont en lui, avec les éléments qui sont autour de lui, et alors à quoi sert-il de lui dire que trop de richesse ou trop de puissance, trop d'imagination ou trop de sensibilité, est fatal au bonheur? Ce qu'il demande à la philosophie, c'est précisément de lui enseigner un secret d'être heureux malgré ces biens et ces facultés. Vous me dites qu'un mélange composé d'un peu de passion, d'un peu d'affection, de quelques plaisirs d'imagination tempérés par quelques habitudes, me rendrait parfaitement heureux; mais, pour que je pusse créer ce mélange, il faudrait que les éléments en existassent déjà en moi-même. Je suis tout imagination et tout sensibilité : ai-je un moyen d'être heureux par ces facultés mêmes ou en dépit d'elles? La nature m'affligea de sens grossiers et d'une intelligence opaque : suis-je condamné pour cela au malheur? Je suis riche, est-ce que ma richesse va me river à sa chaîne? Je suis puissant, est-ce que ma puissance va me courber comme une cariatide? Je suis pauvre, est-ce

que ma pauvreté va me cloîtrer dans son cachot? Intelligent ou stupide, riche ou pauvre, je veux être heureux, et si pour cela vous me recommandez telles facultés que je n'ai pas ou telles conditions d'existence qui ne sont pas les miennes, vos paroles ne répondent pas à ma question et s'adressent à d'autres que moi-même.

Ainsi nous ne pouvons définir le bonheur du nom d'aucun des biens que nous présente le monde, car aucun de ces biens ne le contient complètement, et nous ne pouvons pas davantage le chercher dans un assemblage habile de tous ces biens, car une telle mosaïque morale n'est à l'usage d'aucun homme. Cependant, puisque le désir du bonheur est dans tout homme, quelles que soient sa condition ou ses facultés, puisqu'il est universel comme le fait de la vie, et qu'on le ressent par cela seul qu'on est créé, il faut que le bonheur soit à la fois quelque chose de plus universel qu'aucun de ces biens et de plus un que l'assemblage de tous ces biens. Un désir si général qu'il ne tient compte ni de la pauvreté, ni de l'ignorance, ni même de la stupidité, doit répondre à quelque fait général comme lui, et qui, pas plus que lui, n'admet le privilège. Il doit donc y avoir un bonheur commun à tous les hommes, puisque la nature n'a défendu à aucun homme de le désirer et de le chercher.

Nous marchons lentement, on le voit, et difficilement à la découverte de cette chose mystérieuse, et cependant, quoique nous n'ayons pas encore de défi-

nition à donner, nous avons déjà reconnu plusieurs faits : d'abord que le désir du bonheur était indissolublement uni à la substance de la nature humaine, dont il était un des plus puissants leviers d'activité, ensuite qu'il ne fallait le chercher dans aucun des biens de ce monde, ni même dans tous ces biens réunis ensemble, enfin que le besoin universel que tous les hommes en ressentent doit correspondre à quelque réalité universelle, et qu'il doit y avoir par conséquent un bonheur commun à l'humanité tout entière, et auquel a droit d'aspirer le plus pauvre et le plus ignorant des hommes, comme le plus puissant et le plus élevé. C'est celui-là seul qui mérite évidemment qu'on s'occupe de lui, et c'est le seul dont nous nous occupons.

Mais s'il existe un tel bonheur universel, quelle est sa forme et sa figure? Et où loge-t-il? Est-il quelque chose hors de nous ou quelque chose en nous? Ici les avis ont été de tout temps partagés. La question est des plus délicates, car, selon la réponse qu'on lui donnera, des conséquences incalculables au point de vue social vont se dérouler. Arrêtons-nous un instant sur ce point avant de passer outre; la question, ainsi qu'on va le voir, vaut bien quelque attention.

Un des meilleurs chapitres du livre de M. Janet est celui qui porte pour titre *le bonheur dans la société actuelle*. M. Janet y fait justement remarquer que ce problème a pris de nos jours les proportions les plus vastes, et que nos contemporains ont cru qu'il était lié à l'état de la société et aux conditions

dans lesquelles l'homme se trouve placé. C'est dire que l'homme moderne considère le bonheur comme quelque chose de tout à fait distinct de l'individu et de tout à fait extérieur à lui. Voilà qui prend une extrême gravité. Effectivement nous avons reconnu que, par le fait de l'universalité du désir qu'il inspire, il devait y avoir un bonheur commun à l'humanité entière; tous les hommes y ont donc un droit égal. La conséquence ne peut être niée, et alors quels caractères différents elle va prendre selon la forme qu'on donnera à ce bonheur! Si le bonheur est quelque chose en moi et que je ne le rencontre pas, à qui puis-je m'en prendre, sinon à moi-même? Personne n'a pu me tromper, personne me contraindre, personne m'opprimer; moi seul je suis donc responsable de mes infortunes et de mes mécomptes. Mon bonheur était en ma possession, il ne dépendait que de moi ou de le créer, ou de le conserver. C'est donc volontairement que par mes actes j'ai maintenu ou détruit ce droit inné en tout homme. Si le bonheur est une chose purement intérieure, quoi qu'il m'arrive, la justice est satisfaite; mais s'il est une chose extérieure, la question prend un aspect tout contraire. Je puis me considérer en toute occasion comme lésé, si je ne l'atteins pas. Tout obstacle est une injustice, puisque cet obstacle m'empêche de franchir la distance qui me sépare de mon bien légitime. Ce bien m'est extérieur; force m'est donc d'aller le chercher et de poser la main sur lui, ce que je n'aurais pas à faire, s'il ne dépendait que des mouve-

ments de mon être intime, et alors qui donc a le pouvoir de m'arrêter? Le moindre retard est un déni de justice, la moindre entrave un acte illégal; tout ce qui se dresse devant moi m'est ennemi. J'ai le droit d'accuser tout le monde, sauf moi-même, de mes infortunes. Vous voyez d'ici les conséquences : vos lois me sont une gêne, je les foule aux pieds; vos institutions me sont un fardeau, j'en débarrasse mes épaules en les jetant à terre; la révolte devient ainsi le plus légitime des sentiments et le plus sacré des droits. Tel est le syllogisme historique que nous avons vu se développer de nos jours dans le monde des faits avec une violence qui a effrayé les plus braves et les plus calmes.

Qui croirait qu'il y ait tant de choses et de si terribles dans cette simple proposition philosophique d'aspect si benin : le bonheur est extérieur à l'individu et ne dépend pas de sa volonté et de ses efforts? C'est ainsi pourtant que la question s'est posée de nos jours, et la proposition que nous avons formulée est devenue pour des milliers d'hommes une manière de *credo*, d'article fondamental de foi politique, qu'ils tiennent pour si évident par lui-même qu'ils ne prennent même pas la peine de le discuter et de l'examiner. Le bonheur n'est plus considéré comme un résultat de la sagesse personnelle, mais comme un fait social que selon leur nature les institutions politiques peuvent créer ou empêcher. Quand on réfléchit que cette idée, une des plus douteuses qu'il y ait au monde et des moins vérifiées par l'expé-

rience, a pris la forme non d'une opinion passagère, mais d'une croyance fixe, et participe par conséquent de cette énergie presque invincible qui caractérise les croyances, on ne peut s'empêcher d'être saisi de vagues terreurs en prévision des désastres possibles qu'elle renferme. Si quelque sage antique avait eu à dénoncer à l'attention de ses concitoyens une semblable idée, j'imagine qu'au lieu de leur en dérouler longuement et ennuyeusement les conséquences, il aurait employé quelques paroles sentencieuses et brèves propres à faire tressaillir la conscience et à faire sentir par la vie ce que la logique serait impuissante à expliquer. Faisons ainsi et disons simplement pour exprimer ce qu'une telle idée contient de dangers et implique de devoirs : Honorez les dieux, respectez la justice, et frémissez, si jamais vous l'avez offensée[1].

Au contraire, si le bonheur est une chose intérieure, de pareils dangers n'existent pas, car alors l'individu seul est responsable. Aussi est-ce vers cette opinion plutôt que vers la précédente que les sages

1. Les exploits de Ravachol et de ses compagnons anarchistes, fondés précisément sur cette idée que le bonheur est extérieur à l'homme et dépend de l'état social dans lequel il vit, justifie peut-être assez bien les craintes que nous inspirait, il y a plus de vingt-cinq ans, cette opinion fausse et fatale dont nos dynamiteurs peuvent bien être les trop ardents apôtres, mais que nombre d'autres, même parmi ceux qui se prétendent leurs adversaires, professent comme eux, quelquefois, il est vrai, sans bien s'en rendre compte, et d'autres fois en consentant à être de médiocres logiciens pour se dispenser d'apercevoir les conséquences de leur théorie.

ont penché de tout temps. Des deux, elle est en effet la moins aventureuse et celle qui contient certainement la plus grande part de vérité. Quoi qu'on fasse, on sera toujours obligé d'y revenir, je le crois; cependant elle n'est pas à l'abri de la critique. Ainsi il est évident que, tout en voulant se fonder sur un plus grand respect de la liberté, elle laisse subsister en grande partie la fatalité des circonstances et qu'elle détruit ainsi cette idée d'une chose appelée bonheur qui serait la propriété commune de tout le genre humain. Si le bonheur est en effet le résultat d'une création individuelle, il n'y a plus d'idée générale du bonheur, il n'y a plus que des bonheurs différents, autrement dit des biens. Je ne puis créer quelque chose qu'avec les facultés qui sont en moi et les éléments qui sont sous ma main; mais si ces facultés sont défectueuses, si ces éléments sont incomplets, me voilà placé à tout jamais sous la tyrannie de la nature, qui m'a formé sans me consulter, et sous le joug de circonstances que je n'ai pas créées, et dont par conséquent on ne peut faire peser sur moi la responsabilité. Ce désir du bonheur que je sens en moi, tout pauvre ou stupide que je sois, reste donc sans objet, si je n'ai pas les outils nécessaires pour le créer; et cependant, puisque la nature n'a pas hésité à mettre en moi ce désir, quoiqu'elle m'ait refusé les facultés et les circonstances nécessaires pour le réaliser au dire des philosophes, n'est-ce pas une preuvre évidente qu'elle ne comptait pas sur ces facultés et sur ces circonstances, et qu'elle

ne considérait pas ma stupidité ou ma pauvreté comme un obstacle à mon bonheur? Aussi les hommes, embarrassés et irrités par cette difficulté, n'ont-ils jamais cru tout à fait, malgré l'autorité des sages, que le bonheur fût une chose absolument intérieure, qui ne dépendît que de l'individu, et, tout en vivant sous l'empire de cette opinion, on les a vus de tout temps protester par les explosions et les violences de la révolte, par les reproches amers de l'ironie, par les angoisses du doute et les actes du désespoir, contre l'écrasante responsabilité que les sociétés et les doctrines philosophiques faisaient peser sur leur frêle liberté.

S'il n'y a pas de bonheur commun à l'humanité tout entière, s'il n'y en a d'autre que celui que peut se créer chaque individu, il faut conclure que la masse des hommes en est exclue. En effet, prenez successivement chacun de ces biens que M. Janet analyse finement, et qui, selon lui, font partie intégrante du bonheur, et dites à combien de personnes vous pourrez les appliquer. La richesse? mais la pauvreté est le lot général de l'humanité. La santé? mais ce monde est un vaste hôpital. Les plaisirs de l'imagination? mais ils demandent, pour être goûtés pleinement, une culture exceptionnelle et un loisir éclairé qui sont au pouvoir de très rares individus. La passion? mais très peu d'hommes en sont capables, et la plupart meurent sans l'avoir connue. L'affection? mais quiconque a observé, même superficiellement, l'humanité sait qu'elle présente ce spec-

tacle terrible d'âmes séparées par des murs de glace, et que l'affection que nous avons les uns pour les autres se mesure tout simplement par le degré d'élévation de ce mur. Le caractère? mais il n'y a rien qui soit moins commun, car lorsqu'elle a formé un caractère, la nature se réjouit; selon le mot de Shakspeare, elle s'arrête pour le contempler, et dit : C'est un homme! Si l'homme est chargé de créer son bonheur sous sa propre responsabilité, je demande quel est celui de tous ces biens qu'il peut acquérir par les efforts de sa volonté, sauf peut-être la richesse, laquelle dépend de tant de hasards et constitue tellement une exception, que de tout temps il est celui dont la sagesse a tenu le moins de compte. De tous les biens qui figurent dans le catalogue descriptif de M. Janet, la richesse étant mise de côté, je n'en vois qu'un seul qui relève directement de l'individu : la vertu. Il est certain qu'il est au pouvoir de tout homme de créer en lui la vertu et d'être heureux par elle; mais encore il est vrai de dire que si on entend par vertu autre chose que la simple honnêteté, si l'on veut parler de la vertu philosophique, le bonheur qui en découle sera à la portée de bien peu. A qui s'adressent donc toutes nos dissertations sur le bonheur, sinon aux privilégiés de la fortune et de la nature, à ceux qui plus ou moins ont reçu les sourires du monde et le sacre de l'esprit, aux heureux, en un mot, qui n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'est le bonheur, puisqu'ils le possèdent, et qu'ils peuvent dire le mot profond d'un de nos amis qui

avait pris sur notre table précisément le livre de M. Janet : « Philosophie du bonheur! mais le bonheur est une philosophie ».

Ainsi deux grandes opinions se partagent le monde sur cette question de la nature et de la forme du bonheur. Laquelle des deux adopterons-nous? Ni l'une ni l'autre et toutes les deux à la fois. Il est certain que ceux qui placent le bonheur en dehors de l'homme, qui le voient sous la forme d'un bien extérieur dont ils ne sont séparés que par des circonstances qu'il est au pouvoir de la société de détruire, tombent dans l'erreur qui a donné naissance à toute idolâtrie, c'est-à-dire qu'ils ne font qu'objectiver hors d'eux le désir qu'ils trouvent en eux. Cependant il n'est pas moins certain que le bonheur n'est pas purement intérieur et ne dépend pas absolument de l'individu, et cela pour deux raisons : la première, c'est que le désir qui est en nous doit *nécessairement* correspondre à un objet, et que cet objet ne peut être qu'extérieur; la seconde, c'est que ce désir est le plus vain des leurres, s'il ne peut être réalisé que par des facultés dont on peut constater l'absence dans la grande majorité des hommes. Ainsi nous avons fait deux nouveaux pas vers la solution de ce délicat problème : le bonheur suppose un objet extérieur, et la possession de cet objet ne dépend directement d'aucune de nos facultés. Il ne nous reste plus qu'un pas à faire, ce semble, c'est de nommer cet objet et de définir la nature de cette possession.

Le bonheur est donc double en quelque sorte;

mais comment ces deux caractères si différents s'unissent-ils en lui? Est-ce que nous allons nous le représenter sous la forme d'un bien hybride composé de deux substances et semblable à ce médiateur plastique qu'un ingénieux philosophe anglais, Cudworth, avait inventé pour rendre compte des rapports de l'âme et du corps? Un des points les plus importants qu'ait établis la philosophie historique de notre temps, c'est que l'homme a une tendance presque invincible à l'anthropomorphisme, et que la nécessité de se figurer ses pensées lui fait prendre pour des réalités les images qu'il s'est formées. Mais ce n'est pas seulement dans les religions primitives que règne cet anthropomorphisme; il règne aussi dans les philosophies métaphysiques les plus avancées. Les distinctions nées des nécessités de l'analyse prennent une sorte de corps ontologique, elles se présentent sous la forme d'êtres réels, et nous ne sommes pas très loin parfois de croire qu'il est en nous telle chose qui s'appelle la mémoire qui a sa vie propre, indépendante de telle autre chose qui s'appelle l'imagination ou l'attention. Le langage lui-même nous trompe par sa trop grande précision, et nous fait prendre pour des êtres réels, pour des manières de personnes, tout ce que nous le chargeons de nommer. C'est en particulier la mystification qu'il nous fait subir avec le mot de bonheur. Grâce à notre tendance à tout personnifier, nous nous figurons volontiers le bonheur sous la forme soit d'un bien extérieur ou intérieur, mais nettement déterminé dans

les deux cas, qui a sa vie à lui, distincte de notre vie; c'est un être ou c'est une chose. Alors, obéissant à cette illusion toute-puissante, nous cherchons à l'identifier soit avec un des êtres, soit avec une des choses que nous connaissons. A notre insu, nous lui donnons un corps, nous le revêtons de membres humains, nous lui prêtons un visage gracieux, un aspect enivré et des lèvres souriantes, et puis nous cherchons en tous lieux cette mensongère réalité créée par notre imagination, une artiste dangereuse autant qu'incomparable. La plupart des hommes se plaignent amèrement du bonheur; mais quand on va au fond de leurs déceptions, on s'aperçoit qu'elles ont eu pour cause première cette fausse opération de l'esprit. Ils ont cru de toutes les forces de leur âme à un fantôme créé par un rêve de leur égoïsme ou de leur convoitise. Quelquefois, il est vrai, le fantôme a une plus noble origine, et il peut se faire qu'il sorte d'un rêve d'abnégation, d'amour ou de vertu; mais cette origine ne peut lui donner la substance qu'il n'a pas, et quelle que soit la nature de nos espérances, elles sont destinées à être trompées. Les philosophes eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette erreur de l'esprit, et lorsqu'ils parlent du bonheur, il leur arrive la plupart du temps de le présenter comme une sorte de personnalité distincte, et de parler de lui comme ils parlent de celles de nos facultés qui ont le rôle le plus nettement déterminé et la fonction la plus tranchée. L'humanité s'épargnerait beaucoup de déceptions, beaucoup de récriminations et beau-

coup de dissertations, si, étant avertie de cette pente glissante de son esprit, elle mettait une attention scrupuleuse à ne pas se figurer le bonheur comme quelque chose de distinct et s'attachait à le prendre pour ce qu'il est réellement, non pour un bien ou pour une faculté, mais pour un état de l'âme.

Le bonheur est un état de l'âme qui consiste dans un sentiment de parfaite sécurité. Or qu'implique ce mot sécurité, sinon l'existence d'objets ou d'êtres extérieurs qu'on ne redoute pas, ou dont on est indépendant, ou avec lesquels on vit en bon accord? On voit comment le bonheur participe de deux caractères : il est intérieur, puisqu'il est un état de l'âme; il est extérieur, puisqu'il suppose un ou plusieurs objets hors de l'individu.

Mais des trois sentiments qui entrent dans la composition de cette sécurité que nous nommons bonheur : absence de crainte, indépendance, accord de l'âme avec son objet véritable, quel est celui qui la constitue essentiellement? A coup sûr le dernier. Définissons donc le bonheur la non-dépendance de tous les biens qui ne sont pas l'objet véritable de l'âme et l'accord parfait de l'âme avec cet objet. Voilà le bonheur qui est la propriété commune de tout le genre humain, et que tout homme peut atteindre en dépit de sa condition et de ses facultés.

Il s'agit donc de déterminer quel est le véritable objet de l'âme, et c'est dans cette recherche qu'on s'aperçoit que nos facultés ne nous sont que d'un médiocre secours. Je m'adresse tour à tour à cha-

cune d'elles, et je lui demande quel est l'objet véritable avec lequel mon âme doit se mettre en harmonie. Aucune ne reste sans réponse, car chacune est maîtresse d'un bien qu'elle me présente comme cet objet, et qu'il ne tient qu'à moi de prendre pour tel. La volonté me présente la richesse et la puissance, l'imagination son cortège de beaux fantômes et de plaisirs délicats, la passion ses enivrements et ses extases; j'essaie successivement de tous ces biens, et je les abandonne l'un après l'autre aussitôt goûtés, car dans chacun je rencontre tout autant de souffrance que de joie. Si la sécurité est la marque certaine du bonheur, aucun de ces biens n'est le bonheur, car la durée leur est refusée, et je puis toujours prévoir le moment où ils m'échapperont. C'est presque le nom de maux qu'il faudrait leur donner plutôt que celui de biens, car il n'en est aucun qui sous son sourire ami ne cache un visage ennemi. Dans aucun, je ne trouve la vie véritable, et il n'en est aucun qui ne puisse me donner la mort. Homicides, puisqu'ils sont plus riches encore en dangers qu'en plaisirs, trompeurs et infidèles, puisqu'ils n'attendent qu'une occasion de m'échapper, après que la prudence m'a conseillé de ne compter sur aucun accord durable, la voix plus sévère et plus impérieuse du devoir s'élève pour m'ordonner de ne faire avec eux aucun pacte. Chacun de ces biens qui se présentait comme étant l'objet de l'âme est condamné à tour de rôle par la morale comme étant une source non de bonheur, mais d'infortune. Nous marchons

donc de déceptions en déceptions et de souffrances en souffrances dans cette poursuite du bonheur à travers les biens qui sont les objets propres de chacune de nos facultés; mais du milieu de ces déceptions et de ces souffrances une grande et importante leçon, quoique négative, se dégage, la leçon de l'indépendance. Chaque déception n'est qu'un lien qui se brise, chaque souffrance n'est que la rupture d'un anneau de la chaîne qui retient notre liberté captive, chaque épreuve est un pas de fait vers la conquête de l'objet véritable de l'âme. Si nous ne savons pas encore quel est cet objet, nous savons au moins ce qu'il n'est pas, puisque nous connaissons par expérience la valeur des biens que nous avions pris pour lui. Il n'en est plus aucun que nous puissions craindre, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous enchaîner, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous séduire. En nous débarrassant successivement de tous ces biens, nous avons donc conquis l'indépendance, qui est le premier degré de cette sécurité dans laquelle consiste le bonheur; bien plus, nous avons déjà conquis le bonheur, puisqu'il n'est pas un de ces biens qui ne soit une source de péché et par conséquent une cause de souffrance et d'infortune, en sorte qu'on peut dire sans paradoxe que nous sommes d'autant moins éloignés du bonheur que nous possédons en nous l'étoffe d'un moins grand nombre de ces biens.

Mais, dira-t-on, cette sécurité devrait plutôt s'appeler dénûment, et le bonheur que vous vantez n'est

autre chose que l'indigence de l'âme. Dénûment et indigence, soit; ce dénûment est un bien positif, cette indigence est une félicité réelle. N'est-ce donc rien que de n'avoir pas de maître et d'être affranchi de toute sujétion? N'est-ce rien que de se sentir en sûreté dans un monde plein de périls? N'est-ce rien que de vivre libre de dettes morales dans un monde où il faut payer chèrement la rançon de tous les biens, et de n'avoir aucun engagement avec l'univers? L'élégiaque latin a décrit en beaux vers la douceur de se sentir enfermé dans une chambre bien close pendant qu'au dehors la pluie fouette les vitres, et avant lui un grand poète, le chantre immortel du désespoir philosophique, avait décrit le plaisir de contempler du rivage le naufrage d'autrui; mais plus profondes encore sont les voluptés que goûte celui qui a conquis cette sécurité. En vain les orages grondent autour de lui, il passe tranquille, sûr que la foudre n'est pas destinée à sa tête. Aucun des traits du sort ne peut l'atteindre, car ces traits, qui, dirait-on, sont lancés au hasard, sont toujours dirigés par une main savante et sûre d'elle-même, et ne s'adressent qu'à des biens qu'il ne possède pas ou qu'il ne possède plus. Et enfin, suprême avantage, n'est-ce donc rien, lorsqu'un bien se présente à notre rencontre, que de pouvoir en jouir sans inquiétude, parce que nous en connaissons d'avance la valeur et que d'avance nous en mesurons la durée, parce que, le rencontrant sans surprise, nous le quittons sans regret? — Eh bien! cette sécurité, il est au pouvoir

de tout homme de la conquérir, quelles que soient ses facultés, à cette différence près seulement que l'homme intelligent n'y arrive qu'après des efforts et des souffrances infinis, tandis que l'homme médiocre n'a presque rien à faire pour la conquérir et y entre presque de plain-pied. J'ai toujours admiré la sagesse de cette superstition qui fait considérer aux peuples musulmans les fous et les imbéciles comme les élus de Dieu. Quel profond sentiment de la vraie valeur des biens de la vie et des facultés humaines il y a dans cette superstition, où se trahit l'influence du grand dogme de la fatalité et du détachement noble de toutes choses qu'il communique à ses croyants !

Un fait digne de remarque, c'est le peu de cas que les deux grandes doctrines de qui les sociétés modernes ont tiré la morale qui les a régies jusqu'à nos jours, c'est-à-dire le stoïcisme et le christianisme, font des facultés humaines et des biens qui y sont attachés dans cette question du bonheur. C'est à peine si la condition et l'intelligence les préoccupent; tandis qu'il faut aux autres doctrines des classes d'âmes privilégiées, au péripatétisme des âmes savantes et de condition libre, au platonisme des âmes d'artistes, de poètes et de mystiques, elles s'accommodent des âmes basses, communes et vulgaires. Pour ce qui regarde le stoïcisme, j'ai été très frappé récemment, en lisant la courte préface que le pauvre Giacomo Leopardi a mise en tête de sa traduction du *Manuel* d'Épictète, du tact à la fois vigoureux et

délicat avec lequel il a montré contre l'opinion commune que le stoïcisme, loin d'être la doctrine qui convient aux âmes fortes et aristocratiques, était celle qui convenait par excellence aux âmes médiocres et faibles, en un mot à la commune humanité. Remarque aussi vraie qu'elle est neuve et aussi délicate qu'elle est profonde! Le stoïcisme a la réputation d'être la doctrine philosophique la plus difficile à pratiquer et celle qui requiert les plus fermes courages, et cependant le bonheur qu'il recommande est justement celui que nous venons de décrire comme accessible à la masse de l'humanité. Son nom prononcé évoque, il est vrai, des images de constance et d'héroïsme presque surhumaines; mais cette illusion provient surtout de la fortune accidentelle qui lui fit rencontrer ses adeptes parmi les membres de l'aristocratie de l'empire romain. Ils le pratiquèrent héroïquement et pour ainsi dire avec fracas, parce qu'ils le pratiquèrent douloureusement, et qu'il leur demandait des sacrifices qu'il n'aurait pas eu à exiger d'âmes plus faibles et plus ignorantes : plus ils étaient riches en facultés de toute espèce, et plus souvent il leur avait fallu renouveler la dure expérience par laquelle s'acquiert l'indépendance. Chaque bien qu'ils perdaient exigeait un nouvel effort de leur âme. Il y avait une disproportion marquée entre leur condition sociale, leur valeur naturelle, et le bonheur qu'ils poursuivaient, et c'est dans cette disproportion qu'il faut chercher la raison de leur allure héroïque et l'origine du renom héroïque que le stoïcisme s'est

conquis. Ils poursuivaient le bonheur de la commune humanité avec des facultés d'aristocrate, c'est-à-dire qu'ils mettaient le plus là où le moins aurait suffi, et qu'ils payaient au plus haut prix ce qu'un paysan ou un artisan peut aisément se procurer. Ne peut-on pas dire en effet de cet âpre stoïcisme ce que Montaigne disait de la mort, qui nous paraît si terrible avec son attirail lugubre, et que cependant « un valet et une simple chambrière passèrent dernièrement sans peur. » Le bonheur de Thraséas, de Sénèque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, est à la portée du premier venu, car enfin qu'est-ce qu'il exige? D'avoir tout juste assez d'intelligence pour reconnaître que parmi les biens qui s'offrent à nous la plupart ne nous appartiennent pas, que nous ne devons pas plus nous chagriner lorsqu'ils nous sont enlevés que nous ne devons nous affliger lorsqu'on nous réclame un dépôt qui nous a été confié, et qu'enfin nous ne pouvons être heureux que par la possession des choses qui sont vraiment nôtres et par notre indépendance de celles qui ne sont pas à nous. Moyennant ces conditions, nous vivrons en paix avec le monde, et nous serons assurés contre toutes les chances d'infortune. Quant au christianisme, il exige moins encore, s'il est possible, car il ne demande à l'individu qu'une simple disposition de l'âme qu'il appelle la bonne volonté, c'est-à-dire cette simplicité du cœur qui, ne connaissant ni les troubles ni les emportements, juge ingénument et sans exagération la valeur de tous les biens, et cette docilité courageuse autant que naïve

qui le fait avancer à travers les périls de la vie avec la tranquillité profonde du soldat illettré qui marche au-devant de la mort.

M. Paul Janet définit le bonheur « le déploiement harmonieux et durable de toutes nos facultés dans leur ordre d'excellence ». Sa définition est certes remarquable, et un Goethe l'aurait signée. Son seul défaut, c'est qu'elle n'a pas, à notre avis, de caractère d'universalité, et qu'elle définit le bonheur exceptionnel des privilégiés de la nature et de la fortune, non le bonheur qui est le lot véritable de l'humanité. Le bonheur que décrit M. Janet correspond si exclusivement à un bonheur individuel que, dans l'énumération qu'il fait des biens qui, selon lui, le composent, il n'hésite pas à plusieurs reprises à déclarer la privation de tel ou tel de ces biens une infortune positive. D'un autre côté, il a si parfaitement senti ce que la possession de ces biens a de précaire et de trompeur, qu'il a été obligé d'introduire quelque peu arbitrairement l'épithète de durable dans sa définition, c'est-à-dire de supposer que dans ce déploiement successif de nos facultés nous ne perdrons jamais le point que nous aurons gagné une fois, et qu'à mesure que nous avancerons nous conserverons les résultats acquis, les bénéfices de notre activité passée. En est-il ainsi en réalité? Hélas! non. Ce déploiement de nos facultés n'a rien de durable, et le bonheur passé ne s'ajoute pas au bonheur présent pour le grossir et le compléter. Nous n'emmenons pas avec nous nos biens déjà acquis, nous

les laissons derrière nous; dans la puissance, nous ne gardons pas la paix profonde que nous goûtions dans la liberté; la sécurité de la pauvreté ne nous suit pas dans la richesse, et aussitôt que nous sommes appelés à jouir du tranquille sentiment de l'affection, nous voyons s'enfuir à tire-d'aile les voluptés plus vives que nous avions puisées dans la passion. En un mot, nous traversons les biens de la vie non comme des conquérants qui ajoutent royaume à royaume, mais comme des voyageurs qui n'avancent qu'en laissant derrière eux les pays parcourus. A chaque phase successive de notre développement, nous pouvons balancer ce que nous avons acquis par ce que nous avons perdu, si bien que le compte exact de l'existence la plus heureuse peut se rencontrer dans le titre du dernier chapitre de M. Janet : *Beauté et misère de la vie.*

Cependant il est certain en un sens que le bonheur est expansion, et par conséquent la définition de M. Janet, quoiqu'elle s'adresse à un bonheur exceptionnellement individuel, sera de la dernière exactitude, si nous pouvons arriver à découvrir vers quel objet tend cette expansion. L'âme souffre, cela est vrai, lorsqu'elle est refoulée sur elle-même, comme le corps lorsque la respiration rencontre un obstacle. Toute dilatation est donc pour elle un bien; mais ces épanouissements heureux pendant lesquels elle jouit d'elle-même sont aussi précaires que rares : on en sait le nombre et on en connait la durée. Cette limitation, qui est sa plus grande souffrance, elle la

rencontre au sein même de cette expansion, car l'ardeur avec laquelle elle se porte vers chacun des biens qui se présentent à elle est plus grande que ces biens, et ses voluptés ne sont pas en proportion de son désir. Si, par une faveur exceptionnelle de la fortune, il lui est donné de posséder jusqu'au dernier tous les biens auxquels les hommes attachent l'idée du bonheur, l'âme ne sera pas encore heureuse, car il viendra une heure où elle atteindra l'extrémité d'elle-même et où elle rencontrera ses propres limites. Elle souffrira plus encore qu'avant son premier épanouissement, car alors elle souffrira non plus comme autrefois sur tel ou tel point d'elle-même, mais sur toute son étendue, et elle aura épuisé en elle toute sa capacité de bonheur sans en avoir éteint le désir. Si la fin de l'individu est en lui seul, cette misère est sans remède, car durant cette longue poursuite il a éprouvé qu'aucun de ces biens successivement possédés ne lui suffisait, et maintenant, au terme, il éprouve que son âme ne lui suffit pas. Il a accompli ce voyage merveilleux dont parle saint Augustin, où l'homme à la recherche de son objet véritable, après avoir parcouru par la pensée tous les mondes de l'espace, arrive enfin jusqu'à son âme et se trouve ainsi en tête-à-tête avec lui-même au moment où il croyait s'en être le plus éloigné. Cependant, même dans cet état d'extrême dénûment, son invincible espérance ne l'abandonne pas; il se dit justement que, puisqu'il ne trouve pas sa fin en lui-même, il doit avoir une autre destination que lui-même, que

le désir du bonheur restant tout entier après qu'il a été si souvent déçu par les objets qui se présentaient comme pouvant le lui donner, son bien véritable reste encore à trouver, et alors il ajoute de nouveaux mondes au monde qu'il habite et de nouvelles existences à son existence pour continuer la recherche de cet objet suprême dans lequel il doit rencontrer le bonheur vainement poursuivi ici-bas. M. Janet, après avoir disséqué successivement tous les biens qui sont au pouvoir de l'homme le plus favorisé, après avoir balancé leurs douceurs par leurs amertumes et les plaisirs qu'ils donnent par les souffrances qu'ils infligent, ne conclut pas autrement que l'instinct du genre humain. Nous arrivons enfin par un long détour à découvrir ce qui est l'objet véritable de l'âme, le complément de cette sécurité qui, selon nous, constitue le bonheur, et que M. Janet déclare ne rencontrer dans aucun des biens qu'il présente néanmoins comme étant le lot de l'homme heureux par excellence.

Dans un petit livre moins complet peut-être que celui de M. Janet, mais où l'ardeur du zèle chrétien compense avantageusement la subtilité psychologique, M. Agénor de Gasparin frappe plus près du but et plus directement. Il abrège le voyage, sûr d'avance que, dans cette longue poursuite, il ne trouverait rien qui vaille la peine de s'y arrêter, et mène tout droit l'homme vers son objet véritable, qu'il nomme sans hésiter de son nom traditionnel et chrétien, Dieu. Selon M. de Gasparin, le

bonheur commence précisément là où M. Janet déclare qu'il finit. Le commencement du bonheur, c'est la conversion, c'est-à-dire le renoncement à tous les biens dont M. Janet a dressé la liste. La conversion, dans la théorie protestante de M. de Gasparin, tient exactement la place de cette indépendance de tous les biens que nous avons considérée comme la première condition du sentiment de sécurité dans lequel consiste le bonheur. Pour lui comme pour nous, ces biens sont des sources de souffrance et d'infortune, et l'homme qui n'est pas parvenu à s'en détacher vit dans cet état qui s'appelle le péché, dont le caractère le plus déplorable est l'insécurité où il plonge celui qui s'y laisse aller. Celui-là n'est en paix ni avec les personnes ni avec les choses, car il ne s'appartient pas; comme un esclave qu'on vend ou qu'on échange sans demander sa permission, et qui passe d'un maître souriant et doux à un maître dur et morose, il passe de la domination du plaisir à celle du malheur, et de l'état de confiance crédule à l'état de désespoir. Sa sécurité ne commence réellement que lorsqu'il a découvert son objet véritable, qui est Dieu, et son bonheur ne commence que lorsqu'il a entrepris résolûment de se mettre en harmonie avec sa loi souveraine.

Arrivé enfin à ce terme que rien ne peut dépasser, nous pouvons reprendre, compléter notre définition et dire : « Le bonheur est non un bien ou un assemblage de biens, mais un état de l'âme consistant dans la sécurité qui naît du parfait équilibre de l'individu

avec sa loi morale, et de son accord avec son véritable objet, qui est Dieu, ou le souverain bien, ou l'ordre universel du monde. » Nous laissons à chacun le droit de choisir entre ces noms et de prendre celui qui agrée le mieux à ses doctrines, car tous nomment le même objet. Voilà le bonheur qu'assignent également à l'homme les deux grandes doctrines qui ont fondé une fois pour toutes la morale dans le monde, le stoïcisme et le christianisme, à cette différence près que le stoïcisme regarde ce bonheur comme accessible à l'homme par l'effort de sa seule volonté, tandis que le christianisme ne le croit possible que par une faveur divine et une protection de la grâce. Certes on peut multiplier les définitions, en inventer qui flattent davantage soit l'orgueil de l'esprit, soit les convoitises du cœur, soit les désespoirs de la souffrance; on n'en trouvera pas qui aillent plus au fond de la question et en embrassent plus fortement tous les détails, qui soient moins exclusives, d'un usage plus universel que les définitions qui nous ont été léguées par ces deux grandes doctrines. Le bonheur qu'elles décrivent n'est pas le bonheur d'une caste, d'une condition, celui des riches ou celui des pauvres : c'est vraiment le bonheur qui est le partage du genre humain tout entier, et quiconque le désire, empereur ou esclave, peut y atteindre et s'y reposer dans la paix de l'immuable et de l'absolu.

Je n'ignore pas que la plupart des hommes se représentent le bonheur sous un aspect bien diffé-

rent, et que ce mot prononcé évoque à leurs yeux de plus séduisants fantômes. Quoi! dira-t-on peut-être, c'est là le bonheur, cette quiétude impassible, cette sécurité sans trouble, mais aussi sans plaisirs? Ne pourrait-il donc répondre à son nom d'une manière plus avenante et présenter un visage moins sévère? Qui peut vouloir d'un bonheur auquel l'idée du plaisir ne peut être associé, et qui pourrait aussi bien s'appeler la sagesse, sans démentir la définition que vous recommandez? Je n'essaierai pas de convaincre les contradicteurs qui tiendraient ce langage de la réalité d'un tel bonheur, de la joie grave et forte qu'il y a pour l'homme à sentir que le moindre de ses actes participe du caractère de l'absolu, et que sa vie, étant unie à l'immuable, ne peut être déplacée par aucun accident extérieur, ni atteinte par aucune contingence; je me bornerai à répondre que j'ai tenu la promesse que j'avais faite en commençant de ne parler que des choses qui me sont connues, et que, si le bonheur a d'autres aspects, je laisse à qui le voudra prendre le soin de les décrire.

Décembre 1864.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Mme Desbordes-Valmore..... 1
Mme Charles Reybaud..... 37
Gustave Planche..... 77
P.-J. Stahl..... 131
Mme la comtesse Agénor de Gasparin..... 179
I. Les consolations religieuses d'une âme protestante (*les Horizons prochains, les Horizons célestes*)..... 181
II. Un recueil de rêveries protestantes (*Vesper*). 207
Mme la marquise de Blocqueville..... 237
I. *Rome*..... 239
II. *Le Prisme de l'âme*..... 250
III. *Les Soirées de la villa des Jasmins*..... 258
De la vraie nature du bonheur..... 277

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, IN-16, 3 FR. 50 LE VOLUME

Études sur les littératures modernes

ALBERT (Paul) : *La poésie*, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays. 8e édit. 1 vol.
— *La prose*, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays. 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle*; 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XVIIe siècle*, 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XVIIIe siècle*; 6e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XIXe siècle*; les origines du romantisme; 5e édit. 2 vol.
— *Variétés morales et littéraires*. 1 vol.
— *Poètes et poésies*; 2e édition. 1 vol.

BERTRAND (J.), de l'Académie française : *Éloges académiques*. 1 vol.

BOSSERT (A.), inspecteur général de l'instruction publique : *La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'esprit germanique*; 2e édition. 1 vol.
— *Gœthe et Schiller*; 3e édition. 1 vol.
— *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*; 3e édition. 1 vol.

BRUNETIÈRE : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. 1 vol.
— *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*. 1 vol.

CARO : *La fin du XVIIIe siècle* : études et portraits. 2e édition. 2 vol.
— *Mélanges et portraits*. 2 vol.
— *Poètes et romanciers*. 1 vol.
— *Variétés littéraires*. 1 vol.

DELTOUR, inspecteur général de l'instruction publique : *Les ennemis de Molière au XVIIe siècle*; 4e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

DESPOIS (E.) : *Le théâtre français sous Louis XIV*; 3e édition. 1 vol.

JUSSERAND (J.) : *La vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

LA BRIÈRE (L. de) : *Madame de Sévigné en Bretagne*; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

LARROUMET (G.), membre de l'Institut : *La comédie de Molière*. 1 vol.
— *Études d'histoire et de critique dramatique*. 1 vol.

LAVOLLÉE : *Essais de littérature et d'histoire*. 1 vol.

LE BRETON : *Le roman au XVIIe siècle*. 1 vol.

LÉGER : *Russes et Slaves*, études politiques et littéraires. 1 vol.

LENIENT, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *La satire en France au moyen âge*; 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *La satire en France au XVIe siècle*; 3e édition. 2 vol.
— *La comédie en France au XVIIIe siècle*. 2 vol.

LICHTENBERGER, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *Étude sur les poésies lyriques de Gœthe*; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

MEZIÈRES (A.), de l'Académie française : *Shakespeare, ses devanciers et ses contemporains*; 4e édit. 1 vol.
— *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*; 3e édition. 1 vol.
— *Contemporains et successeurs de Shakespeare*; 1e édition. 1 vol.
Ouvrages couronnés par l'Académie française.
— *En France* : XVIIIe et XIXe siècles; 2e édition. 1 vol.
— *Hors de France* : Italie, Espagne, Angleterre, Œuvres modernes, 2e édit. 1 vol.

MONTÉGUT (E.) : *Poètes et artistes modernes*. 1 vol.
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques*. 1 vol.
— *Essais sur la littérature anglaise*.
— *Nos morts contemporains*. 1 vol.
— *Les écrivains modernes de l'Angleterre*. 2 vol.
— *Livres et âmes des pays d'Orient*.
— *Choses du Nord et du Midi*. 1 vol.
— *Mélanges critiques*. 1 vol.
— *Libres opinions morales et politiques*. 1 vol.
— *Dramaturges et romanciers*. 1 vol.
— *Heures de lecture d'un critique*.
— *Écrivains modernes de l'Angleterre*. 1 vol.

PARIS (G.), de l'Institut : *La poésie du moyen âge*; 2e édition. 1 vol.

PATIN : *Discours et mélanges littéraires*. 1 vol.

PELLISSIER : *Le mouvement littéraire au XIXe siècle*. 1 vol.

POMAIROLS (Ch.) : *La sculpture*. 1 vol.

PRÉVOST-PARADOL : *Études sur les moralistes français*; 8e édition. 1 vol.

REINACH (Joseph) : *Études de littérature et d'histoire*. 1 vol.

RELAVE (L'abbé) : *La vie et les œuvres de Tiphaine*. 1 vol.

SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*; 4e édition revue et augmentée. 7 vol.

STAPFER (P.), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *Molière et Shakespeare*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

TAINE (H.), de l'Académie française : *Histoire de la littérature anglaise*; 7e édition. 5 vol.
— *La Fontaine et ses fables*, 11e édit. 1 vol.
— *Essais de critique et d'histoire*; 9e édit. 1 vol.
— *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*; 4e édit. 1 vol.

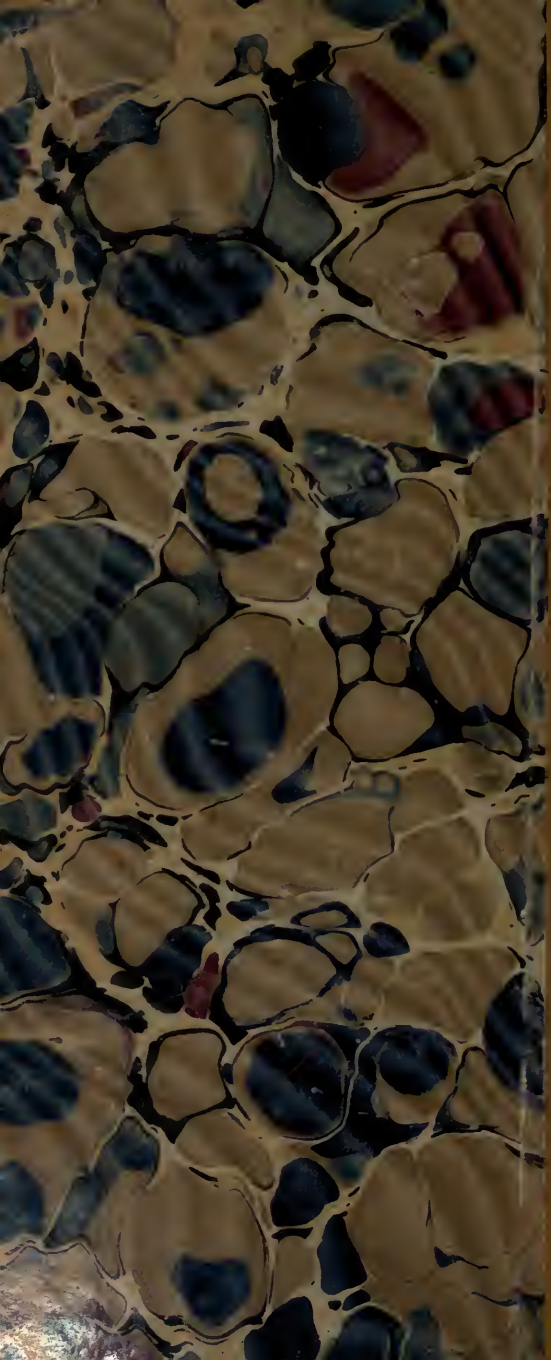
TRÉVERRET (Dr), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *L'Italie au XVIe siècle*. 2 vol.
1re série : Machiavel — Castiglione — Sansovino.
2e série : L'Arétin — [illegible]. 1 vol.

WALLON, de l'Institut : *Éloges académiques*. 2 vol.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 2-93.

PQ
282
M62

Montégut, Émile
Esquisses littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY